

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Réception de M. Horace van Offel à l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises

Arnold Goffin

Problèmes actuels

Les nouvelles fouilles d'Herculanum et de Pompéi

En quelques lignes...

Le « Calvaire » et la souffrance

Le cinquantenaire du « Calvaire » de Bruxelles

M. René Benjamin ressuscite Molière

Paradis anticipé

Charles BERNARD

Horace van OFFEL

Hilaire BELLOC

Vicomte Ch. TERLINDEN

* * *

Henri GOFFINET

Valentin BRIFAUT

Robert POULET

Dr Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : A propos de l'Exposition de Pierre Paul Rubens.
Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489 16

KREDIETBANK

VOOR HANDEL EN NIJVERHEID

Société Anonyme

Capital : 150,000,000 de francs

SIÈGE SOCIAL : ANVERS, Marché-aux-Souliers

SIÈGE ADMINISTR. : BRUXELLES, rue d'Arenberg, 7

SIÈGES A :

ANVERS: Marché-aux-Souliers
BRUXELLES : 7, rue d'Arenberg
GAND: 32, place d'Armes

COURTRAI : 21, rue de la Lys
LOUVAIN : 9, rue de la Monnaie
Succursale : BRUXELLES, 14, rue du Congrès

Plus de 250 agences et bureaux auxiliaires



Comptes à vue et à terme — Bons de caisse et carnets de dépôt

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

LOCATION DE COFFRES-FORTS

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.69.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET

” Opera ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” Sepco ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

KREDIETBANK

VOOR HANDEL EN NIJVERHEID

Société Anonyme

Capital : 150,000,000 de francs

SIÈGE SOCIAL : ANVERS, Marché-aux-Souliers

SIÈGE ADMINISTR. : BRUXELLES, rue d'Arenberg, 7

SIÈGES A :

ANVERS: Marché-aux-Souliers

BRUXELLES : 7, rue d'Arenberg

GAND: 32, place d'Armes

COURTRAI : 21, rue de la Lys

LOUVAIN : 9, rue de la Monnaie

Succursale : BRUXELLES, 14, rue du Congrès

Plus de 250 agences et bureaux auxiliaires



Comptes à vue et à terme — Bons de caisse et carnets de dépôt

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

LOCATION DE COFFRES-FORTS

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.69.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE

N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” **Sepco** ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge

En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISEES ONDULEES POUR TOITURES
TOLES GALVANISEES PLANES TOLES PLOMBEES.
FEUILLARDS GALVANISES
CHENEAUX. GOUTTIÈRES TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MENAGE GALVANISES
ARTICLES DE MENAGE EMAILLES.

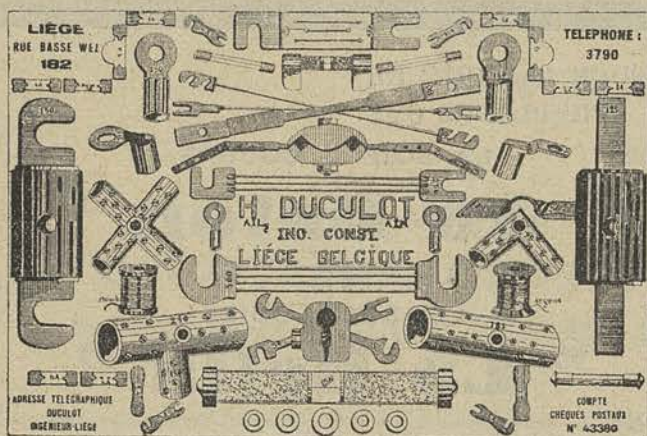
137

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.84

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars) Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Sté Ame L'Outil

143, rue du Laven, LIÈGE

Fondée en 1872.

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vie — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Mariemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRS (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. de 1 à 8 mm.),
Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.
Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.
Tubes et baguettes en verre.



**CHARBONS, COKES, BRIQUETTES,
ANTHRACITES ET BOULETS**
DE TOUTE PREMIERE QUALITE

Nestor Bodart, à Blandain

Téléphone 495 (TOURNAI)

Gros

Détail

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
DES
Fours Stein et Combustion Rationnelle

68, BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE, LIÈGE
Chauffage par foyers automatiques des chaudières de chauffage central. — Chauffage par air chaud des églises.

Quelques références : Foyers automatiques :
Séminaire à Liège. — Couvent des Pères dominicains, à Liège. —
Pensionnat des Filles de la Croix, à Liège. — Institut Technique
de Namur. — Collège Saint-Michel, à Bruxelles, etc...

Chauffage par air chaud :
Eglise du Collège Saint-Servais, à Liège. — Eglise de Pontisse, à
Pontisse. — Eglise primaire de Seraing. — Basilique de Coïnte, à
Liège. — Notre-Dame de Béthanie, à Loffen-lez-Bruges. — Eglise
de Waterschei, etc...

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES
EN TOUS GENRES

Installations de manutentions, mécanique.

A. JAURET

CONSTRUCTEUR
COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée - Fonte résistante aux températures élevées - Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

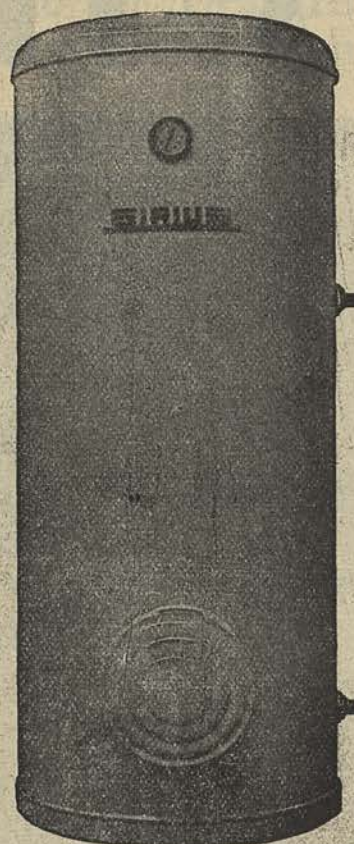
(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OOUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

SOCIÉTÉ LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.
A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE

Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les applications : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.



Il est économique grâce à sa tarification spéciale.
Il est pratique, tant absolument qu'automatique.

Bois de toutes essences

IMPORTATION DIRECTE DE CHÊNE — CONTREPLAQUÉS

Magasins de bois et scieries

G. ORBAN & Frère, s. a.

LIÈGE

Siège social et magasin principal : 139, rue du Plan Inollné, Liège.

Téléphone : 148.80 (2 lignes).

Succursales : 120, rue Sainte-Marguerite, Liège. Tél. : 105.07.

Rue de Battloo, Aubel. Téléphone : 121.

Même maison à Anvers : 14, rue Mercator. Téléph. : 945.28.



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3

Registre du Commerce : N° 4536

Téléph. 15.32.16

Télégr. ISOLA-BRUXELLES

Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité...

l'Automobile...

la Radio...

l'Industrie...

MICA

Spécialité de mica pour la Poêlerie...

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

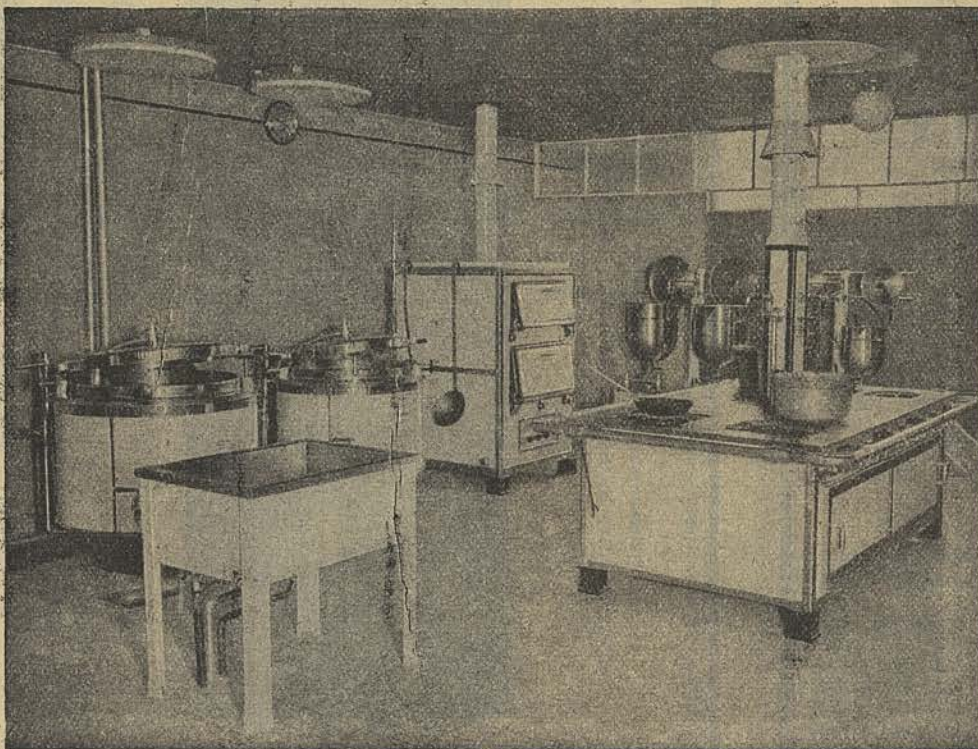
Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur

TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la

S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)
sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS
DE
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES
VERS
L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA OHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES
Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE
LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU
VERS
LE JAPON, LA OHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE
SEATTLE, VANOOVER ET VICTORIA B. O
VERS
LE JAPON, LA OHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,
COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.
A ANVERS A GAND
Plaine Falcon, 18. 40, rue Flévé.
ou à la **NIPPON YUSEN KAISHA**
88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Chemins de Fer Nord-Beige

Le Réseau Nord-Beige dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

**PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
OHAUX GRASSE POUR PLAFONNER. MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{rs} C^{ie} Havrenne frères

Verreries-Gobeleteries—**JUMET**

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR AU MAZOUT **Gazhuile**

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, bateaux (avec distribution eau chaude), Réchauds, Cuves cuivre à bouillir linge, Chaudières tubulaires (pour chauffage central et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout sans force motrice.)

**ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ**

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{mo}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

V^{VE} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7 **LIÈGE**
Téléphone 110.14

SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARONELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

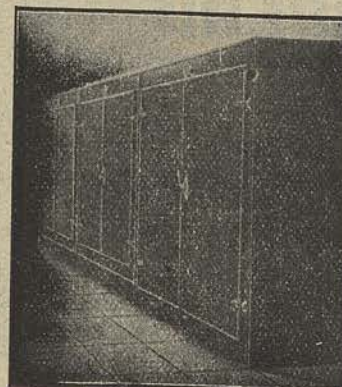
LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.



Pour vos Couveuses ou
Éleveuses au pétrole, gaz,
charbon ou électricité.

Demandez conditions à

Ch. De Rycke

GAVERE

Matériel d'Aviculture
Poussins d'un jour. - Poulettes

Tous les meubles de style

Toute la literie



Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



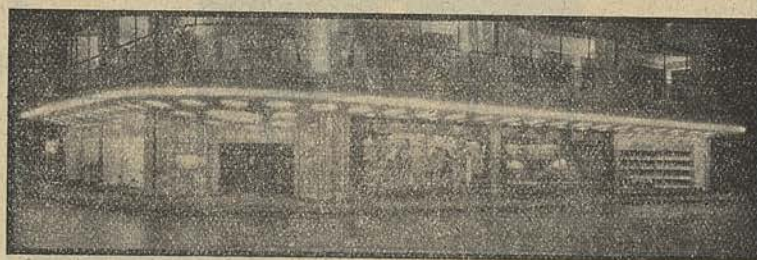
Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

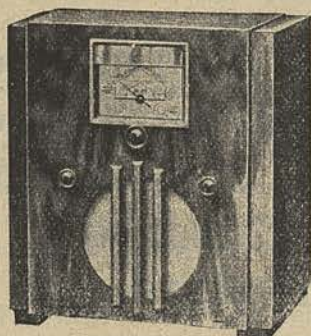
Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



LA PREMIÈRE

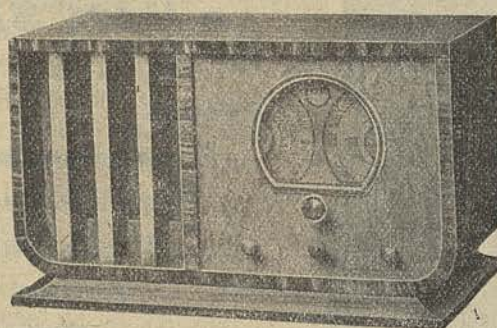
DES MARQUES BELGES



A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**
Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

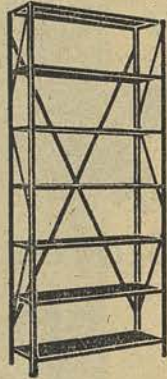
44-46, rue des Govjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

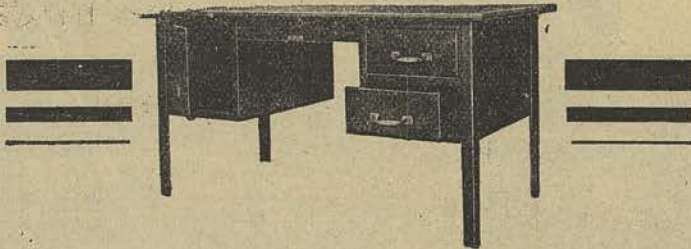
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones 1
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POËLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDÉRIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

SPA

ORANGINA

Le jus même de l'orange
mélangé à l'eau de Spa, ne
renfermant ni colorant, ni
produit chimique
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci
de préparer des boissons compliquées.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Réception de M. Horace van Offel à l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises

Arnold Goffin

Problèmes actuels

Les nouvelles fouilles d'Herculanum et de Pompéi

En quelques lignes...

Le « Calvaire » et la Souffrance.

Le cinquantenaire du « Calvaire » de Bruxelles

M. René Benjamin ressuscite Molière

Paradis anticipé

Charles BERNARD

Horace van OFFEL

Hilaire BELLOC

Vicomte Ch. TERLINDEN

* * *

Henri GOFFINET

Valentin BRIFAUT

Robert POULET

D^r Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : A propos de l'Exposition de Pierre-Paul Rubbens, Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

Réception de M. Horace van Offel

à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

Discours au nom de l'Académie (1)

MONSIEUR,

Au temps où nous croisons le fer, à fleurets parfaitement mouchetés d'ailleurs, dans ce grenier de la rue des Lions, à Anvers, nous eussions accueilli avec un certain étonnement le quidam qui nous eût prédit qu'un jour j'aurais l'insigne honneur de vous recevoir ainsi solennellement au nom de l'Académie avec l'assentiment des grands personnages que vous voyez peints sur les murs autour de vous. Il est vrai que l'Académie n'existait pas encore, mais déjà nous nommions avec respect ces aînés qui, vingt ans plus tard, allaient se grouper sous sa loi et qui, à nos yeux, composaient une élite aussi inaccessible par le talent, aussi fermée par le prestige que si elle eût été déjà défendue par les barrières d'une reconnaissance officielle et ce froid de banquise qui souffle d'habitude autour des institutions d'Etat. Je ne sais si pour venir jusqu'ici vous avez dû relever votre collet et souffler dans vos doigts. Mais, dès le seuil franchi, vous n'avez certainement senti que cordialité chaude et une sympathie qui a dû tout de suite vous rassurer. Ah! sans doute, il y a la majesté de cette salle et ces grands personnages dont je parlais à l'instant. Ils sont historiques, j'allais presque dire : fâcheusement historiques. Mais n'est-ce pas vous-même qui les avez introduits dans votre œuvre, qui les avez fait vivre dans vos romans, je ne dirai pas seulement avec une telle vérité, mais dans une telle communion avec notre intimité la plus secrète qu'ils sont un peu devenus nos familiers et qu'eux aussi, d'habitude si éloignés de nos travaux, on dirait déjà que d'avance ils sont attentifs à votre remerciement.

Revenons à notre grenier. L'assaut terminé, vous me démontreriez d'une manière péremptoire qu'une botte, que je vous avais portée en dehors de toutes les règles de l'escrime qui obli-

gent à parer avant de riposter, ne comptait pas et je m'en veux de n'avoir point alors reconnu en vous cette soumission foncière à la discipline académique qui régit les belles armes bien avant qu'elle ne pliât les belles-lettres sous son joug. A ce moment encore la littérature, où vous rêviez de faire vos débuts, citadelle toute hérissée de tours qui rebute l'expérience des plus vieux capitaines, à vos yeux de jeune sergent apparaissait comme une conquête promise à l'audace bien plus qu'à une longue patience. Comme j'étais loin de me douter que vous alliez jusqu'au bout soutenir la comparaison avec l'Aymerillot de la *Légende des Siècles* et que cette orgueilleuse forteresse, vous alliez bientôt la prendre d'assaut à la tête d'une *Armée de Pauvres*.

Je vous avais rencontré dans ce milieu un peu bohème que vous avez si admirablement décrit dans votre comédie : *Les Intellectuels*. Beaucoup, pour s'être tenus à la formule « Nous travaillerons demain », qui convenait si bien à leur paresse, ont été défaits dans l'oubli d'où c'est en vain que j'essaierais de ressusciter leurs physionomies falotes. Mais Léo Kryn, qui nous donnait l'hospitalité de son entresol dans une maison croulante de la rue des Arbalétriers, nous éblouissait par sa traduction du *Petit Johannes*, du Hollandais Van Eeden. Le bon dessinateur René Leclercq exposait à contre-jour une silhouette pâle et noire mordue par le burin de Goya, mais le plus étonnant de tous était Gérard van Oest, long, osseux, un peu voûté déjà et de façons très polies, et qui d'une voix hésitante, dont un accent encore proche de sa Hollande natale soulignait le charme, insinuait ses propos explosifs, comme une cartouche de dynamite dans un fourneau de mine. Je suis heureux de pouvoir ici rendre hommage à la mémoire du fondateur de la Librairie nationale d'Art et d'Histoire qui a rendu de si grands services à nos lettres. Pour vous, monsieur, votre tournure à la fois élégante et désinvolte de prévôt frais émoulu, cette aisance de mouvements que donne une pratique assidue du salut de l'épée

(1) Discours de réception prononcé le 12 décembre par M. Charles Bernard.

tranchaient sur l'allure parfois négligée de compagnons qui tiraient de leurs pipes une philosophie négatrice dont ils étaient intoxiqués encore plus que de tabac. C'est que nous souffrions du mal du siècle, de cette maladie de langueur d'où, de loin en loin, nous réveillait en sursaut l'explosion d'une bombe d'anarchiste. Nous commentions de gloses enthousiastes la fameuse boutade de Laurent Tailhade après l'attentat de Vaillant au Palais-Bourbon : « Qu'importent les vagues humanités si le geste est beau ! » Vous demeuriez souriant, la lèvre retroussée découvrant une petite place d'émail sous le croc de la moustache, esquissant d'une main fine, aussi habituée à tenir le crayon que le fleuret, la beauté du geste, cependant que déjà à l'intérieur de vous-même votre ardente pitié s'employait pour les vagues humanités et les plus déshérités de tous, vos compagnons de chambrée. Ainsi s'accusait le double divorce de votre personnage apparent et de votre être réel, de votre personnalité vraie et du mensonge qu'elle perpétuait dans un cercle de d'Esttanisme puéril. Est-ce l'esprit qui tuait alors les cœurs, comme il nous semble aujourd'hui ? Mais nous savons bien, vous et moi, que c'était encore du cœur que venait ce mauvais esprit et que le cœur est au fond de tous les péchés de jeunesse. Nous avons seulement le tort de n'y pas persévérer.

Je ne parle pas pour vous, monsieur, qui vous êtes installé comme chez vous dans cette vertu de persévérance, dans cet illusionnisme aussi qui est le véritable climat de l'artiste, la caution de son perpétuel rajeunissement. Le moment est venu de parler non plus de ce milieu d'occasion où je vous ai rencontré, mais de celui dont vous êtes issu, où avec le sang qui charrie la mémoire des morts vous avez recueilli ce fonds de souvenirs et d'impressions qui chez l'écrivain d'imagination définissent l'essentiel. Ce milieu élargi du cercle familial à la cité, vous l'avez décrit avec ferveur dans un de vos plus beaux livres : *L'Exaltation*. J'y relève une série de traits qui permettent de serrer de près votre personnalité et de suivre votre formation en limitant les chances d'erreur. Mais je constate une fois de plus, à votre exemple, combien Anvers, toujours, souffle de nostalgie à ceux qu'elle a pétris de son limon. Déracinés, ils en gardent la vision d'un beau voyage, comme si dans quelque double vie plus intense que l'autre ils avaient réalisé l'aventure dont tant de fois leur avaient donné le goût ces vaisseaux

Dont l'humeur est vagabonde.

En ce temps les steamers avaient encore de hauts mâts chargés de voilures et, par-dessus les quais, des sirènes taillées en figures de proue avançaient des gorges provocantes jaillies de corsets d'écaïlle. Toutes les images qui se groupent autour de votre enfance, vous les avez classées vous-même dans un reliquaire où il n'est pas indiscret d'aller jeter un coup d'œil. La maison familiale, le jardin dont les espaliers se reflétaient dans une boule de verre argenté et les oripeaux qui encombraient le grenier. Souffrez que je vous laisse un instant la parole :

Il y en avait suffisamment pour équiper une troupe d'opéra. Perruques, casques, armes, couronnes de rois, de héros, de dieux, vestes et soubrevestes, toques vénitiennes, chapeaux de mousquetaires, d'incroyables écharpes de gitanes, sequins, grelots, tambours de basque, rien n'y manquait. C'était comme si tous les personnages de l'histoire, de la légende, des romans et des contes célèbres avaient gîté sous notre toit. Aussi mon amusement préféré était de jouer la comédie, à moi tout seul, dans quelque chambre inoccupée. Un rien suffisait pour enflammer mon imagination. Un gilet brodé me changeait en marquis de Carabas, un petit manteau de peluche en seigneur de l'ancien temps. Parfois je croyais, en furetant, retrouver la culotte du Roi Dagobert, l'habit de Cadet-Rousselle, les atiles de l'Amour ou le parasol de Robinson Crusôé.

Mais à la chute du crépuscule, le silence des greniers solitaires m'épouvantait. Alors je descendais vite, poursuivi par l'appréhension de voir apparaître soudain l'Ogre du Petit Poucet ou l'Esprit terrible caché dans la lampe d'Aladin.

Le soir, aux heures de repos, nous étions réunis dans la salle à manger. Mon père m'apprenait à dessiner ou à peindre à la gouache. Ou bien il m'expliquait les images de l'un ou l'autre livre.

J'ai regardé ces livres avec des yeux si ardents qu'il me semblait les avoir lus tous, lorsqu'ils me tombèrent plus tard sous la main. Il y avait Don Quichotte, illustré par Gustave Doré, La Bible avec Adam et Eve, l'Arche de Noé, la Tour de Babel et l'Echelle de Jacob; puis Le Nouveau Testament, depuis l'étable de Bethléem jusqu'au supplice du Golgotha, une Mythologie grecque et plusieurs volumes du Tour du Monde.

Le Tour du Monde surpassait tous les autres livres par le pittoresque de ses gravures. Ce n'étaient que navires en perdition, voiliers aventureux, caravanes égarées, archipels volcaniques, montagnes de glace, îles tropicales, rivières africaines peuplées d'hippopotames, de crocodiles et servant d'abreuvoir aux éléphants et aux rhinocéros.

Ah! monsieur, le *Tour du Monde*, qui surpassait tous les autres par le pittoresque de ses gravures, c'est lui qui égaille ses nerfs et ses archipels dans la *Flûte corsaire*, le *Chevalier de Batavia* et tant de livres, où un curieux phénomène de cristallisation va composer un roman autour de chaque impression de votre enfance. Mais ceci ne serait que couleur sans âme s'il n'y avait au centre de cet univers merveilleux l'émouvante présence qui commande ses pulsations. Votre mère ressemblait aux héroïnes des ballades romantiques. A l'heure où les lampes s'allumaient derrière les fenêtres pensives, vous vous asseyiez sur ses genoux et vous ne pouviez dire combien sa parole était enchantée. Votre front caressé par ses mains, vous avez vu chevaucher Roland portant sa blanche épée et sa chemise de fer. Votre mère aimait les fleurs. Sa pitié pour les faibles était sans limites. Et la fois où vous lui aviez raconté un petit drame dont vous aviez été le témoin, l'histoire de ce pauvre d'esprit dont les vauriens avaient détruit le cerf-volant pour le plaisir de le faire pleurer : « C'est de celui qui a déchiré le cerf-volant qu'il faut avoir pitié », avait-elle dit. Ainsi d'un trait vous glissez du domaine de l'imagination à celui du sentiment, et le récit qui s'ouvre sur la vision de Roland à Roncevaux prolongé dans un sanglot de commisération s'achève sur une leçon de charité. Monsieur, permettez-moi de vous dire que nous tenons ici la clef même de votre nature vagabonde et sensible, le secret du marchand d'illusions chez qui l'humain finit toujours par l'emporter.

Vous n'aviez pas dix ans quand votre père vous fit inscrire à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers. Vous appartenez à une famille d'artistes. Votre frère aîné, Edmond, compte parmi les dessinateurs qui honorent le plus notre école nationale. C'était aussi un maître du crayon ce Stan, votre cadet, que la mort, en 1926, ravit à des promesses certaines de gloire. Il avait un génie aigu qui découpait au chalumeau l'ombre comme de l'acier. Vous voilà donc dessinant des nez, des oreilles, des yeux dans une de ces classes grouillantes de l'institution la plus populaire de votre ville natale. A cette époque les jeunes gens qui se destinaient à l'artisanat ne l'avaient pas encore abandonnée pour les écoles spéciales d'arts et métiers qui n'allaient naître que plus tard. Il fallait jouer des coudes pour se pousser aux premiers rangs dans cette cohue où les forts écrasaient les faibles. Vous n'étiez pas parmi les forts. On vous appelait la puce à cause de votre petite taille et de votre aspect malingre. Des mauvais plaisants enduisaient votre équerre de poix pour qu'elle

laissât des traces indélébiles sur le papier. Mais ces épreuves ne faisaient que vous roidir dans votre ténacité. Etre à l'Académie d'Anvers, et pour l'Anversoïis que vous étiez, quel rêve! Cette école, d'une réputation universelle d'ailleurs, n'apparaissait-elle pas à votre esprit comme un arbre de Jessé dont le tronc sortait du ventre de Rubens et dont les branches s'épanouissaient en de magnifiques rameaux qui s'appelaient le baron Wappers, Nicaise, de Keyzer, Charles Verlat? Mais dans un avenir plus rapproché une ambition plus modeste aussi vous prédestinait aux lauriers du « primus ». Vous vous promeniez en rêve dans une calèche ouverte tirée par deux chevaux, aux côtés d'un monsieur coiffé d'un chapeau haut de forme, prêt à crever deux fois d'orgueil et d'apoplexie dans sa redingote trop étroite : le président du comité des fêtes. De grands calicots tendus au travers des impasses vous souhaitaient la bienvenue. Une fillette vêtue de blanc vous offrait un bouquet. La fanfare groupée derrière son drapeau jouait la *Brabançonne* et le soir on allumait des lampions. Le folklore anversoïis célèbre ses gloires picturales dans l'œuf sans se préoccuper de savoir s'il éclora jamais. Verlat, qui était alors directeur de l'Académie, vous avait accueilli avec une bienveillance dont vous sentiez le prix. Il était au comble de sa renommée. Il portait la barbe pleine et le froncement de ses sourcils faisait tomber la foudre. Il avait flanqué Vincent van Gogh à la porte et c'est lui qui avait peint le grand combat des buffles et des lions que vous admiriez tant au Musée. Mais cet animalier excellait surtout dans les singes, qu'il habillait de préférence en savants docteurs avec des lunettes. Je ne sais si sous sa férule vous seriez devenu un grand peintre, mais, un jour, votre professeur s'arrêta stupéfait devant votre œuvre. C'était un œil de profil. Le modèle s'orientait de gauche à droite et votre dessin le montrait de droite à gauche, à moins que ce ne fût le contraire. Malheureux! Vous interprétiez! La peinture n'était donc pas pour vous un art de pure imitation qui n'exigeait de son protagoniste aucune initiative. Et puisque votre maître vous enseignait que peindre c'était copier, vous en avez conclu que jamais vous ne seriez peintre. Est-ce qu'à ce moment vous aviez déjà pensé qu'un jour vous seriez écrivain, la poésie autorisant un mépris de la réalité que la peinture ne pouvait souffrir? Vous vous contentâtes de suivre les cours de l'Ecole moyenne où vous fûtes un élève appliqué. A quinze ans vous vous engagez comme volontaire à l'Ecole régimentaire du 6^e de ligne.

C'est encore le goût de l'aventure qui vous pousse dans une carrière dont à ce moment de l'équilibre européen tout faisait croire cependant qu'elle était de tout repos. En ce temps où la Belgique était heureuse, Achille dégénéré n'acceptait les présents d'Ulysse que poussé par la médiocre ambition de vivre longtemps et caché. Vous, c'était avec l'espoir de conquérir un bout de gloire; un coin de l'empire des décors variés des petites villes de garnison, Huy d'abord, puis Ath, vous donne le change sur les îles aventureuses et les continents chimériques des fascicules du *Tour du Monde*; bien vite vous n'avez éprouvé du métier de soldat que ces servitudes que ne compense aucune grandeur. Ah! sans doute, monsieur, votre destin était d'écrire. Mais je me demande comment vous auriez accédé à cette magnifique carrière d'homme de lettres qu'est la vôtre, comment se serait manifestée en vous cette tarentule de l'écriture, n'eût été cette réaction de tout votre être intelligent et sensible contre une vie oisive et sans horizon, contre le complot de toutes les forces obscures et triomphantes acharnées à vous humilier.

Une Armée de Pauvres parut à Anvers, en 1905, sans nom d'éditeur. Heureux possesseur de cette première édition, je n'y ai point trouvé de nom d'imprimeur, non plus, et peut-être serez-vous bien étonné d'apprendre en une circonstance aussi

imprévue que vous aviez commis une infraction. Mais il y a plus de trente ans de cela, ce que les juristes appellent la grande prescription, et le sable du temps a passé là-dessus. Ce qu'il n'effacera jamais, quant à moi, c'est la profonde impression que j'eus à la lecture de ce livre étrange, irritant par tant de côtés, dans sa syntaxe malhabile et sa langue barbare bourrée de néologismes stupéfiants. Je viens, monsieur, de le relire. Je n'ai plus été outré par la langue ni choqué par la syntaxe et c'est à peine si, de loin en loin, j'ai relevé un de ces néologismes, mais comme on fait d'un lapsus, en en rétablissant aussitôt le sens. Parce que je sais combien, depuis, vous avez donné de gages à la forme, et que là n'était pas l'essentiel. Que ce livre est comme une confession et que d'un bout à l'autre il y retentit le cri d'une délivrance. Qu'à celui qui apporte ainsi son cœur à dévorer, la sincérité suffit et que cette œuvre était immensément sincère. Tout à fait en dehors de ce reste qui est littérature, car nous connaissions admirablement notre *Art poétique*, elle nous paraissait avoir plutôt la valeur d'une action. Il serait sans doute impertinent de dire que si la *Case de l'oncle Tom* a été au début de l'abolition de l'esclavage, *Une Armée de pauvres* a donné le coup de grâce à l'odieuse système du remplacement. A moins d'être portée par le journal, la lettre imprimée n'a que peu de diffusion en Belgique. Et ce n'est que plus tard, par une singulière revanche de la littérature, d'aucuns préféreraient peut-être que je dise de l'art, comme si la littérature n'était pas elle-même un art, quand élevant au plan d'une œuvre littéraire le récit d'un de vos souvenirs du régiment, vous écrivîtes votre fameuse *Nuit de garde*, que l'on eut dans ce pays la brusque révélation d'un abîme où la peur du vertige nous avait toujours empêché de regarder.

Voilà donc une irruption insolite parmi la gent des écrivains. Ah! monsieur, vous pouvez vous vanter de n'avoir pas fait comme tout le monde. Le choix d'une carrière littéraire revêt toujours par quelque côté le caractère d'une révolte. Le moins sévèrement que je puisse juger votre non-confirmisme est de dire que vous l'avez prouvé autrement qu'en faisant des vers. Vous ne vous sentiez pas le besoin de communiquer à vos contemporains vos réactions psychiques ou épidermiques, non plus que celui de

donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

Les querelles poétiques vous laissaient indifférent et la question du vers libre ne troublait pas vos nuits. Votre souci, c'était Joseph Lambert, le petit conscrit si laid avec sa figure jaune, striée de ces marques bleues que le charbon met sur le masque des houilleurs. Pauvre être contrefait, si bon, si naïf, à cause de sa naïveté même victime tout de suite d'une lâcheté et d'une astuce qui vont le faire trébucher dans le sinistre piège où se recrute le gibier de la correction. C'était le soldat Verdont qui à l'hôpital militaire voit dans son ultime veille repasser le rêve de sa jeunesse avec cette hallucinante acuité de contours dont les ongles de la rôdeuse qui déjà raitte les draps aiguise et encore le coupant. Lambert et Verdont, dont le misérable destin résume l'histoire de tous ceux qui furent sacrifiés à l'effroyable machine de détruire ce qui est un peu plus grand, un peu plus beau, ou simplement un peu plus faible, un peu plus pauvre que la masse. Ah! quelle immense pitié dont le cri amer faisait honte à nos spéculations esthétiques et nous taçait jusque dans nos tours d'ivoire! Et, cependant, sans l'esthétique, je n'aurais pas, monsieur, le plaisir de vous parler de cette place. L'esthétique peut être aussi un grand devoir et la littérature une vertu. « De toutes, les vertus la plus grande », dit le Code théodisien.

Et sa grâce vous a touché. Ce livre dont je viens de parler et que tant d'écrivains eussent souhaité avoir écrit, fournit seulement à vos yeux la démonstration que vous ne saviez

pas écrire. Combien, loin de s'en désoler, en eussent tiré une sottise vanité! Mais toute notre nature artiste se cabra. Si vous n'aviez pas poussé outre la classe des yeux et des nez, vos études à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers à cause du curieux scrupule que j'ai dit tantôt, vous gardiez la nostalgie des antiques dont les moulages, qui garnissaient la salle de l'escalier, vous apparaissaient comme des modèles de perfection. Ils le sont, en effet, mais combien n'est-il pas étonnant qu'ils le parussent? Et à un âge où l'imagination d'ordinaire s'éprend de poupées plus réalistes. Cette rigueur, cette mesure dont confusément vous sentiez la nécessité dans l'ordre plastique, vous semblèrent indispensables à l'exercice de votre nouveau métier.

Quel mot prononcé-je là? Un métier! Car il est deux choses essentielles dans votre cas : c'est le fait littéraire d'abord et que vous ayez élevé la littérature à un métier. Je dis élever, car on ne peut vraiment tout donner qu'à ce dont on veut tout obtenir. Mais que je vous interroge d'abord sur l'étape qui sépare votre *Armée de Pauvres* d'*Une Nuit de garde*. Comment l'avez-vous franchie?

Ce n'était plus après ce que je viens de dire de votre sens de l'art, de votre compréhension des nécessités de votre métier, qu'une question d'étude et de persévérance, une affaire de volonté. Vous avez pu parce que vous avez voulu. Vous avez pu écrire *Une Nuit de garde* après *Une Armée de Pauvres*, parce qu'ayant senti toute la différence qu'il y a entre une autobiographie, une confession, le cri de la conscience qui se libère et l'art où cette libération revêt la forme d'une idée et retentit dans l'universel, vous avez aussi voulu vous mettre en possession de l'instrument indispensable pour parvenir à une si haute ambition. Vous vous êtes forgé un style si direct qu'il n'est pas exagéré de dire qu'il a exercé une influence considérable sur l'évolution du conte français au premier quart de ce siècle, ce dont convenaient Francis Carco et Paul Morand. Mais ce n'est point encore tant ce perfectionnement de la forme, ce raffinement de l'écriture déjà sensibles dans *Une Nuit de garde* qui définissent la position de cette nouvelle vis-à-vis d'*Une Armée de Pauvres*, c'est quelque chose de beaucoup plus important, de plus troublant surtout, je veux parler de sa valeur de symbole.

Souffrez que je m'y arrête un instant. Toute votre œuvre, monsieur, va désormais nous apparaître sous ce signe du symbole qui la ressortit au phénomène artistique et littéraire. Comme votre premier livre était de ceux où l'on est tout étonné avec Pascal de découvrir un homme quand on attend un auteur, on aurait pu croire que vous n'en auriez jamais écrit d'autres. Ou que vous auriez toujours écrit le même, ce qui est pareil. Car il appartenait bien à ce genre d'ouvrages qui emprisonnent leur auteur, d'où il lui est impossible de s'évader et dont la production romanesque des derniers temps nous a fourni des types que je qualifierais volontiers de formidables et de ratés quand j'envisage tout ensemble la dose de génie qui les porte et la part d'impuissance qu'ils contiennent. Vous, vous vous êtes évadé. Vous aussi vous avez accompli un effroyable et déprimant voyage, non pas au bout de la nuit, mais au bord de la nuit, assez près pour que toutes ses puissances maléfiques fissent sentir sur votre âme leur douce et mortelle attraction, pas assez cependant pour que vous n'avez pu, un jour qu'il chassait par ces paluds, saisir au passage la grande aile du Sauroctone et remonter à la clarté. C'est, monsieur, la littérature qui vous a sauvé.

Brusquement, elle ouvre à vos regards son monde enchanté. Vous ne pensez qu'à des îles à découvrir, des continents à prospecter. Votre imagination avec une mobilité étonnante embrasse déjà le contenu de dix, vingt livres aussi différents par le genre que par le sujet et dont la matière vous est fournie par des méthodes objectives et non plus par un lyrisme subjectif. Non

point que vous soyez absent de ces récits merveilleux. Ils sont comme autant de versions d'un personnage toujours unique comme au temps encore proche où dans la solitude de votre grenier vous vous affubliez de vingt déguisements et vous représentiez dans vingt rôles, sans cesser pour cela de demeurer l'enfant affectueux et sensible, prêt au sein de chaque métamorphose à s'aller blottir contre l'épaule de sa maman. Monsieur, je parle de vingt livres et vous en avez écrit trente! Dans le dernier paru, *Le Gueux de mer*, je vous retrouve comme je vous ai connu au temps de votre entrée dans la lice littéraire, avec votre fine taille, votre fin profil, vos fines mains, une façon de redresser le front sous le panache et cette vive allure, avec aussi toute l'alacrité de votre esprit et cette pointe de sentiment que vous savez si bien diriger comme un fleuret, non mouchetée cette fois, droit au cœur. Ah! non, monsieur, vous n'avez pas vieilli.

Pardonnez une chaleur qui m'a fait anticiper sur votre carrière, car nous en étions restés, n'est-ce pas, à *Une Nuit de garde*. Et j'exposais comment ce livre ayant décidé de votre destin, j'y attache une importance biographique exceptionnelle. Un point qu'il ne fut possible d'élucider que plus tard. Au moment même éclatait la seule valeur intrinsèque de l'œuvre qui était grande. Cette fois le monde des écrivains s'émut. On me questionnait en ma qualité d'Anversois : « Savez-vous qui est cet Horace van Offel? » Edmond Picard s'enthousiasma. Le climat symbolique où vous aviez pu établir un récit d'un réalisme si atroce que nous nous demandions avec effroi s'il était possible que des hommes pussent descendre aussi bas dans l'abjection, le contraste d'une confession qui ne prétend rien celer d'une ignominie qui se transfigurait au sens littéraire en une hymne de compassion ardente, tout cela nous frappait de surprise sinon encore d'admiration. Mais quand parut le *Retour aux Lumières* où l'Escaut est comme détourné de son cours pour chasser le fumier de l'étable, nous sûmes qu'il était né un conteur.

C'est la chaise la plus commune et la plus rare. Je pense qu'on peut écrire un bon roman réaliste. Un conte réaliste sera toujours trop court. Mais qu'il se prolonge par quelque côté dans le mystère et qu'il nous apparaisse comme la partie visible de ce qu'on ne voit pas, il aura acquis cette valeur de message qu'on n'accorde d'habitude qu'à la poésie. Il nous faut dire au surplus pour ratifier notre jugement, que dans le *Retour aux Lumières* vous avez atteint cette forme aisée, ce style rapide, cette langue dépouillée si propre au genre où vous alliez exceller et qui tournait si carrément le dos aux massives constructions des narrations naturalistes. Vous vous sentez armé. Vous avez foi en vous-même, foi dans votre étoile. Et alors germe petit à petit dans votre cerveau un projet insensé, une de ces ambitions qui, d'ici, paraît totalement irréalisable et qui jeta la consternation parmi nos écrivains fonctionnaires, avocats, journalistes, celle de ne faire que de la littérature et d'en vivre.

Monsieur, je sais quels terribles sacrifices vous avez dû consentir pour tenir cette gageure, mais vous l'avez tenue. Vous avez vécu dangereusement d'une plume qui ne sert à la plupart qu'à orner des loisirs ou à illustrer une dignité. Vous, vous lui avez demandé un pain que vous n'avez pas mangé tous les jours, et si dans cette controverse je me demande qui de vous ou des autres l'a anoblie, je n'ai aucune hésitation à répondre que c'est vous. Vous avez réalisé le rêve de vos vingt ans, la vie de l'homme de lettres à Paris avec tous ses risques en échange de cette monnaie de gloire dont le moindre petit sou vous paraissait autrement précieux que les millions promis aux ambitieux du négoce ou de la finance. Vous avez connu les déboires d'une existence au jour le jour, l'attente entre deux promesses et deux déceptions. Vous êtes resté indifférent à la misère, inaccessible à la détresse. Une main d'ami tendue dans un bureau de rédaction,

votre nom prononcé avec sympathie dans un couloir de théâtre, un soir de répétition générale, ce petit déclin au cœur et au cerveau en découvrant dans le journal le conte fraîchement imprimé, tout cela payait avec usure, compensait avec soulte et c'est encore vous qui êtes resté débiteur. Si vous avez provoqué l'admiration, vous avez forcé l'estime. En n'abdiquant rien de vous-même ni de votre nationalité. Votre art, le plus français dans la forme, restait belge dans le fond. Vous n'attendiez pas en luttant d'être tombé pour recouvrer des forces au contact de votre terre. D'elle à vous l'afflux était constant et même à Paris vous avez toujours senti la fraîcheur de l'Escaut. Nous vous en remercions.

Monsieur, je crois vous avoir dit l'essentiel. Au seuil de votre œuvre je m'aperçois que son analyse outrepasserait, et de loin, les limites d'une bienvenue. Il n'en est point dans notre littérature nationale d'expression française de plus touffue et de plus variée. Dans le roman vous avez abordé tous les genres : le roman philosophique, le roman chevaleresque, le roman historique. Nul comme vous ne sait affûter un récit qui se lise avec autant de plaisir. Dans une littérature jeune, descriptive et lyrique comme la nôtre, il y a trop de fleuves qui emportent leurs digues pour qu'on ne soit pas heureusement frappé à la vue d'une belle rivière dont l'art a dessiné le cours. Et il vous a plu que cet art fut d'autant plus rigoureux et charmant que vous aviez débuté en vous laissant aller à la dérive, sans gouvernail ni rames, sur un des ces cours d'eau torrentueux. Je vous avais loué de n'avoir point été l'homme d'un seul livre. Et peut-être le livre que je préfère est celui où vous avez repris un épisode de ce que j'appelais votre voyage au bord de la nuit, l'histoire d'une fillette poussée au crime par l'amour, que vous avez intitulée *Le Tatouage bleu*. Jamais l'art n'a mieux clarifié l'inspiration qui s'élève aux bas-fonds de l'instinct, jamais diamant noir n'a réfléchi une plus dure lumière. Vous avez écrit des pièces de théâtre dont plusieurs ont été jouées avec succès. Qu'importe. Pour nous, pour la postérité, vous resterez avant tout le conteur.

Le conteur qui apparaît toujours un peu comme un personnage de ses contes, plus réel, plus vivant, d'autant plus près de nous qu'il n'est qu'illusoire et qu'il est le dépositaire de cette part la plus cachée et la plus précieuse de nous-mêmes que nous n'oserions même pas confier à un ami. Prémonition d'un surnaturel que cet enchanteur nous aide à préciser, prescience d'un au-delà dont ce visionnaire nous ouvre la porte, le conteur ne nous livre pas seulement le mot magique qui nous met en présence de tous les trésors du rêve, il est aussi l'ostiaire qui nous introduit dans cette pénombre où s'opère le mystérieux passage de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas. C'est Hermès, le dieu crépusculaire, qui préside à ces transmutations. Si dégagé que vous soyez du lucre et des affaires, il eût été vraiment étonnant, monsieur, que par quelque détour fût-ce le truchement d'un dieu, on ne vous eût point ramené à Anvers.

CHARLES BERNARD.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 31 décembre de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à la première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

ARNOLD GOFFIN

MESSIEURS,

Il devient banal d'affirmer que notre civilisation d'Occident est en danger de périr parce qu'elle a trop méprisé l'esprit. Maintenant les penseurs déçus, les savants perplexes, trompés dans leurs espoirs, découvrent le danger et s'effraient de l'écart qui se dessine, se creuse de plus en plus, entre le prodigieux progrès de nos inventions mécaniques et l'affreuse misère morale où l'humanité du XX^e siècle se traîne encore et semble chaque jour s'abîmer davantage.

Mais n'y a-t-il pas cent ans au moins que les poètes innocents et les conteurs naïfs s'indignent de ce scandaleux désordre, ne cessent de le maudire et d'en dénoncer les absurdités et les méfaits? Dès lors est-il si présomptueux de prédire que le salut viendra de notre côté et que les hommes, s'ils veulent se mettre à l'abri du nouveau déluge, celui de la barbarie universelle, devront chercher un refuge dans nos tours d'ivoire? Lorsque les hommes, régénérés et désabusés, auront enfin reconnu l'erreur de ceux qui n'avaient pour le beau langage que dédain et sarcasmes, pensant que l'on peut s'en passer pourvu que les huches et les celliers soient pleins, ils rendront justice à ceux qui les ont précédés dans la bonne voie. Alors, avoir écrit bien, avoir tenté seulement de bien écrire, avoir été admis dans une de ces académies où, comme dans la vôtre, messieurs, les hautes traditions des belles-lettres et des beaux-arts sont jalousement conservées, seront déjà des titres de gloire aux yeux de la postérité. Voilà pourquoi vous m'avez vu si empressé, si heureux, si fier de venir m'asseoir parmi vous.

En parlant de la sorte, j'essaie de préciser ma pensée, de bien définir la nature des sentiments qui m'animent. Avant tout je veux bannir de votre esprit ce soupçon que je n'obéis, en vous remerciant, qu'à un souci de bienséance, un devoir de courtoisie. Non, l'expression, dénuée d'artifice, de ma gratitude, répond autant aux recherches, aux démarches prudentes de ma raison, qu'à l'élan spontané de mon cœur.

M. Charles Bernard vient de prononcer mon éloge. A ses éloges, où la part de l'amitié est trop grande, je n'opposerai point les dénégations d'une fausse modestie, mais les réserves d'une modestie vraie et nécessaire. Il convient, en effet, quand nous parlons de nous-mêmes, d'user d'une sage circonspection. L'histoire littéraire nous enseigne que les plus grands écrivains se sont étrangement mépris en se mêlant de juger leurs propres ouvrages, au point de préférer les monstres nés de leur imagination déréglée à leurs plus beaux et plus robustes enfants. Les œuvres qui demeurent possèdent une vertu secrète que la science ne peut définir, que la volonté ne peut reproduire, que l'art ne peut imiter. Leur destin s'accomplit en dehors de nous, malgré nous et quelquefois même contre nous. De là tant d'espoirs trompés, d'efforts stériles, de talents qui s'égarent et ne se retrouvent jamais.

Parfois en promenant mes rêves dans le morne domaine des livres oubliés et des gloires éteintes, il me semble que j'erre dans une vaste nécropole, pleine de croix écroulées, de sépulcres en ruine. Partout, autour de moi, les pompeuses épitaphes achèvent de s'effacer sous les morsures du temps rongeur, et le vent glacé de l'oubli disperse au loin les fleurs et les feuilles desséchées des couronnes funéraires.

Je suis d'abord saisi d'épouvante. Puis mon âme se rassure

et se console en pensant que si plus tard on s'occupe de mes pauvres livres trépassés, on n'y découvrira ni mensonge, ni mauvaise foi, ni amertume, et que l'on ne m'accusera jamais d'avoir été un semeur de doute, de haine ni de désespoir.

Ceux qui parlent de mon caractère avec bienveillance font état de mon désintéressement. Ce compliment ne me revient pas particulièrement. Il appartient à chacun d'entre nous, je veux dire : à tous ceux qui ont écrit, qui écrivent encore en notre pays. Se vouer aux lettres en Belgique est se résigner à un sort ingrat. C'est un renoncement, que le plus obscur, le moins habile de nos poètes, conteurs ou romanciers, peut se vanter d'avoir accepté sans espoir de récompense. Il est superflu d'appuyer ceci par des exemples puisque, sous ce rapport, la vie de tous nos écrivains a été et est encore exemplaire. Mais si toutefois il fallait prononcer quelques noms, le nom du poète auquel j'ai l'honneur de succéder pourrait être cité en premier lieu.

En effet, s'il y eut une existence entièrement et douloureusement sacrifiée au culte des lettres et des arts, ce fut bien celle de notre regretté confrère Arnold Goffin. Je ne l'ai point connu, ni lui, ni ses proches, mais je possède le témoignage de ses livres et cela ne suffit pour l'aimer et lui rendre justice.

Quand je dis que je n'ai pas connu Arnold Goffin, je ne suis pas entièrement exact. Il est bien vrai que nous n'eûmes jamais ensemble aucun entretien; mais il m'est arrivé de le rencontrer, et cela dans des circonstances un peu étranges.

A l'époque où je demeurais à l'étranger, je venais de temps à autre flâner pendant quelques jours à Bruxelles. Quand je passais par la Galerie de la Reine, devant une taverné très connue, j'y voyais un homme qui, assis près de la baie ouverte sur le dehors, semblait penché sur quelque travail d'écriture. A mon approche, dénoncée par mon pas sonore retentissant sous les voûtes vitrées, l'inconnu levait vers moi son visage fiévreux et il m'interrogeait d'un regard pathétique, à la fois tourmenté et lucide. C'était Arnold Goffin qui, averti par les forces inconnues qui sont en nous et autour de nous, me posait ces questions angoissées :

— Qui es-tu passant? D'où viens-tu, où vas-tu? Nous nous rencontrerons un jour, je le sais, je le veux, mais quand et en quel endroit?

Ainsi il nous arrive de reconnaître, avant les temps révolus, les cœurs qui nous aimeront, les yeux qui pleureront notre absence, les mains pieuses qui nous enseveliront dans l'impassible repos de la mort.

Arnold Goffin débuta par des ouvrages d'imagination. Déjà en 1885 il annonçait le *Journal d'André, Delzire Moris*; puis *Impressions et Sensations*, en 1888.

Maxime, publié en 1890, est un petit roman mélancolique où le lecteur attentif découvre des révélations précieuses sur la personnalité de l'auteur. L'âme inquiète d'Arnold Goffin y déploie ses ailes encore faibles et cherche vers quelles aurores elle dirigera son vol. Elle aime les cimes, les hauts espaces d'air pur, auxquels elle ne voudra jamais renoncer. Ne semble-t-il pas que l'introduction de ce livre fut écrite par le poète autant pour lui-même que pour l'ami disparu à qui elle est dédiée? Voici le texte :

« Chère âme fraternelle, hautaine et discrète, sans plaintes vaines, tu es allée, en un coin désert, hors des sites accoutumés, prendre l'investiture de la vie éternelle.

» La haine du passé et l'ignominieux pugilat pour l'existence, — le pâle effroi de l'avenir morose, ont triomphé de ton énergie altière.

» Tu as trouvé le port, — le port du ciel, le havre doux et

pacifique, hospitalier aux rêveurs téméraires — à ces ambitieux de vertu et de gloire, — de limpide candeur. Cœur altissime, cher jumeau spirituel, altéré de chimères, dans l'iris de tes yeux pleurerait l'espoir inexaucé d'une terre plus noble et plus élémentaire. Tu as trouvé le port, le havre doux et pacifique.

» Repose, ô pérégrin de la mort, héroïque et fier, dors en cette nouvelle et plus charitable patrie, — repose loin des larmes feintes et des prières viles, sous l'humble croix de ce village obscur. — Ton esprit vierge de tout calcul cupide, éperdu d'allégresse et de joie, plane maintenant parmi la flamme et la lumière incorruptibles. »

Au premier contact avec les œuvres de jeunesse d'Arnold Goffin, *Maxime, Hélène, Le Thyrsé*, recueil de nouvelles ou mieux de poèmes en prose, nous sommes légèrement déconcertés. Nous ne sommes plus habitués à cette écriture maniérée. Mais avant de condamner le style artiste ou de l'absoudre, nous devons nous rappeler comment il naquit et à quelles circonstances il dut son succès. Les écrivains de la fin du XIX^e siècle réagissaient contre les procédés, les gros poncifs du naturalisme, devenus accablants de vulgarité, surtout chez les suiveurs de Zola et de Maupassant. Voulant se libérer des vues étroites et basses d'une école sans idéal, ils tentèrent d'ouvrir des fenêtres sur l'infini, le rêve, la fantaisie : de remplacer enfin les injures et les rauques imprécations de Caliban par le chant léger d'Ariel ou les invocations magiques de Prospéro! S'ils se sont trompés dans leurs recherches d'expressions neuves, ils ne se sont pas trompés entièrement, pas plus que les Précieuses dont s'amusa Molière, mais qui néanmoins ajoutèrent aux grâces incomparables et à la noble politesse de la langue française.

Hélène, Maxime ne sont, à vrai dire, que de longues nouvelles. Arnold Goffin n'a pas écrit le grand roman que nous pouvions espérer de lui, sans doute parce que le milieu dans lequel il a vécu n'y était point favorable. Car je ne crois au fatalisme dans l'art pas plus qu'au fatalisme dans la nature. Pour qu'un grain de froment donne épi, il lui faut de la terre, de l'eau et du soleil.

C'est s'obstiner dans une erreur trop répandue, et aussi trop commode, que de prétendre — et en vertu de quelle autorité? — que nos écrivains sont doués davantage pour la description que pour le récit. Dans le présent comme au passé, de nombreux cas nous montrent des auteurs d'origine belge qui, transportés dans un climat plus favorable à l'épanouissement de leur génie, deviennent aussitôt d'ingénieux conteurs et romanciers. Je suis persuadé qu'Arnold Goffin, s'il avait persévéré dans sa première voie, pour peu qu'il y eût été encouragé, aurait fini par nous donner le roman que nous attendons encore : un roman intime, délicat, sensible, qui aurait trouvé place dans nos bibliothèques entre la *Princesse de Clèves*, de Mme de Lafayette, et *Dominique*, de Fromentin.

En dépit d'une illusion tenace, chère aux gens de lettres, la production littéraire répond aux lois de l'offre et de la demande, comme n'importe quelle autre production de notre industrie. Les auteurs écrivent des farces et riment des tragédies quand la ville et la cour exigent des farces et des tragédies. Ils font des drames noirs et des romans mouvementés quand le goût des lecteurs est au genre sinistre, pittoresque et larmoyant. Ils se noient dans le roman-fleuve lorsque le public préfère la quantité à la qualité et qu'eux-mêmes, ne sachant plus se borner, ne savent plus écrire. L'auteur qui veut vivre doit suivre ces mouvements divers et capricieux de la mode. Loin d'imposer sa loi, il subit celle de son éditeur, soucieux de satisfaire sa clientèle. Cette contrainte n'est d'ailleurs pas nuisible à la véritable originalité qui se tire toujours d'affaire, même dans les pires rencontres.

A l'époque où le talent d'Arnold Goffin était arrivé à sa

maturité, s'installa à Bruxelles un éditeur avisé qui eut l'excellente idée de se servir de l'histoire de nos grandes écoles de peinture. Il orienta plusieurs de nos meilleurs écrivains et essayistes vers la critique d'art. Il leur fit écrire des monographies dont quelques-unes resteront les modèles du genre. Ce fut chez cet éditeur, Gérard van Oest, qu'Arnold Goffin publia : *L'Art religieux en Belgique depuis les origines jusqu'au XIII^e siècle*; *Thierry Bouts* (Collection des Artistes des Pays-Bas) et enfin *Saint François d'Assise dans l'art et la légende des primitifs italiens*.

En suivant la bibliographie de l'auteur, nous remarquons que c'est à l'exquise figure du petit pauvre de Jésus-Christ qu'il va s'attacher. Il traduit la *Légende de Saint François* écrite par trois de ses compagnons; les *Fioretti*, avec considérations sur les stigmates; la *Vie de Frère Junipère*; la *Vie et Doctrine de Frère Egide*. Ensuite une traduction de la *Vie et Légende de Madame Sainte Claire* paraît chez Bloud et Gay, à Paris; suivie d'une troisième édition revue et augmentée des *Fioretti*.

A mesure que ces ouvrages, auxquels il faut ajouter *Poussières du chemin*, *Pinturricchio*, *Memlinc*, son remarquable et grand ouvrage sur l'art religieux en Belgique et une étude sur *Michel-Ange*, se composent et s'achèvent, l'écriture d'Arnold Goffin se dépouille de ses ornements superflus et retrouve le rythme et la noble ordonnance du style classique. Désormais chacune de ses pages sera un délice pour l'oreille et un enseignement pour l'esprit.

Mais le cœur transpercé d'amour et brûlant de foi du poète aspire depuis longtemps à des perfections plus rares. Depuis qu'il pleurait cet ami mort, auquel il dédiait les premières pages de sa jeunesse, il savait qu'il existe, au-dessus de notre science et de nos arts imparfaits, un monde où nos sordides vanités terrestres n'ont plus cours : un monde candide où les âmes, préférant la prière et la vertu aux éclats trompeurs du talent, sont pareilles à ces lis des champs qui ne travaillent ni ne filent et qui pourtant sont vêtus avec plus de splendeur que ne le fut jamais Salomon dans tout son orgueil et dans toute sa gloire. En ce lieu béni, havre doux et pacifique, Notre-Seigneur a son royaume, à l'ombre de l'arbre jailli du grain de sénevé : cet arbre magnifique qui étend ses branches, nous couvre de son ombre et où viennent se nicher tous les oiseaux du ciel!

C'est là le lieu du rendez-vous qu'Arnold Goffin m'assignait quand son regard se posait sur moi et me disait :

— Nous nous rencontrerons un jour. Je le sais, je le veux...

Ce lieu, où nous nous sommes maintenant arrêtés, n'appartient plus au temps ni à l'espace. Les mots réalité, illusion, erreur, néant, infini n'y ont plus aucun sens humain. C'est ici que nos âmes fraternelles se sont enfin retrouvées, moins séparées par la noire courtine tendue entre l'existence terrestre et la mort que par ce fragile mur de verre qui nous empêchait jadis de nous joindre et de nous parler...

Nous sommes en Ombrie, assis au bord d'un chemin qui grimpe vers les marches d'Acône : un chemin étroit, dont la blonde poussière se souvient encore du pas léger des dieux et des saints aux pieds nus. Et m'adressant à l'ombre apaisée du pèlerin, je lui dis :

— Cher esprit, tu es venu par une route laborieuse et difficile. Pendant que tu déchiffrais les parchemins et les palimpsestes, que tu t'arrêtais au pied des tombeaux, des ruines et des stèles augustes, que tu rêvais devant les Nativités, les Noces de Cana les Pêches miraculeuses, les Calvaires, les Ensevelissements et les Résurrections, des maîtres de Flandre et d'Italie, je gravissais l'autre versant de la colline : le versant abrupt et inculte, semé d'embûches et peuplé de bêtes farouches. Insouciant et hardi, enfant gâté de la nature, j'escaladais les rocs, je bondissais par-

dessus les obstacles, me riant des ronces et des épines qui déchiraient mon visage et mes mains. Je montais en chantant, en sonnait du cor et trempant mon âme, comme l'épée de Siegfried, dans les torrents glacés et les flammes de mes passions déchaînées. Je montais, sans savoir où j'allais. Je montais pour arriver en cet endroit où nous sommes, dans l'écrasante lumière de la Vérité de Dieu! Car la vie pousse jusqu'au bout n'enseigne, pas autre chose que ce qui est écrit dans les plus beaux livres, et le livre des livres...

Tu viens de me nourrir de ta science, du grain des épis froissés cueillis dans le champ du Seigneur. Permits qu'en récompense je te donne ces quelques fruits sauvages maraudés pendant mes courses intrépides, dans des sites inexplorés où nul jusqu'ici ne s'est aventuré avant moi. J'y ai découvert une pauvreté plus sainte encore que la pauvreté de la chair : la pauvreté de l'esprit. Cette pauvreté enseignée par les Evangiles et dont cependant les méchants d'entre nous ont peur. Or, je le demande, quels sont ces chrétiens qui n'osent s'asseoir à table avec tout le monde? Et quelle est cette Charité qui partage son manteau et son pain avec les humbles et n'ose partager avec eux les rayons et les dons de son génie?

Celui qui a chassé de son esprit les démons impurs de la vanité et du mensonge, qui l'a dépouillé de la parure d'un savoir incertain et des fards de la rhétorique et de l'éloquence creuse, reçoit en échange le don de prophétie et de double vue. Son regard intérieur évoque, en se jouant, tous les fantômes du passé et de l'avenir.

A mon appel, saint François d'Assise va venir nous tenir compagnie, avec ses disciples, ses oiseaux apprivoisés, et dame sainte Claire qui fut si pure et si belle. La voici, avec ses cheveux blonds, roulés en tresses d'or autour de son front, comme la couronne d'un séraphin peint par Fra Angelico. Son regard est bleu comme l'air du matin et sa bouche plus innocente qu'un sourire d'enfant. C'est une fée, un cygne, un lis : c'est Vénus mystique à la proie de l'amour divin tout entière attachée!

Et voici le loup de saint François. Ah! je veux conter son histoire. C'était un vilain loup. Un loup très féroce. Tous les jours il dévorait un agneau ou un mouton. Un soir il rencontre saint François. Et saint François lui dit : « O loup! pourquoi es-tu si méchant? Les moutons et les pauvres agneaux aiment également à vivre. Ne les tue donc plus. Sois béni et vas en paix! » Et le loup béni par le saint se mit à pleurer. Et le repentir pénétra dans son cœur. Il jura de ne plus jamais dévorer aucun animal. Cependant un loup, même béni par un saint, doit manger. C'est pourquoi le loup sortit de la forêt et s'en alla vers la ville où demeurent les hommes. C'était, je crois, à Sienne. Le loup y arriva à l'heure du marché, quand les ménagères sont dehors et les enfants à l'école. Les soldats qui veillaient aux remparts, les bourgeois qui flânaient dans les rues, le long des échoppes, laissèrent passer le loup sans le molester. Car ils reconnaissaient que c'était le loup de saint François à la pâle auréole qui brillait autour de sa tête. Néanmoins ils s'en méfiaient un peu.

Le loup craintif se glissait dans la foule, en se demandant comment il apaiserait cette faim qui lui rongait les entrailles. Un boucher, saisi de pitié et devinant sa détresse, lui tendit un morceau de viande saignante. Le loup le flaira, et aussitôt il sentit tous les poils de sa maigre échine se hérissier. « Malheur! se dit-il en tremblant de tous ses membres. O malheur! C'est encore du mouton! »

Et alors il sut que la seule perfection à laquelle, homme ou loup, nous puissions atteindre est de ne pas égorger nous-mêmes les proies qui nous servent de nourriture.

Avant de me quitter, ô poète des *Poussières du chemin*, ô

pèlerin dévot des musées, des bibliothèques et des cathédrales pardonne à l'humble morale du conteur ignorant, frivole et un peu déçu. Une fable n'est qu'une fable. Pourtant, si l'histoire de ce loup était mieux connue et comprise, n'est-il pas vrai qu'alors nous verrions moins d'hommes présomptueux et téméraires qui osent entreprendre, d'amender, de corriger, de conduire et d'enseigner les autres en leur nom?

HORACE VAN OFFEL.

Problèmes actuels

LA COURONNE

La tendance vers la monarchie qui n'a cessé de croître dans le monde durant ces dernières années, et dont nous avons parlé déjà à propos de l'élection triomphale de M. Roosevelt aux Etats-Unis, acquiert, sous nos yeux, une force irrésistible. Ce n'est plus une tendance : c'est un torrent.

Parmi les pays qui tentent encore de s'opposer à ce fleuve violent, seule l'Angleterre paraît en état de tenir le coup. Partout ailleurs, chez les nations qui comptent, le gouvernement par une oligarchie, c'est-à-dire par un comité, le gouvernement par des parlements (qui sont essentiellement des oligarchies) se sont non seulement, en pratique, écroulés, mais sont devenus méprisables. Les Etats-Unis n'ont jamais connu pareil gouvernement, à tout le moins dans une mesure appréciable. Ils eurent la bonne fortune d'adopter et de pratiquer dès le début un système de monarchie élective. La dernière expérience de gouvernement parlementaire, en Espagne, est noyée dans un horrible bain de sang. Une minorité passionnée, dirigée par Moscou, y établit une terreur contre laquelle une révolte devait se lever et provoquer la guerre civile. Si nous ignorons encore le sort de la lutte engagée, nous savons pourtant qu'en aucun cas l'Espagne ne retournera à la farce d'un gouvernement parlementaire. Tout le reste de l'Europe s'en est débarrassé, à l'exception des petites nations, protégées par une sorte de neutralité conventionnelle. Même chez elles, toutefois, l'imposture parlementaire se dégonfle. Plus personne ne croit encore qu'une bande de politiciens professionnels, sans maître pour contenir leur inévitable corruption, soit ou puisse être « représentative ». Leur prétention absurde d'être la nation elle-même, a été rejetée pour de bon. Et parmi les petites nations, déjà la Grèce s'est débarrassée de l'absurdité.

Quant à la France, il suffit de citer son cas pour évoquer l'image de la pire et de la plus faible forme de gouvernement national qui ait jamais déshonoré une grande puissance. Personne ne respecte l'institution moribonde du Palais-Bourbon. Elle livre sa dernière bataille en fabriquant des lois qui veulent prévenir la divulgation de ses vices. Elle vit, d'une part dans la terreur du communisme, d'autre part dans celle de la vengeance populaire. Elle est moralement en faillite.

Mais, jusqu'à présent, de tout cela l'Angleterre n'a rien connu. Pourquoi? Parce que, en général, l'Angleterre est toujours basée sur un gouvernement de classe. Quand les « *squires* », les commerçants et les financiers de la Cité détruisirent la Monarchie, il y a environ trois siècles, ils créèrent un Etat aristocratique qui ne cessa, de génération en génération, d'accroître sa puissance et sa confiance en soi. Le seul Etat aristocratique

de l'Europe, et donc le plus *un* moralement. Un gouvernement de classe de cette sorte est réellement représentatif, et serait encore représentatif même si ce qui est devenu le stupide et irréal non-sens des élections locales devait disparaître. Un gouvernement par une classe qui comprend toutes les formes de la richesse, qui est intimement uni à — et soutenu par — la corporation des gens de loi; un gouvernement dont le pouvoir judiciaire fait virtuellement partie du pouvoir exécutif, a toute la force d'une monarchie... aussi longtemps qu'il dure. Oui, aussi longtemps qu'il dure... Et ces mots « aussi longtemps » prêtent à réflexion. Notre gouvernement de classe est-il encore ce qu'il fut? Si non, par quoi le remplacer? Car, par la force même des choses, le vide, si vide il y a, devra être rempli.

Il est certain que notre gouvernement de classe a déchu. Il ne fut pas attaqué. Tous ses « sujets » sont fiers de son œuvre. Il fit de l'Angleterre — jusqu'à un passé tout récent... — non seulement la nation du monde la plus riche mais la plus puissante; non seulement la plus puissante, mais la plus satisfaite; non seulement la plus satisfaite, mais la plus patriotique. Mais ce gouvernement de classe a déchu. Il lui faut subir la dégradation et l'incompétence. Ses tripotages sont devenus outrageants et sa futilité, dangereuse.

On peut différer d'avis sur la cause de cette décadence. Les origines de tous les grands mouvements historiques de cette espèce sont toujours obscurs. D'aucuns attribueront la décadence de la *gentry* à la croissance des grandes villes, d'autres à la diminution et à la perte de *self-respect* dans la classe gouvernante elle-même (Bernhard Holland disait, dans sa remarquable étude critique : « Nous nous sommes vendus »), d'autres encore à l'influence du Nouveau Monde, c'est-à-dire des Dominions, et plus encore des Etats-Unis. Et d'autres enfin — peut-être ceux-ci se rapprochent-ils le plus de la vérité — l'attribueront à la vieillesse du régime.

Quoi qu'il en soit, la décadence est évidente, et l'une de ses conséquences est l'incapacité de la classe gouvernante d'agir par son organe traditionnel, la Chambre des Communes. Le premier devoir d'un système de gouvernement, dans la lamentable et dangereuse condition sociale de l'heure présente, est de veiller à ce que la masse de ses sujets soit, à tout le moins, vêtue, logée et nourrie de façon humaine tolérable. Notre système anglais n'a pas réussi à le faire et chaque jour accuse davantage la faillite.

Mais alors, par quoi le remplacer? La réponse obvie est : par la Couronne.

Chez nous la Couronne ne peut se substituer entièrement au gouvernement de classe. Celui-ci est encore très puissant en Angleterre. Il est encore suffisamment organisé pour vivre, encore que sa vitalité ne cesse de décliner. Mais notre gouvernement de classe doit commencer par partager son pouvoir jadis incontesté, et « l'associé » qui est là, sous la main, prêt à collaborer, c'est la Monarchie.

La faiblesse des fictions constitutionnelles vient de ce qu'elles sont fausses. Leur force réside en ce que, préservant le *mot*, bien que la *chose* soit absente, elles préservent une coquille susceptible d'être remplie avec une réalité nouvelle. La Couronne invoquée chez nous à chaque pas comme l'auteur imaginaire de ceci, de cela, et de mille autres choses, réduite pourtant en fait à rien de plus qu'à un *mot*, est un *mot* capable de reprendre vie. La Couronne pourrait redevenir, graduellement, la fontaine de l'honneur. Ses déclarations publiques pourraient être — partiellement tout au moins — les déclarations publiques d'un monarque agissant. Les ministres pourraient être en vérité des « ministres », au lieu d'être des maîtres — des maîtres n'étant, à leur tour, depuis longtemps, que les serviteurs de la finance.

La Couronne pourrait revivre. Les temps sont favorables à

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS

CACHE-RADIATEURS

FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaria éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*

L



un pareil changement. Que si la Couronne ne revivait pas, qui donc agirait ?

CORFOU

Pour les raisons exposées ici la semaine dernière, les eaux intérieures de Corfou demanderont une attention toute spéciale dans un avenir prochain. Le « bassin » situé entre l'île de Corfou et la Grèce et l'Albanie est une chose tellement nécessaire aux plans de l'Italie nouvelle qu'il n'y a que deux hypothèses possibles. Ou bien, par un accord quelconque, ces eaux intérieures pourront être utilisées par la marine et l'aviation italiennes, ou l'accès leur en sera interdit. Et quiconque le leur défendra se posera en ennemi de l'Italie nouvelle.

On peut s'étonner que la valeur stratégique de ce point essentiel n'ait pas été davantage discuté. Il suffit pourtant de jeter les yeux sur la carte pour être fixé.



Devant la Grèce et l'Albanie, l'île de Corfou forme comme un brise-lames, protégeant tout ce qui se trouve à l'est, à l'intérieur, et formant là un grand port de 25 milles de long sur 10 à 15 milles de large. Ces eaux sont pratiquement intérieures. L'entrée nord n'a que 1 1/4 mille de large, moins même entre les îlots. L'entrée sud a quelque 4 milles de large. Bien que de forts vents du sud soufflant en hiver agitent assez bien la mer à l'entrée sud et affectent quelque peu les eaux intérieures, ces eaux, ou baies de Corfou, n'en demeurent pas moins la meilleure base navale de toute la Méditerranée.

Le terme « baies de Corfou » est ambigu; le mot « rade de Corfou » désigne plutôt l'étroit espace entre la ville de Corfou et l'îlot de Vido situé au nord et tout près de la ville. La grande étendue d'eau s'étendant entre l'île de Corfou et la terre ferme est mieux connue sous le nom de « détroit de Corfou ». Mais ce n'est là qu'une question de mots. C'est de cette grande pièce d'eau que tout dépend.

Elle possède tous les avantages. Presque entièrement à l'abri, ses entrées sont tellement étroites qu'elles sont infranchissables en cas de rives fortifiées. Nulle part elle n'est ni trop profonde, ni trop peu. Les sondages donnent presque partout moins de 40 brasses et plus de 30. Presque partout les fonds sont excellents pour l'ancrage et bien qu'il y ait des courants d'entrée atteignant parfois 1 à 1 1/2 mille, nulle part il n'y a de difficulté sérieuse pour naviguer.

Comme simple base de refuge, le détroit de Corfou serait de loin le meilleur de toute la Méditerranée. Port-Mahon, dans l'île de Minorque — resté très important et que l'Angleterre posséda — s'il est un bon refuge, n'est pas comparable à Corfou. Quant au vieux port de Malte, il est moins important encore.

Mais la valeur essentielle de Corfou pour les Italiens, ce qui en fait un point vital de toute leur politique, c'est que Corfou

commande l'Adriatique. L'île la plus excentrique de l'ensemble compliqué d'îles et de rocs à l'extrémité nord de Corfou est tellement proche de la terre italienne que celui qui possède Corfou et son détroit, avec une marine et une aviation suffisantes, est complètement maître de l'Adriatique.

De Fano, la plus à l'ouest des îles de Corfou, à l'Italie, il n'y a que 50 milles marins, bien moins que la distance entre Newhaven et Dieppe. Même aux temps anciens de la voile et des canons portant à quelques centaines de mètres, Corfou était déjà le point essentiel pour quiconque voulait dominer l'Adriatique. Aussi les Vénitiens l'estimaient-ils vitale pour leur puissance. Aussi l'Angleterre s'en empara-t-elle après la défaite de Napoléon. Corfou fut abandonnée à la Grèce moins de deux générations après Waterloo parce qu'on considérait que ce petit pays ressuscité ne constituerait jamais un danger pour personne. Corfou est restée grecque depuis lors — depuis plus de deux générations — bien que l'entrée nord du grand port intérieur longe la côte albanaise.

Et voilà que Corfou redevient un point critique dans la lutte pour la maîtrise en Méditerranée centrale, c'est-à-dire pour le passage entre l'Europe occidentale et l'Asie, et particulièrement pour la route maritime principale de l'Angleterre vers son commerce asiatique, commerce sur lequel repose la richesse et donc la puissance britanniques.

HILAIRE BELLOC.

Les nouvelles fouilles d'Herculanum et de Pompéi⁽¹⁾

Le gouvernement fasciste s'est appliqué, dès son arrivée au pouvoir, à faire revivre les grandes traditions de la Rome impériale. Il l'a fait, avec le succès que l'on sait, non seulement dans le domaine des réalisations politiques, mais il est allé chercher aussi dans les souvenirs du passé des exemples et des leçons qui ont eu la plus heureuse répercussion sur la formation de l'esprit public.

C'est ce qui explique, tout autant que les préoccupations d'ordre scientifique, l'extraordinaire impulsion donnée dans l'Italie entière aux explorations et aux fouilles archéologiques. Au premier plan de cette louable activité figurent les travaux absolument remarquables poursuivis à Herculanum et à Pompéi.

On sait comment disparurent ces deux villes, au cours de l'éruption du mois d'août de l'an 79 de notre ère. Au pied du Vésuve, montagne jusqu'alors paisible, dont le sommet boisé dominait de sa courbe harmonieuse les plaines fertiles de la Campanie, vivaient heureuses et prospères dans leur ceinture de jardins et de vignobles, les trois villes d'Herculanum, Pompéi et Stabies. Depuis des siècles elles avaient bénéficié de la culture hellénique, si intense dans l'Italie du Sud qu'elle avait valu à cette partie de la péninsule le surnom de « Grande Grèce ». La douceur du climat, le charme du site sur les bords enchanteurs du golfe de Naples, la fertilité du sol, produisant en abondance

(1) Conférence donnée au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles.

les plus belles fleurs et les fruits les plus savoureux, avaient fait de cette partie du littoral méditerranéen la *riviera* des Anciens. Grâce aux bienfaits de la paix romaine, on y menait une existence à l'abri de tout souci et de riches villas suburbaines s'élevaient élevées le long du littoral, comme entre la mer et les premiers contreforts de la montagne.

* * *

Comme la plupart des autres villes de Campanie, Herculaneum et Pompéi avaient été dévastées, en l'an 63 de notre ère, par un violent tremblement de terre, signe avant-coureur du réveil des forces terribles couvant sous la paisible montagne dont l'activité paraissait éteinte depuis les temps géologiques.

Grâce à leur richesse, les deux villes avaient pu réparer rapidement le désastre : temples et monuments publics étaient en voie de restauration; les maisons privées avaient été reconstruites, plus belles et plus élégantes; de nouveaux édifices s'élevaient de toutes parts. Puis ce fut, en ce jour d'août 79, le désastre définitif, la ruine irréparable.

Pline le Jeune, dans deux lettres adressées à Tacite, nous a laissé le récit palpitant de l'épouvantable catastrophe, dont la principale victime fut son oncle, Pline le naturaliste, commandant de la flotte du cap Mysène, qui s'était courageusement porté, avec ses équipages, au secours des sinistrés.

Avec des grondements effroyables, la cime de la montagne se déchira et vomit, au milieu de gerbes de flammes, une telle quantité de cendres, de scories, de fragments de pierre ponce (*lapilli*) et de fumée que le ciel en fut totalement obscurci. Le fond de la mer se souleva en vagues énormes et la furie de tous les éléments déchaînés à la fois put donner une idée de ce qu'avait dû être le bouleversement du monde lors de la formation de l'écorce terrestre.

Tout le territoire situé entre la mer et la montagne fut dévasté par cet épouvantable fléau : Stabies disparut, balayée par un raz de marée; Herculaneum fut recouverte par un torrent de boue; Pompéi fut ensevelie sous une couche de six à sept mètres de cendres et de débris de pierre ponce.

Les habitants cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée, mais beaucoup périrent le long du littoral. Quant à ceux qui étaient restés en ville, soit pour s'abriter sous la voûte des caves, soit pour sauver leurs trésors ou pour piller ceux d'autrui, ils furent tous asphyxiés par les gaz délétères et les émanations sulfuriques dégagés par l'éruption.

Ce fut incontestablement une des plus grandes calamités de l'histoire du monde. Mais cette épouvantable catastrophe nous a livré le document le plus précieux, le plus admirable et le plus complet sur la civilisation antique; elle nous a valu la vision parfaite de villes entières, dans lesquelles toute activité s'est instantanément arrêtée; elle nous a donné ainsi le moyen de pénétrer dans l'intimité de la vie des Anciens, nous révélant tous les secrets de la construction, de la décoration, de l'ameublement et nous initiant aux menus détails de leur existence journalière.

* * *

Quand eut cessé la fureur de l'éruption, Pompéi n'était plus qu'une mer de cendres, d'où émergeait la partie supérieure des édifices, points de repère pour les recherches des survivants et des écumeurs de ruines. Puis ce fut l'abandon complet; là où avait été Pompéi, s'éleva une localité nouvelle, Civita, désertée à son tour, au XI^e siècle, à la suite de nouvelles éruptions, de tremblements de terre et d'incursions dévastatrices des Sarrasins.

En 1594, l'architecte Domenico Fontana, en creusant un canal pour assainir les rives du Sarno, perça une galerie dans la colline

de Civita et découvrit plusieurs constructions avec des inscriptions et des fresques. La curiosité suscitée par ces trouvailles fut très vive, mais passagère.

Ce n'est qu'en 1748, sous le règne de Charles III de Bourbon, à la suite de l'impulsion donnée par les découvertes d'Herculaneum, que l'on procéda à une exploration d'ensemble des ruines de Pompéi. Le peu de consistance des cendres et des *lapilli* qui recouvraient la ville facilita les fouilles. Celles-ci prirent une allure régulière et se poursuivirent, presque sans interruption, pendant la première moitié du XIX^e siècle. C'est à cette époque que furent dégagés les principaux édifices publics : le *Forum*, avec le temple de Jupiter, la Curie, la Basilique, le temple d'Apollon,



POMPÉI.
Le temple d'Apollon.

et ses autres monuments dont plusieurs n'étaient pas encore complètement restaurés depuis le tremblement de terre de l'an 63. On découvrit aussi les portes et les remparts d'époque samnite; le grand théâtre découvert, creusé à flanc de colline et pouvant contenir 5.000 spectateurs; le petit théâtre ou *Odéon*, qui servait aux concerts; la caserne des gladiateurs; les thermes; les rues principales, avec leur dallage et leurs trottoirs; enfin, aux extrémités de la ville, l'amphithéâtre et la *Voie des Tombeaux*, conduisant vers Naples. De nombreuses maisons particulières, tant du type samnite que du modèle romain classique, furent également dégagées au cours de ces fouilles. Malheureusement les procédés en usage à cette époque étaient fort défectueux; les archéologues s'intéressaient avant tout à la recherche des objets d'art. On ne faisait rien pour sauvegarder l'étage supérieur des maisons et pour en consolider les murailles avant de les dégager de la gangue qui les soutenait; on enlevait méthodiquement sculptures, mosaïques et fresques pour les entasser dans le Musée de Naples, où leur alignement sur des centaines de mètres de cimaise donne une impression de satiété et justifie le mot de Ruskin sur « les musées, prisons de l'art ». Les fouilles ne faisaient donc bien souvent qu'achever la ruine des maisons et leur donner un aspect de désolation plus grande encore. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on parcourt les habitations fouillées à cette époque : la *Maison du Sanglier*, avec son grand portique et ses jardins; la noble demeure de la gens Cornelia; la *Maison du Taureau*, beau modèle de l'habitation samnite, avec son mur du fond en forme de nymphée à trois niches. Fresques, mosaïques, décoration en stuc, tout a été emporté et n'était le soin pris par le gouvernement fasciste de faire placer, là où se trouvaient les originaux, des reproductions des bronzes enlevés, la promenade dans ces ruines finirait par être d'une désespérante monotonie, tout au moins pour le grand public.



Fournisseur de la Cour.

SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.
72 rue Coudenberg
— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

AUTOMATIQUE
ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger
ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Pour votre Linge de maison,
Linge de table, Couvertures,
employez les articles marque

“ FOX ”

Qualité - Éléance - Prix étudiés

Vente exclusive pour la BELGIQUE et le GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Grande Maison de Blanc

MARCHE-AUX-POULETS

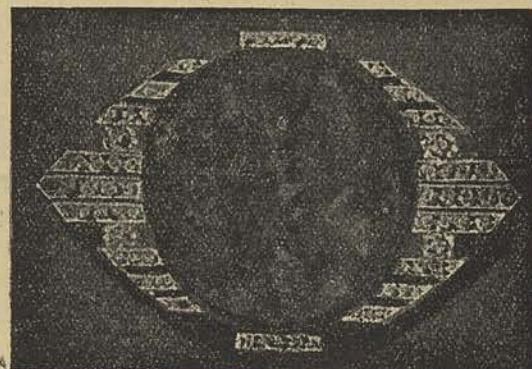
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11,88,69



G. VAN THIENEN

28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc

SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac

EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

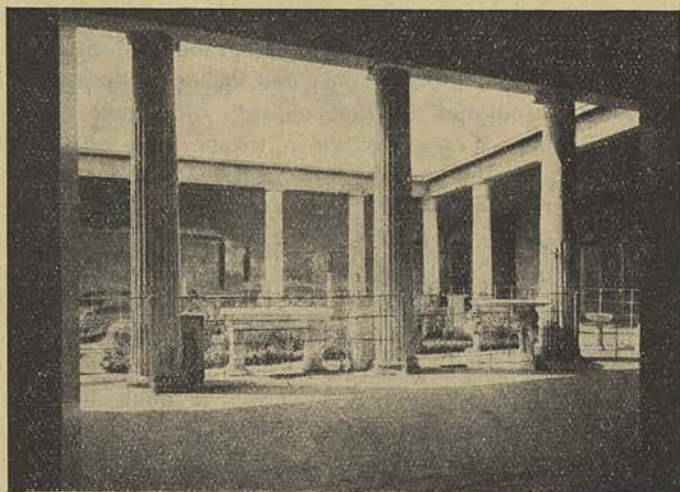
24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

Ce n'est qu'à partir de 1860 qu'avec Fiorelli commencent les fouilles systématiques, faites sur un plan scientifique, sans à-coups et sans solution de continuité, avec un louable souci de protection et de consolidation. Cette méthode de recherche, qui ira en se perfectionnant de plus en plus, réalisa immédiatement des progrès considérables, comme le prouvent la *Maison de la Fortune*, où l'on a pu conserver son élégante colonnade en plein cintre, et la *Maison du Poète tragique*. Cette demeure, dont Bulwer Lytton, dans son célèbre roman : *Les Derniers Jours de Pompéi*, a fait l'habitation de son héros Glaucus, a été dépouillée, au profit du Musée de Naples d'une grande partie de ses mosaïques et de ses fresques, notamment de celle représentant le sacrifice d'Iphigénie; néanmoins, avec son *lararium* en forme de petit temple, son portique et son beau *triclinium*, encore orné de peintures, cette maison ne laisse pas la même sensation de vide et de mort que celles découvertes à l'époque précédente.

Fiorelli, mort en 1896, forma une série d'élèves et de continuateurs : Ruggiero, de Petra, Sogliano, Spinazzola, qui perfectionnèrent encore sa méthode et ses procédés de fouilles. Ces progrès de la technique se révélèrent lors de la découverte sensationnelle de la *Maison des Vettii*. Tout a été laissé en place dans cette somptueuse demeure de riches marchands. Sous la protection des toitures reconstituées pour préserver la magnifique décoration murale, on pouvait enfin observer l'intérieur d'une maison pompéienne, avec ses ombres et ses ondes de lumière, dans une atmosphère intime et familiale. Les statuettes et les fontaines continuent à décorer les entre-colonnements du portique et le jardin, dont on a pu, en se servant des trous laissés dans la terre par les plantes étouffées sous les cendres et les *lapilli* en l'an 79, reproduire fidèlement les dispositions et les contours. Pour la première fois, on pénétrait dans l'intimité raffinée de la vie pompéienne.

Même impression encore dans la *Maison des Noces d'argent*,

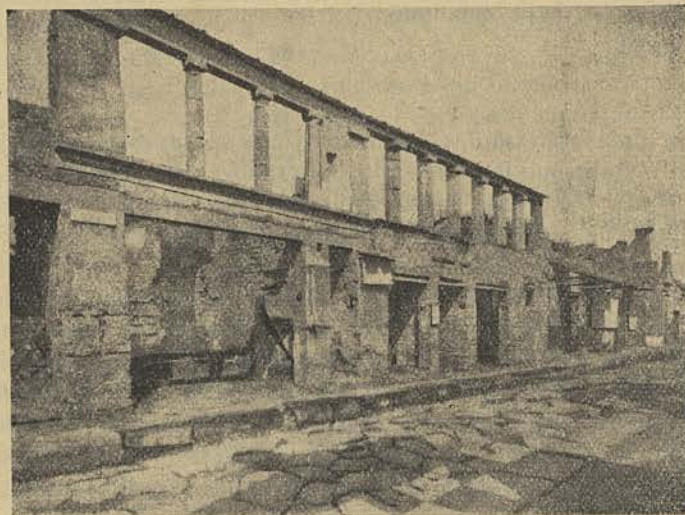


POMPÉI.
Péristyle et jardin de la *Maison des Vettii*.

intéressant spécimen d'habitation d'époque préromaine, avec son imposant *atrium* tétrastyle; dans la *Maison des Amours dorés*, ornée, avec un goût exquis et un grand sens du décor, par un marchand enrichi Poppaeus Abitus, peut-être un parent de la fameuse Poppée, épouse de Néron.

Par des consolidations prudentes, en remplaçant tous les boisages, toutes les charpentes et les poutres consumées, par des matériaux nouveaux ou par un emploi discret et judicieux du ciment, on est parvenu à conserver la superstructure, même à reconstituer des balcons, et à sauvegarder les élégantes galeries

à minces colonnettes de tuf décorant les étages des boutiques de la rue de l'Abondance.



POMPÉI.
Les boutiques de la rue de l'Abondance.

Les progrès techniques devaient être poussés à la perfection par l'actuel directeur général des fouilles, le professeur Amedeo Majuri et son collaborateur M. della Corte. Non seulement on a rétabli en place les toits, les balcons, les fenêtres, les portes de la *rue de l'Abondance*, qui était le *decumanus* et la principale artère marchande de la cité, mais on a poussé les travaux en profondeur et rendu à la lumière des maisons entières. Avec un soin scrupuleux, on a laissé ou remis tous les objets, même les plus humbles, à la place qu'ils occupaient au moment de la catastrophe. Les murs branlants ont été consolidés, les revêtements de marbre, le crépi peint des murailles, tout comme les stucs des plafonds, ont été recomposés fragment par fragment. Les jardins ont été replantés; l'eau a été ramenée aux fontaines; les *grafitti*, les inscriptions populaires relatives aux spectacles, aux élections, aux sports, à la vie de chaque jour, ont été scrupuleusement respectées. En un mot, M. Majuri et ses aides sont parvenus, sans rien innover, car leurs restaurations ont toujours été faites avec un tact allant jusqu'au scrupule, à faire revivre à nos yeux tout un monde disparu et à nous donner l'illusion d'une ville revenue à la vie après plus de dix-huit siècles. On comprend que cette méthode compliquée, pénible, méticuleuse, est fort coûteuse et ne peut se poursuivre qu'avec une sage lenteur.

La *Maison de Ménandre*, ainsi nommée à cause d'une fresque fort bien conservée représentant ce poète grec, est un des chefs-d'œuvre de l'art et de la science archéologique des fouilleurs actuels. Avec son *atrium* richement décoré, son grandiose péristyle, son accueillant *triclinium*, ses thermes privés, ses vastes communes réservés à la domesticité, cette habitation donne l'idée la plus complète de l'élégance et du confort de la maison pompéienne. Tout aussi évocatrice est la *Villa des Mystères*, riche demeure patricienne, sur la *Voie des Tombeaux*. On y a découvert et laissé en place la plus étonnante et la plus importante composition que nous ait léguée l'art pictural antique : une série de fresques, occupant tout le pourtour d'une salle et représentant les divers rites de l'initiation des jeunes femmes aux mystères dionysiaques.

Cette villa, dont la découverte fut peut-être la plus sensationnelle de ces dernières années, nous révèle, non seulement la vie élégante et raffinée de ses maîtres, mais nous initie aussi, par ses dépendances vastes et bien conçues, à l'activité agricole

et à l'outillage aratoire des Anciens. On est même parvenu à reconstituer, au moyen d'éléments trouvés sur place, un grand pressoir à raisins (*torcularium*), chose du plus haut intérêt pour l'histoire de la technique.

* * *

Tout aussi intéressantes sont les nouvelles découvertes d'Herculanum. Tandis que Pompéi était une grande ville commerçante de vingt à vingt-cinq mille habitants, Herculanum, dont la population ne devait pas dépasser cinq mille âmes, était un centre élégant de vie intellectuelle et aristocratique.

Les fouilles y étaient rendues particulièrement difficiles du fait que le torrent de boue qui avait recouvert la malheureuse cité en l'an 79 avait, en s'asséchant, été transformé en tuf, recouvert à son tour de plusieurs couches de lave au cours d'éruptions postérieures. La couche volcanique avait ainsi atteint une épaisseur variant de 12 à 30 mètres. La populeuse ville moderne de Resina s'est superposée à la ville antique, ce qui nécessite de coûteuses expropriations.

C'est en 1719 qu'Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbœuf, général de cavalerie au service de l'empereur Charles VI, en faisant creuser un puits dans le parc de sa villa, découvrit le théâtre de la cité ensevelie. Les fouilles continuèrent sous le règne de Charles III de Bourbon (1738-1765). Ce souverain fit enlever du théâtre d'Herculanum les superbes colonnes de marbre jaune oriental qui ornent actuellement le théâtre du palais royal de Caserte. C'est à cette époque que l'on découvrit également la magnifique résidence suburbaine, dite *Villa de Pison*, où l'on trouva une précieuse bibliothèque philosophique, encore parfaitement lisible, et la remarquable collection d'œuvres d'art de l'époque grecque et hellénistique qui fait aujourd'hui le plus bel ornement du Musée de Naples.

Mais les difficultés et le coût élevé des fouilles qui, la plupart du temps, ne pouvaient se pratiquer qu'au moyen de puits et de galeries amenèrent le ralentissement, puis la suspension des travaux. Ce ne fut qu'en 1927 que le gouvernement fasciste les fit reprendre avec une incroyable activité. Le professeur Majuri y employa les mêmes procédés qu'à Pompéi, mais dans des conditions beaucoup plus pénibles, car en certains endroits la couche volcanique était si compacte qu'il fallait employer le marteau à air comprimé et si élevée qu'elle rendait fort difficile la levée du plan des édifices.

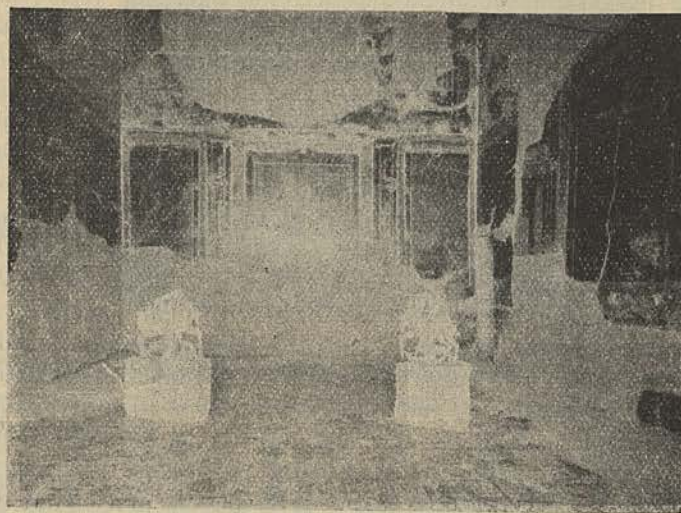
* * *

Néanmoins, il n'a pas fallu plus de huit années pour permettre au professeur Majuri de dégager la plus grande partie du quartier méridional de la ville, d'y relever des édifices d'une grande beauté et d'y trouver de remarquables œuvres d'art. La perfection avec laquelle ont été menées ces fouilles et avec laquelle ont été reconstituées les maisons apporte sur la vie privée des Anciens une documentation plus intime, plus humaine que celle fournie par les découvertes de Pompéi.

Ces procédés nouveaux ont permis la reconstitution de rues entières, offrant un caractère tout différent de celles de Pompéi; car Herculanum était une ville lettrée, tranquille, aristocratique, et raffinée, dont le commerce était strictement limité aux besoins locaux. Ses rues n'avaient rien de l'aspect, ni de l'animation de celles d'une ville marchande, et il en résulte un charme tout particulier.

A mesure qu'on approche de la mer les édifices se font plus luxueux, plus élégants. C'est que, comme nous l'apprend le géographe Strabon, le vent de mer y apportait à l'heure du

couchant une fraîcheur délicieuse qui faisait d'Herculanum une résidence des plus agréables, aussi les riches Romains venaient ils y villégiaturer pendant l'été.



HERCULANUM
Triclinium de la Maison des Cerfs.

La *Maison des Cerfs*, récemment découverte, réalise le type le plus parfait de ces habitations où le luxe se combine avec une suprême élégance et un goût exquis. Sur un développement de plus de quarante mètres, elle comporte une maison d'hiver du côté de la ville et une maison d'été donnant sur la mer. Ces maisons communiquent entre elles par un élégant portique à quatre faces, entourant un jardin. Une pergola, des bosquets ombragés, un solarium dominant le golfe achèvent de donner à cette superbe résidence un caractère unique d'agrément et de confort.

La maison d'hiver ne le cède en rien à ce point de vue à la maison d'été. Elle répond à toutes les exigences des plus difficiles et l'on y a même trouvé une pharmacie. La grande salle à manger (*triclinium*), avec ses murs peints en noir, à bandes rouges et à éléments architectoniques et ornementaux d'un goût exquis, est un chef-d'œuvre d'élégance. On a trouvé dans cette salle deux groupes représentant des cerfs attaqués par des chiens. Ces œuvres figurent parmi les meilleures productions sculpturales découvertes à Herculanum et dénotent un remarquable talent d'animalier. D'autres œuvres de premier ordre, scrupuleusement laissées en place, comme *Hercule ivre* et le *Silène*, montrent ce que l'on peut encore attendre des fouilles d'Herculanum.

Car la difficulté même de ces fouilles n'est pas sans constituer un précieux avantage : l'épaisseur du torrent de boue qui recouvrait la ville empêcha les survivants et les pilleurs de ruines de rechercher les objets ensevelis; la hauteur et la dureté de la couche volcanique ont rendu impossibles les fouilles à une époque où elles se faisaient d'une façon empirique et sans aucune préoccupation d'ordre scientifique. La découverte faite au XVIII^e siècle de la villa dite de Pison, avec sa galerie d'art et sa bibliothèque intacte, permet d'espérer d'autres trouvailles de première importance, comme le serait celle de la bibliothèque d'un lettré, avec le texte complet des grands chefs-d'œuvre littéraires du siècle d'Auguste. Un champ magnifique s'ouvre à la sagacité, à l'enthousiasme et à l'infatigable activité du professeur Majuri et de ses collaborateurs.

CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université
de Louvain.

En quelques lignes...

Le sens impérial

Il n'appartient pas à une rubrique comme celle-ci de suivre l'actualité. C'est la rançon des publications hebdomadaires : aux yeux des gens pressés (et leur masse s'accroît sans cesse), nous faisons figure de tardigrades. Quand ces lignes paraîtront, le drame qui divise les Anglais — sinon l'Angleterre — aura sans doute trouvé sa solution. Au demeurant, il serait presque indécent de se livrer, dans une chronique d'allure humoristique, à des commentaires plaisants sur une question qui, par quelque bout qu'on la prenne, est pénible — infiniment.

Mais il est une observation qui n'échappe à personne et que chacun a le droit de faire à haute voix : le prestige de la Couronne n'est pas mort. En ces temps de démission collective et d'abdications individuelles, on eût pu croire que le peuple se détournait du trône. Il n'en est rien. Le sens de la monarchie sort intact d'une aventure où il risquait pourtant d'être fort compromis. Car telle est la force de l'institution qu'elle résiste aux secousses qui lui viennent du dedans. Il est possible que la formule de la monarchie constitutionnelle soit : « Le roi règne, mais ne gouverne pas. » Pour le plus indifférent de ses sujets, le roi demeure « *egregius* », comme disaient si bien les Latins : c'est-à-dire au-dessus du troupeau qu'il mène derrière un sceptre en manière de houlette.

Un marchand de journaux m'a raconté ceci : « Jamais nous ne vendons tant d'illustrés que si la première page s'orne du portrait d'un souverain ou d'un prince royal. » La remarque est piquante. Elle suffirait à attester que le républicanisme n'est qu'une solution de désespoir. Nous engageons, dans nos fidélités dynastiques, nos forces de sentiment.

C'est bien pour cela, d'ailleurs, que tous les Anglais — et même quelques autres — attendent avec un serrement de cœur le dénouement d'une crise où ils se sentent atteints au plus intime de leurs fibres.

La messe de Boileau

Les écrivains français n'ont pas manqué de fêter le troisième centenaire de Boileau : à 11 heures, messe à Saint-Germain-des-Prés, dans la chapelle des SS.-Pierre-et-Paul, où reposent les cendres du poète; le soir, banquet de cent cinquante couverts à Auteuil, où l'on sait qu'il résidait en ses jours mortels.

Est-ce parce que l'âme de l'aigre Boileau sue encore au purgatoire, à cause de ses pointes et de ses épigrammes? Il y a l'esprit et il y a la charité. Comme le remarquait mélancoliquement Veillot : « Il est bien difficile de faire son salut quand on a de l'esprit. »

S'ils vinrent si nombreux à la messe, c'est plutôt que les gens de plume estimèrent qu'il n'est jamais mauvais de demander à Dieu les grâces et vertus professionnelles nécessaires dans la carrière des lettres comme dans les autres carrières.

Saint-Germain-des-Prés est la paroisse des cinq Académies : celle des Sciences était représentée, mais l'Académie française manquait! Au sortir de l'office, on l'excusait : « Le peu d'écrivains qu'il reste à l'Académie française n'ont plus rien à demander à Dieu. — Ils sont immortels. — Ils sont trop vieux pour être encore capables de péchés! — Sont-ils aussi incapables de repentir? — En tout cas, ils sont valétudinaires et vacillants :

ils pourraient attraper la mort dans les courants d'air de l'église! »

Un hebdomadaire bruxellois écrit :

« Le tricentenaire de Boileau ne fut-il pas célébré par une messe « in memoriam », à laquelle n'assistèrent, d'ailleurs, — petit fait pittoresque et paradoxal — que des anticléricaux notoires? C'est l'abbé Omer Englebert qui officiait. Ce qui soulignait encore le côté mettons (pour être poli) loufoque de cette cérémonie... Pauvre Boileau! »

Si la loufoquerie de l'abbé Englebert est de faire aller les anticléricaux à la messe, nul doute, pensons-nous, qu'il ne veuille continuer...

Mais voyez comme certains journalistes (même polis) sont mal informés! Car, parmi les anticléricaux notoires présents à Saint-Germain-des-Prés, on comptait, entre autres, Henri Massis, André Thérivé, Maurice d'Ocagne, André Rousseaux, M^{mes} Dusane, Henriette Charasson et Jean Balde, Johannet Morienval, Soulairol, etc. Sans parler du vénérable curé de la paroisse, qui assistait à la cérémonie en grand manteau de chœur...

Fregoli

Il avait poussé si loin l'art de se transformer, de changer de costume, de voix et de visage, que cet acteur-caméléon laisse un nom dans la galerie des types universels. On dit : « un Fregoli, » Chacun sait ce que cela veut dire. Et ce n'est pas la faute au mime italien si l'expression est surtout en usage dans les couloirs du Parlement.

Fregoli se rattachait à la tradition de la *commedia dell'arte*. Les Italiens ont, de tous temps, excellé dans un genre qui laisse à l'improvisation libre jeu, carrière ouverte. Les lazzi et sketches dont l'incomparable transformiste accompagnait chacune de ses métamorphoses ne différaient pas tellement de ces pantalonades où Arlequin, toujours pareil à lui-même, dupe un Pierrot éternellement enfariné.

Mais Fregoli avait, de plus, le secret de se composer, en un temps minimum, l'habitus de son personnage. Cela rentre aussi dans le tempérament de l'Italien, lequel, depuis Néron qui voulut mourir en artiste, n'a jamais perdu le sens du geste à faire.

Fregoli avait pris part à la première guerre d'Afrique en Erythrée. C'est au cantonnement, entre deux marches au soleil, qu'il devait, pour divertir ses compagnons de bivouac, inaugurer ce numéro « à transformations » qui ferait bientôt fureur sur toutes les scènes de music-hall. Ainsi, une fois de plus, la nécessité aurait été la mère de l'invention.

Cette campagne d'Afrique avait laissé à Fregoli un souvenir très vif. Il ne cessa jamais de porter à la boutonnière un œillet blanc, parce que, aimait-il à rappeler, au moment où il quittait Bologne pour l'Erythrée, une jeune fille lui avait jeté, d'un geste joli, l'œillet poivré qui, disait-elle, porterait bonheur au colonial.

VIENT DE PARAITRE

Chez Denoël & Steele

JOSEPH AGEORGES.

Sur les Chemins de Rome.

Il y a longtemps qu'on souhaitait que J. Ageorges écrivit ses mémoires. Nous voilà maintenant servis et même comblés. On lira ce livre sans passer une ligne. L'auteur a été le familier de Faguet, Coppée, Huysmans, Brémond, etc. et il nous parle de ces « maîtres » avec autant de bonhomie charitable que de pittoresque drôlerie.

Un volume de 250 pages : 15 francs.

Le « Calvaire » et la souffrance⁽¹⁾

MONSIEUR LE REPRÉSENTANT DU ROI,

Au risque de bousculer un peu le protocole de la séance, et j'en demande pardon à Monsieur le Président, au risque de m'aventurer sur un terrain qui ne m'était pas réservé, mais j'obéis à une impulsion irrésistible, je veux aussi, Monsieur le Représentant du Roi, vous prier de présenter à Sa Majesté le sincère hommage de notre profond respect. Je voudrais surtout, puisque le Roi n'est pas là, et j'ose supplier discrètement son éminent représentant de ne pas lui rapporter mes paroles, je voudrais saisir l'occasion qui m'est offerte de dire publiquement, pour ma satisfaction, combien nous l'admirons et combien nous l'aimons.

Nous l'admirons pour son courage, pour sa compréhension de l'âme et des besoins du pays; pour son calme, robuste et lumineux bon sens, cette haute qualité de l'esprit; pour son jugement politique, qui ne s'est encore jamais démenti à ce jour; nous l'admirons de soutenir sans faiblir l'écrasant fardeau de la succession de ses trois incomparables prédécesseurs. Nous l'aimons pour le don total qu'il a fait de soi au pays; nous l'aimons pour sa bonté naturelle; nous l'aimons parce qu'il a souffert.

En cette cérémonie consacrée à la glorification de la souffrance acceptée, nous ne pouvons pas oublier que notre Roi, lui aussi, a cruellement souffert, et qu'il a porté sa douleur avec une telle grandeur d'âme, qu'il a su déjà ajouter à la majesté de ce trône trois fois illustre. Voilà, Monsieur le Représentant du Roi, ce que je vous demanderais de ne pas rapporter à Sa Majesté, mais que nous pouvons bien dire ici, puisque nous sommes entre nous, en laissant déborder sans contrainte les sentiments de nos cœurs.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis m'empêcher non plus de vous prier de déposer aux pieds de S. Em. le cardinal Van Roey, qui a bien voulu se faire représenter par vous à la cérémonie d'aujourd'hui, l'hommage de notre vive gratitude et de notre profond respect.

Mesdames et Messieurs, je crois que je n'oublierai jamais la visite qu'en compagnie de mon noble ami Valentin Brifaut j'ai faite au Calvaire de Bruxelles le 2 novembre dernier. Le Jour des morts: il n'y avait là nulle intention, mais une belle rencontre, un touchant symbole. Une lumière en jaillit d'emblée, qui me pénétra de la pensée, que nulle chair ici-bas n'échappe à son destin: d'être frappée, de périr, et d'être sacrifiée, comme le germe du fruit sous la terre, pour enfanter l'esprit et le faire monter vers le ciel. Oui, ce fut une belle rencontre que d'associer à la visite des morts, que nous aimons sous la tombe et par delà la tombe, un pieux et respectueux pèlerinage à ces infortunés, que la mort a déjà frappés au visage; qu'impatiente elle a flétris; dont elle a emporté déjà par larcin la plus noble partie de la chair, jalouse de cette beauté de la face humaine, qui est un reflet de la face de Dieu, et qu'elle a frappée pour lui communiquer sa laideur et son épouvante. Ce fut une belle rencontre que ces deux visites placées l'une sous le signe de la communion

(1) Discours pour le Cinquantenaire de la Maison du Calvaire de Bruxelles prononcé au Palais des Académies, le 5 décembre 1936.

des saints, l'autre sous celui de la charité fraternelle; que ce double pèlerinage à ces morts du tombeau, qui sont vivants; à ces vivants du Calvaire qui peuvent s'écrier avec Job: « Le séjour des morts est devenu ma maison, j'ai préparé ma couche dans les ténèbres, et j'ai dit à la pourriture: Tu es mon père. »

Cancéreux incurables et pauvres gens atteints de lupus de la face, ils ont encore ceci de commun avec les morts, d'être comme eux le rebut des hôpitaux. Le cancer! mal terrible contre lequel heureusement on n'est plus toujours totalement désarmé et dont il ne faut surtout jamais se désespérer, grâce à Dieu et à la sublime charité qu'Il verse dans certaines âmes d'élite, comme celles des Dames du Calvaire, qui connaissent le don de la consolation. Le lupus de la face! rongant le nez, les lèvres, la bouche, boursoufflant les chairs, colorant hideusement la peau de teintes innommables, et faisant dans les cas extrêmes d'un visage humain une épouvantable vision. J'essaierais en vain de vous la décrire.

En passant tour à tour devant chaque alcôve, et découvrant chaque fois une horreur pire que la précédente, je me suis demandé un instant, je vous l'avoue très sincèrement, si je n'étais pas le jouet d'un affreux cauchemar. Jamais, peut-être, qu'en cet instant je n'ai ressenti une plus vive impression d'irréalité, d'horreur fantastique. Je me demandai, en ce court instant, si je n'étais pas descendu en un cercle de l'*Enfer* de Dante; si je n'étais pas la proie d'un infernal magicien; impression fugitive, aussitôt morte que née, — mais étrange et douloureuse. J'en demandai aussitôt pardon, dans le fond de mon cœur.

Il y a une laideur de l'être vivant, de la figure humaine surtout, qui est littéralement douloureuse. C'est quand elle n'est pas seulement une déformation plus ou moins accentuée, parfois plaisante, des traits; mais une telle malformation du visage, une telle dénaturation des chairs, qu'on n'y retrouve plus pour ainsi dire forme humaine. L'avez-vous remarqué, mesdames et messieurs? La laideur horrible et douloureuse à voir est toujours une dégradation. Et si vous me permettez, en passant, d'en faire ici réflexion, comme on conçoit, si la simple dégradation physique nous inspire une telle horreur, comme on conçoit que l'une des pires douleurs imaginables serait la vue directe d'une vile passion, d'une âme toute possédée par la haine, la vue directe d'une dégradation radicale de l'esprit et du cœur. Et quelle beauté doit résider dans une âme sainte, si déjà le visage, quelque disgracié qu'il soit, transfiguré par la paix de l'âme, par la bonté, par la résignation, par un sentiment religieux intense, apparaît à ceux qui sont dignes d'y lire comme une vision supraterrrestre!...

Heureux sont-ils: la seule dégradation charnelle a frappé les pauvres visages des pensionnaires du Calvaire. Osons dire, il en est temps, — mais vous m'avez devancé, — osons dire enfin que cela n'est rien. Non ce n'est rien que cette horrible dégradation de la chair, et elle est impuissante à effleurer seulement la véritable beauté humaine. Il est temps de dire qu'à peine a-t-on pénétré dans cet asile de la douleur et de la misère, que j'osais comparer dans un moment d'aberration à une vision infernale, à peine y a-t-on pénétré qu'on se sent baigné dans une atmosphère de paix, de sérénité, de résignation, de reconnaissance, de piété, d'amour... Quel miracle a su donc ainsi transformer l'horreur et la souffrance?

Vous le savez, mesdames et messieurs, le problème est vieux comme le monde, et les philosophes de l'antiquité ont déjà tenté de vaincre la douleur, d'en proposer tout au moins une conception qui la rendit supportable, qui permit à l'énergie comme à l'orgueil humain d'en triompher. Il y a des sages qui ont approché, qui ont cru approcher de la solution. N'est-ce pas Epictète qui a prétendu triompher de la douleur en la niant?

Ne rions pas : c'était un précurseur des méthodes thérapeutiques de persuasion et d'auto-suggestion. Il y a dans cette doctrine stoïcienne d'Epictète une noble idée d'orgueil spirituel, une âpre satisfaction dans le refus de l'esprit de ployer le genou devant la douleur physique en lui déniait sa victoire, en lui témoignant son mépris : « Douleur, tu n'es qu'un nom ! »

Mais s'il peut être beau de triompher de la douleur physique par l'orgueil, il n'est pas possible à l'être humain sans s'amoindrir de nier la douleur morale; il n'est pas possible à l'être humain sans se dégrader de nier l'emprise sur lui, la victoire sur lui, tout au moins temporaire, de la douleur, sous le coup par exemple de la perte d'une mère ou d'un enfant.

Non, mesdames et messieurs, Epictète n'a pas résolu le problème. Ceux qui en ont le plus approché sont les sages qui ont compris la grandeur et la noblesse de la souffrance, comme Platon quand il a fait la description du juste persécuté.

Et certes, la souffrance est souvent une source de perfectionnement moral. Vous en avez tous été témoins dans la vie. Pour mieux dire, après une grande épreuve l'homme est toujours changé: il est pire ou meilleur. Il en va de même devant le spectacle de la souffrance d'autrui : si elle ne nous inspire pas la pitié, si nous nous endurcissons devant elle, sa vue nous rend pires; et si elle ne nous ennoblit, elle nous dégrade.

Humainement déjà, la souffrance doit attirer l'amour, comme l'amour aussi attire sur soi la souffrance. Je ne veux pas dire seulement que l'amour est l'une des plus grandes sources de douleurs de ce monde, comme il l'est aussi de nos joies. Je veux dire qu'un grand amour voyant souffrir celui qu'il aime se complait à souffrir avec lui de sa souffrance, quand bien même la douleur de l'aimé n'en serait pas soulagée. Qui de nous voyant souffrir son enfant n'éprouve une consolation à souffrir avec lui et par lui? Qui de nous quand il pleure un être cher ne trouve une consolation et une douceur dans sa douleur même, et ne se révolte alors à la pensée de voir bientôt sécher ses larmes et se fermer la plaie de son cœur? Cet incompréhensible besoin, ce mystérieux attrait de la nature humaine, ne serait-il pas peut-être une inconsciente transposition, un reflet dans la nature d'une vérité d'ordre supérieur, d'ordre surnaturel pour parler le langage chrétien, — ou peut-être n'y a-t-il là qu'une prédisposition de la nature, à comprendre cette grande vérité de la solidarité humaine dans le Christ, qui permet à nos souffrances unies aux siennes de rejaillir en bénédiction sur les autres humains? Toujours est-il que le mystérieux attrait de l'amour pour la souffrance, le christianisme en a donné la clef. C'est un mystère de fraternité, de solidarité, d'unité de la race humaine dans le Christ souffrant.

Osons le dire, Lui seul a donné de la douleur une interprétation satisfaisante, et consolante au cœur humain; Lui seul a su faire efficacement aimer la douleur; car Il a fait de notre propre souffrance et de la souffrance de nos frères le plus magnifique champ d'action de l'amour pour Lui. Et Il « nous a ramenés, comme dit Bossuet, à nos origines; Il a tâché de réveiller en nos âmes ce sentiment de tendre compassion que la nature nous donne pour tous nos semblables quand nous les voyons affligés... et Il a posé pour maxime fondamentale que la religion ne consiste pas seulement à honorer Dieu, mais encore à aimer les hommes (1) ».

Oui, la douleur est haïssable, celle d'autrui surtout; et c'est l'un des premiers devoirs de la religion d'en soulager nos frères; non, elle n'est pas l'essentiel de la vie chrétienne; non, il n'est pas absolument vrai que la maladie soit l'état naturel du chrétien, en fût-elle un des états privilégiés; car l'état naturel du

chrétien, c'est surtout la nature guérie, saine, intelligente, heureuse, plus saine, plus intelligente, plus heureuse sous l'action exaltante du surnaturel, fût-ce dans la souffrance. Mais il n'est pas de saint, c'est-à-dire de chrétien héroïque, qui n'ait souffert; et quel saint n'a pas usé de la souffrance pour monter dans la sainteté?

C'est une chose étrange, mesdames et messieurs, combien la souffrance physique ou morale, sous une direction d'âmes charitables, fraternelles et chrétiennes, peut affiner le cœur et l'intelligence. J'en ai été frappé quand je me suis rendu, le 2 novembre dernier, au Calvaire. Savez-vous que ces pauvres femmes, si déshéritées, témoignent d'une touchante reconnaissance envers celles, il est vrai d'une sublime charité, qui les ont soignées comme leurs enfants? Savez-vous qu'elles protestent quand on leur demande si elles sont malheureuses? « Et comment le pourrions-nous être, disent-elles de leur pauvre bouche sans lèvres qui ne parvient plus à articuler les mots, traitées comme nous le sommes par vous? »

Savez-vous que ces pauvres femmes, dont la plupart, grâce à Dieu, ne souffrent plus physiquement parce que les admirables soins qu'elles ont reçus ont arrêté les progrès du mal, mais qui sont toutes dans un état profondément pitoyable et misérable : sans lèvres, sans dents, parfois sourdes et aveugles, parfois couvertes de plaies... eh bien, savez-vous que ces malheureuses s'imposent encore, librement, sans ostentation, des pénitences, à certains jours? Qu'elles répondent, mieux que la plupart d'entre nous, aux appels du Pape à la prière, et à la pénitence pour le monde? Que dites-vous de cela? Ces malheureuses qui font pénitence à notre place! M^{me} la Supérieure nous l'a conté, les larmes aux yeux: une pauvre paralytique aux membres tout recroquevillés, a voulu faire, par pénitence pour le monde, une longue prière les bras en croix, les étendant le plus qu'elle a pu, tant bien que mal, dans une intolérable souffrance. N'est-il pas émouvant, ce trait? N'est-il pas admirable? Oh! l'on n'imagine pas, nous disait encore M^{me} la Supérieure, toute la délicatesse de sentiments de ces pauvres infirmes! Et remarquez qu'elles sont presque toutes de la classe la plus modeste, la plus pauvre, la plus misérable de la population, puisque les règles du Calvaire n'autorisent à recevoir que des indigents.

Oui, vous en voyez la preuve, la souffrance affine, quand l'âme sait user de la souffrance. Tout de même, il n'est pas possible de méconnaître que seul l'esprit chrétien peut mener à un résultat aussi surprenant que celui constaté dans l'âme des pauvres infirmes du Calvaire, — comme seul l'esprit chrétien est capable de former des cœurs aussi généreux, aussi dévoués, aussi admirables, que ceux des dames qui se consacrent au Calvaire depuis cinquante ans — comme seul il a pu inspirer le saint P. Petit, et les nobles dames fondatrices du Calvaire, la comtesse Louis de Merode, la comtesse Auguste d'Ursel et la baronne de Monin, dont nous saluons aujourd'hui bien bas la mémoire.

Oui, mesdames et messieurs, et je ne crains pas de blesser personne en disant cela, ou si quelqu'un se froissait de ce que j'avance, s'il me pensait injuste envers les dévouements, les sacrifices, que des incroyants ou des non-chrétiens peuvent être capables de révéler, que certains d'entre eux, que beaucoup d'entre eux ont pu révéler, avec une bonté de cœur, une délicatesse et un héroïsme de sacrifice, qui chez quelque personne qu'ils se révèlent doivent exciter notre admiration, — je lui dirais que ces incroyants, à leur insu et au nôtre, sont dominés par l'esprit chrétien, qu'ils sont soumis à l'influence du Christ. Comment pour nous cela pourrait-il faire aucun doute? Ce n'est pas un sentiment d'orgueil qui nous fait parler; Dieu nous en préserve! Nous surtout qui ouvertement et officiellement catholiques nous montrons si peu dignes de la doctrine que nous pro-

(1) BOSSUET. « Sermon sur la réconciliation », prêché en 1661.

fessons. Ce n'est pas le désir de nous annexer à nous, à des fins personnelles, le bien qu'on peut trouver chez ceux qui ne partagent pas nos croyances, comme si nous revendiquions comme notre bien légitime les bonnes œuvres des autres, comme si les rayons échappés des œuvres de leurs mains devaient venir auréoler nos têtes orgueilleuses. Non, mesdames et messieurs, c'est humblement que nous venons dire que toute œuvre de sincère et véritable charité est chrétienne, non pas seulement par ce qu'elle ressemble à la vertu chrétienne, mais parce qu'elles se produisent sous l'action du Christ.

Nous n'avons pas un droit exclusif à son héritage : c'est cela très humblement que nous pensons, quand nous revendiquons pour le Christ toute la charité qu'on rencontre dans le monde; nous connaissons la parabole des ouvriers de la onzième heure; et nous disons à l'incroyant que s'il venait à la Foi, ce n'est pas à notre pensée qu'il rendrait hommage, que ce n'est pas à nous, indignes, qu'il viendrait; à nous, moins aimés que lui peut-être de toute éternité par le Christ; à nous qui devons regarder, sous la divine espérance, l'incroyant aussi avec respect, bien au delà à même de ses vertus naturelles, à cause du Christ, auquel il refuse de croire, loin de le mépriser à cause de Lui.

Après cela, j'ose dire qu'il y a parallélisme évident entre l'amour du Christ, conscient et voulu, quand il fait l'essentiel de la vie de l'âme, et le dévouement héroïque, de tous les instants, de toute la vie, à nos frères malheureux. Saint Vincent de Paul et le P. Damien sont d'authentiques témoins de cet amour de Jésus-Christ mis au-dessus de tout. Comme aussi l'œuvre du Calvaire avec sa fondation par trois grandes dames, inspirées par celui que nous pouvons au moins humainement appeler déjà le saint P. Petit; l'œuvre du Calvaire, avec les dévouements héroïques qui s'y consacrent depuis cinquante ans; l'œuvre du Calvaire, avec ses patients et ses patientes qui, sous l'influence des âmes charitables, qui ont réchauffé les leurs, ont transformé leurs horribles plaies en des sources de vie et leurs hideuses cicatrices en un stigmatisme de la Croix; l'œuvre et la Maison du Calvaire, enfin, qui est un refuge d'amour.

Non, mesdames et messieurs, non jamais mieux qu'en ce jour de ma visite au Calvaire, jamais je n'ai mieux senti la présence de l'amour. C'est lui qui donne aux admirables Dames du Calvaire la force de se livrer à des soins continuels et parfois si rebutants; de vivre toujours au sein de l'horreur et de la souffrance; c'est lui qui leur fait trouver leurs soins légers et leur tâche exquise. C'est l'amour aussi qui les remercie; c'est lui qui brille dans les yeux, échappés au fléau, de ces pauvres infirmes, avec la flamme du bonheur de se sentir aimées.

Mesdames et messieurs, vous du moins qui n'êtes jamais allés au Calvaire, si vous pouviez voir ces infortunées dans leur résignation, si vous aviez entendu le récit de leurs misères et de la vie de leur âme, vous aussi vous vous sentiriez envahis par l'amour. Oui, j'ai compris ce jour-là qu'on pouvait aimer ces pauvres femmes, s'enflammer d'amour pour elles, pour ces malheureuses disgraciées. Pitié! direz-vous. Non, pas seulement pitié : amour, vous dis-je. Oui, j'ai compris ce jour-là, moi trop sensible à la beauté et à tous les charmes de la vie, oui, baigné dans la douce ambiance, enveloppé dans l'auréole des Dames du Calvaire et de leurs infirmes, j'ai compris qu'on pouvait s'enflammer d'amour pour la misère, parce que c'était la misère; qu'on pouvait regarder avec amour le visage humain défiguré, parce qu'il était défiguré; j'ai compris qu'on pouvait le regarder avec amour, pas seulement malgré sa laideur et sa hideuse défaite, mais à cause de sa laideur et de sa hideuse défaite, j'ai compris que la douleur et l'humiliation d'un être humain lui créent un titre à notre amour simplement parce qu'elles existent, simplement parce que la misère doit attirer l'amour, comme le

vide attire l'air, comme les creux des vallées attire l'eau des fleuves, et que l'amour enfin coule de sa pente naturelle vers la misère.

Dans ce monde de la haine il y a des lieux où souffle l'amour et où l'esprit se repose; des lieux qui sont une bénédiction de la terre et qui nous protègent. La maison du Calvaire, marquée du signe de la Croix, fait monter pour nous une invocation vers le Ciel. Elle unit sa voix au grand cri de miséricorde qui intercède infatigablement pour nous et qui traverse les siècles jusqu'à la fin du monde, du haut du grand Calvaire de Judée, son modèle.

HENRI GOFFINET.

Le cinquantenaire

du

« Calvaire » de Bruxelles

En cinquante ans l'Œuvre du Calvaire a hospitalisé, soigné, guéri ou aidé à mourir avec moins de souffrances et plus de courage, plus de 4,000 malades indigentes atteintes de plaies vives non contagieuses, mais généralement jugées incurables.

En cinquante ans l'Œuvre du Calvaire, dans ses divers dispensaires de Bruxelles, de Liège, de Seraing, par consultations, interventions chirurgicales, traitements longs et minutieux, a conseillé, soigné, soulagé et guéri plus de cent mille malades indigentes non hospitalisés.

Pour toutes ces malades il s'agissait d'un martyr atroce autant moral que physique. Plusieurs ont vu leurs douleurs atténuées, leur vie indispensable à leurs parents, mari et enfants, prolongée; quelques-uns leur mal arrêté ou même totalement guéri.

Ces chiffres témoignent éloquemment de la tâche accomplie et du service rendu à la société en général et plus spécialement à quelques-uns de ses membres les plus dignes de pitié et d'assistance. Ils se suffisent à eux-mêmes, mais, en une circonstance comme celle-ci, il convient, pour satisfaire à la vérité et à la justice, de rappeler ce que fut l'origine du Calvaire, et ce qu'il a produit depuis le 8 décembre 1886, date de sa fondation à Bruxelles, jusqu'à nos jours.

Pour quelques personnes, ce ne sera qu'un rappel, mais pour le plus grand nombre, ce sera une révélation. Le Calvaire est une œuvre discrète dont la presse a rarement l'occasion de parler. Elle a, il est vrai, pignon sur rue dans notre capitale, mais qui songe à s'informer de ce qu'il abrite? Soyons donc indiscret. A l'occasion du cinquantenaire, toute curiosité est permise et doit être satisfaite.

Et d'abord d'où est venue l'inspiration première? Faisons, à la mode d'aujourd'hui, de la « petite histoire » et jetons un regard sur une page de la *Légende dorée* de ce XIX^e siècle si décrié et cependant si fécond en grandes créations du cœur et de l'esprit, surtout dans le domaine de la charité,

En 1835, à Lyon, cité aux traditions de labeur et d'entreprise, à la population industrielle et d'un optimisme solide, une jeune femme de la bourgeoisie commerçante, dont l'avenir s'annonçait plein de joie et de sécurité, perdit en quelques semaines un mari qu'elle adorait et ses deux tout jeunes enfants, garçon et fille. Elle s'appelait Jeanne-Françoise Garnier-Chabod. Elle avait

vingt-quatre ans et; depuis son enfance, grâce à son éducation soignée et son humeur joyeuse, âme de poète, elle avait foi au bonheur comme à une loi de la vie.

Ce fut le complet désastre.

Dans l'isolement du cœur où la plongeait ce triple déchirement, elle se sentit aller à la dérive. Journallement, pendant trois mois, on la vit monter au cimetière de Joyasse pour y pleurer les trois êtres qui avaient été sa vraie raison de vivre.

Elle avoua par après, que, traversant un pont de la Saône dans ce douloureux pèlerinage, elle courait, comme prise de folie, pour échapper à la hantise de terminer là sa vie irrémédiablement brisée. Elle ignorait les secrets desseins de la Providence et à quelle mission exceptionnelle elle était prédestinée.

Noyer sa souffrance dans celle d'autres créatures plus éprouvées et plus délaissées qu'elle, tel fut le divin secret qui va lui être révélé. Et la voilà, au dédale des quartiers misérables, dénichant et secourant les épaves de la pauvreté rongées de maux rebutants et incurables.

Un jour, elle découvrit, dans un taudis d'une saleté indescriptible, une femme gisant sous un amas de hardes, qui manquait même d'eau et de pain, quand le complice de sa vie désordonnée ne les lui apportait pas, retenu ailleurs ou trop dégoûté du chancre qui lui dévorait la face. Elle restait là, délaissée comme une bête hargneuse. M^{me} Garnier n'en tira, les premiers jours, ni un regard, ni une parole. Et cependant voyez-la s'affairer pour rendre au logis quelque propreté et, à la malade, les soins et les aliments dont elle manquait. Il vint un moment cependant où des larmes montèrent aux yeux de l'agonisante et ce fut son premier et muet témoignage d'admiration et de reconnaissance. M^{me} Garnier, dans la marche à l'étoile qu'allait être sa vie nouvelle, venait d'assurer sa première conquête.

Puis s'inscrivit celle de « Marie la Brûlée », pour lui donner le nom sous lequel elle vivra désormais dans les annales du Calvaire. Veuve de forain, elle avait échappé à un incendie, mais dans quel état affreux! Tout son corps n'était qu'une plaie sanguinolente et putride, se cicatrisant et se rouvrant par places. Il fallait une exceptionnelle maîtrise de soi pour soigner, le sourire aux lèvres, un être aussi rebutant, car elle est profondément vraie cette observation d'une Dame du Calvaire qui compte de longues années d'apostolat : « On ne consent pas plus à être en contact avec ce genre de malades qu'avec les morts. »

M^{me} Garnier, pour cette seconde malade, comme pour la première, prit rang de servante des pauvres.

Mais bientôt lui apparut l'affreuse vérité : malgré ses pressantes démarches, aucun établissement, ni officiel, ni privé, hôpital ou hospice, n'acceptait d'héberger pareilles épaves. Chose inconcevable à première vue : l'intensité du malheur était non une cause d'admission, mais un motif d'exclusion impitoyable.

Était-ce crainte de contagion, en ce temps-là jugée possible ? Était-ce la difficulté des soins à donner ? Était-ce la crainte de la dépense pour des malades incurables qui pouvaient vivre encore des années ? Qui nous le dira ? Le fait est là.

M^{me} Garnier n'était pas femme à s'y résigner sans lui chercher remède. Un jour lui vint l'intuition d'une œuvre nouvelle et tout à fait originale parce que basée sur cette double préoccupation : rendre à des femmes désemparées par le veuvage, comme elle l'avait été elle-même, un milieu en quelque sorte familial en même temps que de nouvelles raisons de vivre et de progresser dans les voies de la perfection; d'autre part, assurer, avec tous les soins appropriés, l'hospitalisation des indigentes incurables devenues un objet d'horreur pour tous et trop souvent condamnées à un complet abandon, même de leur famille.

Ainsi naquit à Lyon, en 1842, par l'effort conjugué de M^{me} Garnier et de deux amies veuves, LE CALVAIRE, à la fois œuvre des veuves et hospice pour indigentes victimes des affections cancéreuses comme en général de toutes maladies à plaies vives non contagieuses.

Ce qui rebutait la charité des autres provoquait chez les Dames du Calvaire, ainsi les baptisa leur premier protecteur de marque, le Cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, un apostolat nouveau dans lequel elles vont se spécialiser.

Que l'œuvre fût une nouveauté, c'est ce que proclame avec une joyeuse surprise le pape Pie IX, lorsqu'il reçut les premières Dames du Calvaire venues à Rome solliciter sa paternelle approbation : « Béni soit Dieu! Cette œuvre manquait à l'Eglise; elle vient encore de la bonne ville de Lyon. »

Nous n'avons pas le loisir de suivre M^{me} Garnier dans ses premiers essais d'organisation et ses pénibles vicissitudes. Les objections, les railleries, les obstacles ne lui furent pas épargnés. Dans un milieu réaliste avant tout, comme était le sien, elle était jugée, — elle et ses plans! — quand on disait : « Oh! c'est une artiste! »

Artiste, elle l'était au sens où ce mot évoque la puissance créatrice et parfois fantaisiste à l'excès de l'imagination. Mais elle était aussi armée, comme ses concitoyens, de volonté tenace, d'un solide bon sens et d'une âme ardemment apostolique. Elle trouva des collaboratrices décidées à la suivre, des amis prêts à la seconder généreusement.

Ce fut dans la rue Vide-Poche! — nom prédestiné aux initiatives de la charité, — qu'elle installa son premier refuge. Mais il se révéla très vite insuffisant, comme le second à l'appellation, elle aussi d'un certain pittoresque et non exempt de grandeur : les Bains Romains!

Le jour vint où on put, non plus en simple location, mais par achat, — Dieu seul sait ce qu'il en coûta de démarches et d'implorations! — s'assurer la propriété du Clos de la Sarra, au quartier de Fourrière, avec ses 5 ha. 17 a., sur une hauteur salubre, dominant la ville.

Nous sommes en juillet 1852 : soixante-dix malades avec un nombreux personnel de Dames et de Filles du Calvaire forment l'effectif constant et les demandes d'admission sont en nombre croissant.

L'installation se fit le 2 juillet 1853.

La fondatrice ne devait pas en goûter longtemps les joies et les inévitables soucis. Le 28 décembre de la même année, minée par le travail et les soucis, elle s'éteignit dans la piété et la paix, prêchant une dernière fois à ses chères enfants du Calvaire, la charité mutuelle et la charité envers les pauvres incurables, comme l'idéal et la mission essentielle de leur apostolat. Puis elle les bénit d'un geste maternel que la mort lui laissa à peine achever.

L'œuvre de M^{me} Garnier était de taille à lui survivre. Elle répondait à des nécessités trop évidentes pour que l'idée ne vînt pas d'en faire bénéficier d'autres villes et d'autres pays.

Successivement des Calvaires furent créés, à l'instar de celui de Lyon, à Paris en 1871, à Saint-Etienne en 1875, à Marseille en 1881, à Bruxelles en 1886, à Rouen en 1891, à New-York en 1899, à Bordeaux en 1909, à Bethléem.

À Bruxelles l'idée d'un Calvaire a pris jour très tôt, mais la réalisation se fit attendre. Elle est due à celle qui fut pendant trente-cinq années, la bienfaitrice et l'animatrice, menant toutes choses avec autant de diplomatie que de clairvoyance et de fermeté : Madame la comtesse Louis de Merode.

Grâce à une propriété de ses parents, dans la région de Lyon, où elle passa une partie de sa jeunesse, elle connut le Calvaire

de M^{me} Garnier. Elle se promet de doter d'une création semblable la patrie belge, à laquelle l'attachait son mariage.

C'est elle qui décida et rendit possible, en 1887, avec la comtesse Augusta d'Ursel et la baronne de Moniu l'achat de l'immeuble où le Calvaire se trouve encore aujourd'hui. Avec une grande largeur de vues, elle sut prévoir les transformations et extensions que la prospérité de l'œuvre rendrait un jour nécessaires et possibles. L'immeuble coûta, en 1887, 113,000 francs. En argent de l'époque, cela représentait un effort considérable et en tout cas hors de proportion, semblait-il, avec les ressources que l'on pouvait escompter pour l'installation et le fonctionnement régulier.

Deux noms entre tous sont à la base de cette initiative aussi hardie que généreuse : de Merode, et d'Oultremont. Ils sont inséparables de l'histoire du Calvaire et ont toujours été pour lui un gage de force et de continuité.

On se représente difficilement ce qu'il fallut d'énergie et d'ingéniosité, dans ces débuts difficiles que nous révèlent les archives, pour satisfaire à des besoins en continuelle croissance. Les œuvres de la charité comme celles de la liberté sont une perpétuelle bataille pour une conquête à refaire chaque jour. Il est vrai qu'il y avait aux avancées de cette bataille, dans le cas qui nous occupe, un homme exceptionnel, un saint prêtre et religieux, — comment ne pas le nommer? — le cher et saint Père Petit de la Compagnie de Jésus, — qui ne connaissait ni hésitation, ni lassitude, ni découragement. Ses exhortations et ses prières valaient mieux qu'un compte en banque ou des rentes sur fonds d'Etat! Il fut le premier conseiller de l'Œuvre. Il ne cessa jamais d'y veiller, même de loin et indirectement, d'un œil paternel, inspiré qu'il était d'autant de prudence que de foi.

La question du pain quotidien — et ceci n'est pas une figure de style, — se posa pendant des années. Il y eut des jours où les pommes de terre et le charbon, au plus fort de l'hiver, furent sur le point de manquer pour le lendemain. Mais connu aussi des merveilles d'ingéniosité et de désintéressement.

Faut-il révéler que les dirigeants et dirigeantes de la maison y étaient souvent pour beaucoup et qu'afin de mieux servir leurs malades les Dames du Calvaire empruntaient à la frugalité déjà extrême de leur ordinaire?

Il arriva tel jour de fête où la Supérieure ne put découvrir, au fond de l'escarcelle commune, que cinq francs pour assurer le dessert qui s'imposait. Il y avait cinquante convives, malades et personnel, à prévoir. Nous ne dirons pas, pour ménager sa modestie, comment la trésorière assura le supplément indispensable, n'écoulant que son bon cœur et se dépouillant avec allégresse.

Les dons, très souvent en nature, arrivaient, en ces moments tragiques on ne sait d'où, ni comment. La Providence intervenait d'une façon ou d'une autre et par les intermédiaires les plus inattendus. Elle pourvut à tout et ils furent considérables, en leur temps, — 1890-1891, — les travaux qui dotèrent l'institution d'installations adéquates à son objet : les deux vastes dortoirs bien aérés, bien éclairés de vingt lits chacun, les locaux du dispensaire, la salle d'opérations, le laboratoire et la chapelle aux proportions parfaites et à la décoration harmonieuse. Le Calvaire la doit à une bienfaitrice, américaine de naissance, la baronne du Forest. Comme d'usage en son pays, elle vit grand, très grand même. On souhaitait un oratoire. Il fallut accepter une « église ». Heureusement que sa libéralité était à l'unisson de ses plans! Là encore, l'avenir donna raison à ce qui paraissait une fantaisie contraire au bon sens.

N'est-ce pas ici le moment de rappeler l'appoint de générosité consenti par les pouvoirs publics : le Gouvernement, la Province de Brabant, les autorités communales d'Ixelles et d'Etterbeek. Ils ont d'autant plus droit à la reconnaissance du Calvaire, que

ces gestes s'embellissent d'une note de tolérance et de largeur de vues qui honore ceux auxquels il en est redevable. Il y a là, dans l'évolution des idées, en pays belge, un point d'histoire qui vaut d'être retenu.

* * *

Ne nous attardons pas à la physionomie extérieure du Calvaire. Nombreux sont ceux qui ne connaissent que cet étrange et archaïque ensemble, survivance d'une banlieue autrefois agreste et paisible, qui se trouve aujourd'hui englobée dans un quartier assez banal de ville moderne bruyante et agitée. Avec son pavé montant — est-ce pour rappel du premier Calvaire! — dur aux vieilles gens et aux malades, avec ses vieux arbres qui agrémentent de couleur vive et d'ombre protectrice et fraîche, les restes d'un beau parc, avec sa façade médiocre d'ancienne villa cossue, flanquée en éperon des hauts murs de la chapelle, l'aspect global appelle tout naturellement le regard et la curiosité.

Entrons donc, car pour comprendre le Calvaire il faut y pénétrer et même y vivre au moins quelques heures afin d'en saisir l'atmosphère ou, mieux, pour en goûter le climat.

On découvre alors que la charité en est la force, l'esprit, la préoccupation vitale, le rythme de tous les instants, le reflet de toutes les pensées et la mesure de tous les gestes. Mais il va de soi que la charité signifie ici le total don de soi.

De cette affirmation, le contrôle est aisé en deux points. La seule raison d'être du Calvaire, ce sont les malades indigentes. Elles sont admises sans distinction de nationalité ou de religion avec la seule condition qu'elles aient été rejetées d'ailleurs, famille ou institution, parce qu'atteintes d'un mal qui répugne et qu'on suppose incurable.

En outre, ceux et celles qui se consacrent au service de ces malades le font en toute gratuité, sans rétribution ou compensation d'aucune sorte, qu'il s'agisse des veuves, *Dames du Calvaire sociétaires* et résidant dans la maison; qu'il s'agisse des *Dames agrégées* qui, de chez elles, viennent servir les malades à certains jours et heures; qu'il s'agisse des *Filles du Calvaire* — jadis appelées filles de service, — qui n'ayant d'autre patrimoine que leur vigueur et leur bonne volonté, travaillent durement et allégrement sans gages, ni indemnité, le Calvaire leur fournissant le logement, la nourriture, l'habillement et s'engageant à les garder si elles deviennent malades ou impotentes.

Ainsi en est-il encore des *médecins* qui apportent, chacun, suivant sa spécialité, le concours généreux et bénévole de sa valeur scientifique et professionnelle, à l'hospice et aux dispensaires du Calvaire.

Cette charité intense et de toutes les heures se traduit par les soins donnés aux malades qui réclament tant de souplesse, tant d'agilité prudente des mains, dans le travail douloureux des pansements, ce martyr qui, durant jusqu'à trois-quarts d'heure, se renouvelle tous les jours et pour certaines patientes plusieurs fois pas jour. Elle se traduit encore par la tendresse souriante vis-à-vis d'êtres dont l'aspect et le contact dégoûtent et dont les souffrances atroces hérissent les nerfs, aigrissent le cœur et broient la volonté. Elle se traduit aussi dans la compassion maternelle de toutes les paroles et attitudes, sans que jamais ne s'accusent le dégoût, la fatigue ou la précipitation que pourraient inspirer les convenances ou les soucis personnels. Elle se traduit enfin dans le don de ses propres ressources puisque les Dames résidentes paient une pension annuelle pour subvenir aux charges de la maison, et les Dames agrégées une cotisation régulière.

Payer pour avoir le droit d'exercer la mission d'infirmière et de vouer sa vie au renoncement, à la discipline et à un travail trop souvent harassant et qui mène certaines à l'épuisement



« IL NE NOUS AVAIT PAS DIT QU'IL SAVAIT DESSINER! »

VOICI, Monsieur le Directeur, notre jeune accusé. Est-il plus ahuri que piteux? On ne saurait le dire, mais son crime est net : Il a du talent, mais déclare l'ignorer et le laisse improductif.

Le hasard seul m'amena à faire cette découverte : Samedi dernier, dans le métro, je remarquais à l'autre bout de ma voiture ce garçon, qui semblait fort absorbé à barbouiller je ne sais quoi avec un bout de crayon sur un carnet dissimulé dans le creux de sa main. De temps en temps un simple mouvement des paupières, et un rapide coup d'œil allait fusiller quelque chose un peu plus loin : je suivis ce regard et découvris le « quelque chose » : une confortable grosse dame empanachée, binoclée, frisottée, cold creamée, pincée, affalée et digne d'entrer dans la postérité au bras d'un Forain ou d'un Léandre.

M'étant approché de ce sournois jeune homme, je glissai un regard sur son carnet : ce n'était pas encore une caricature : **c'était une « traduction », mais combien intelligente, du curieux modèle.**

Je demandais alors à ce jeune artiste l'autorisation de perquisitionner plus avant et je découvris, au cours des pages, quantité d'images les plus diverses, de figures les plus saisissantes.

— Mais vous ne nous aviez jamais dit...

— Oh! Monsieur, me répondit-il, de simples croquis sans valeur... Et comme ultime excuse il ajouta : « Je fais cela pour m'amuser. »

J'appris, du reste, qu'il avait à son domicile de nombreux cartons bourrés de dessins. Je continuai mon enquête et suivis notre homme chez lui. Je trouvai là, comme je m'y attendais, les productions les plus originales et les plus diverses; à la plume, au pinceau, au crayon : paysages, scènes de la rue, compositions décoratives, illustrations de livres, projets de meubles, et même des essais de publicité pour notre firme, témoin l'esquisse que vous avez sous les yeux. Enfin toute la diversité que l'on peut attendre d'un être qui dessine en amateur et utilise au hasard ses qualités d'observateur, un goût très fin, une imagination un peu folle, et un tempérament des plus chaud qui galope dans tous les sens.

Et pourtant...

Il ne nous avait pas dit qu'il savait dessiner!

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, Monsieur le Directeur... il y a très peu de temps que je dessine ainsi... quelques mois à peine...

— Quelques mois?... Comment diable avez-vous fait?

— *J'avais toujours désiré savoir dessiner, mais les quelques leçons prises autrefois et les essais tentés ensuite m'avaient à jamais découragé. Lorsque, il y a un an environ, je remarquai une annonce qui débutait ainsi : « Si vous pouvez écrire, vous pouvez dessiner... » et vantait les qualités d'une méthode « entièrement nouvelle, simple, attrayante » pour l'enseignement du dessin, la Méthode A. B. C. Je demandai la brochure explicative. Je fus tenté. Je m'inscrivis.*

Le premier cours fut pour moi une révélation. Dès la quatrième mois, j'étais étonné des progrès réalisés : mes dessins « tenaient debout », ils commençaient même à me plaire et je travaillais davantage parce qu'avec plaisir. Ce n'était plus un travail! Les difficultés du début étaient mortes, tout me paraissait simple. Enfin ma personnalité commençait à s'affirmer...

— C'est vraiment merveilleux. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'apprendre le dessin d'une façon aussi parfaite, aussi rapide par correspondance. Et quand comptez-vous avoir terminé vos cours?

— Dans six, sept mois environ?

— Eh bien! revenez me trouver alors, et je vous donnerai les moyens de sérieusement améliorer votre situation...

Le cas de ce jeune homme n'est pas unique; il est loin d'être le seul qui ait dû sa réussite à ses qualités de dessinateur. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait le plus grand intérêt à diffuser au moyen de notre méthode la connaissance du dessin et nous avons fait éditer dans cette intention une luxueuse brochure illustrée donnant tous les renseignements nécessaires sur le programme et le fonctionnement de nos cours.

Cette brochure est envoyée gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande.

ECOLE A.B.C. de DESSIN (Studio J. 132)

18, rue du Méridien, BRUXELLES

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Paris

LA REVUE DU CINEASTE

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN
comprend les meilleurs articles des revues
étrangères et est de présentation luxueuse
Son prix n'est que de frs. 3

VAN DOOREN
Sera heureux d'en faire parvenir
un numéro contre envoi de
ce bon 97, RUE LEBEAU
BRUX.



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles
53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



LA VIE EST CHERE

pour celles qui ne savent pas utiliser
au mieux les ressources de l'art culi-
naire.

Si vous voulez faire une cuisine meil-
leure bien que moins coûteuse,
employez sans hésiter l'Extrait de
Viande Liebig qui, sous une forme
concentrée, contient la force et la
saveur de la meilleure viande de bœuf.
Depuis plus de deux tiers de siècle,
les bonnes ménagères en ont fait leur
profit. Faites comme elles, employez



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE

total, les infirmités et la mort, n'est-ce pas un comble et même un record de charité qui contraste étrangement avec l'utilitarisme féroce de notre temps?

Soulignons en passant, cette autre particularité du Calvaire : il n'est ni une congrégation, ni une communauté religieuse. Les Dames et Filles du Calvaire ne s'engagent par aucun vœu perpétuel ou temporaire. Qui entre au Calvaire en peut sortir à son gré pour des vacances en famille ou définitivement. Si les Filles du Calvaire sont appelées « Sœurs » par les malades et les Dames, c'est non par suite d'un lien religieux, mais par esprit de famille.

C'est cet esprit de famille et de charité qui conquiert peu à peu toutes les malades, même les plus révoltées et impénétrables, à leur arrivée au Calvaire, et qui répand sur tous les visages cette résignation sereine qui n'est pas une des moindres surprises du visiteur.

Il en est une autre : c'est la gaieté charmante et l'affirmation de vie heureuse qu'il aura l'occasion d'entendre exprimer par celles qui devraient trouver dans leur affreuse maladie le plus de sujet de plaintes et de désespoir.

Demandez à la bonne petite Marie ce qu'elle pense de sa vie au Calvaire. Elle vous répondra : « Je suis la plus heureuse de toutes. » La plus heureuse ! Avec ses souffrances, ses plaies, sa paralysie presque complète. On se refuserait à y croire, n'étaient son caractère et son humeur invariablement gaie. Voilà ce qu'on peut appeler les miracles du Calvaire nés de la charité qui anime et transforme tous ceux qui y vivent et se sont adaptés à son climat.

* * *

Ajoutons, pour bien caractériser l'institution du Calvaire et rencontrer certaines critiques erronées, que le Calvaire n'a jamais été une simple « garderie d'incurables ». L'appellation d'*hospice* n'est donc pas exacte, mais elle correspond à l'esprit du temps où le Calvaire est né et sert à distinguer l'organisation des malades « internes » de celle des malades « externes » : les dispensaires.

Dès le début, M^{me} Garnier envisagea comme un devoir de la charge qu'elle assumait, d'assurer le traitement des malades en rapport avec les données toujours perfectibles de la science et de la pratique médicale et chirurgicale. Le Calvaire de Bruxelles n'a pas failli à cette mission. C'est pour cela qu'il est devenu une des premières polycliniques de Belgique, avec le concours bénévole non d'un médecin, mais peu à peu d'un ensemble de spécialistes. Ils forment, aujourd'hui, par l'étude et l'expérience acquise, une élite de collaborateurs du grand mouvement mondial anticancéreux qui a donné naissance, en Belgique, à la Ligue contre le Cancer et nous a valu, il y a quelques semaines, un Congrès international du plus haut intérêt, dont l'assemblée d'ouverture s'est tenue au Palais des Académies.

Notons qu'au Calvaire le dispensaire est une annexe obligée, parce qu'il permet de déceler la menace de cancer à ses premières et souvent très faibles manifestations. Seul, alors un spécialiste peut le dépister avec certitude. A cette phase de son évolution, l'intervention chirurgicale qui reste le moyen le plus efficace de guérison ou d'arrêt, produit tous ses effets. Trop de malades du cancer, dans la classe indigente surtout, ne recourent au spécialiste, que lorsqu'il est trop tard. De là une mortalité que nous pouvons espérer réduire d'année en année.

Au Calvaire, en 1888, il y eut dix-sept décès sur vingt-cinq hospitalisées. Proportion terrifiante et qui, rapprochée de celle d'aujourd'hui, marque à elle seule les progrès réalisés. Car en 1935, sur 183 hospitalisées, dont 175 Belges (118 du Brabant

et 8 Français, Italiens, Hongrois, Allemands, Hollandais, Tchécoslovaques, le Calvaire n'a compté que 24 décès.

Il vous plaira de savoir que le Calvaire s'est, surtout depuis 1923, et grâce à des générosités inlassables, outillé de la façon la plus moderne en vue des traitements spéciaux applicables aux diverses formes du mal.

Le programme de modernisation a porté d'abord sur le développement des moyens de diagnostic, c'est-à-dire l'outillage des consultations concernant le nez, la gorge, l'oreille, et aussi l'utilisation du banc optique, de l'ophtalmoscope, de l'électrodiagnostic, etc.; la mise au point du radiodiagnostic; la création d'un laboratoire de biologie.

Le programme a porté également sur le développement des moyens de thérapeutique tels que la radiothérapie ultra-pénétrante (220 kilowatts); la radiumthérapie dans une large mesure; la physiothérapie, grâce aux rayons ultra-violet et une installation très moderne de diathermie, enfin la modernisation de l'installation chirurgicale.

Les perfectionnements relevés visent donc surtout la détection et le traitement des affections néoplasmiques. En outre l'ensemble des consultations, dans les dispensaires, a été étendu par la création de nouveaux services : consultations des futures mères, tuberculose, orthopédie, mal des enfants, urologie, créant ainsi, en annexe du Calvaire initial surtout anticancéreux, un centre de santé auquel se dévoue avec une activité au-dessus de tout éloge une brillante équipe de vingt-cinq médecins choisis parmi les meilleurs.

Il serait souhaitable de mettre leurs noms en pleine lumière; mais je n'ai pas mission de dresser un palmarès de tous ceux et toutes celles qui se dépensent au Calvaire dans un travail souvent pénible et avec une régularité parfaite sans autre récompense que la satisfaction du bien réalisé au profit de malheureuses victimes doublement sympathiques par leur pauvreté et leurs souffrances. Seul le Calvaire lui-même, institution libre de charité et de thérapeutique, dans sa valeur morale et sociale, doit être fêté aujourd'hui.

Il convenait — une fois tous les vingt-cinq ou tous les cinquante ans ne constitue pas une périodicité excessive! — de rompre à l'occasion du cinquantenaire, avec la discrétion et le silence de son labeur, pour montrer à ceux qui l'ont si largement soutenu, que, répondant à leur attente, il constitue un apport au patrimoine moral de la Belgique et est capable d'éveiller dans les âmes, par la force de l'exemple, les plus nobles et utiles émulations.

Ainsi se justifient aussi la protection et les hauts encouragements dont le Calvaire a bénéficié sans interruption des autorités religieuses les Papes successifs, les Nonces Apostoliques, les Archevêques de Malines, le Cardinal Goossens, le Cardinal Mercier, le Cardinal van Roey, comme aussi des autorités gouvernementales, administratives et médicales.

Il me reste à vous montrer qu'à l'aube de son cinquantenaire, le Calvaire se montre plus vaillant que jamais en se dédoublant par l'institution créée, cette année, rue de la Vanne, d'un Calvaire pour hommes cancéreux indigents.

Comment, à cette occasion, ne pas rendre hommage à la présidente du conseil d'administration du Calvaire, M^{me} la comtesse John d'Oultremont, dont cette création fut pendant des années la préoccupation persistante, encouragée du reste par S. M. le roi Albert qui, sachant ce qu'était le Calvaire pour les cancéreuses, lui avait dit et répété son désir de la voir se constituer. A sa présidente le Calvaire est redevable non seulement de s'être stabilisé avec la sécurité plus grande de son avenir, mais aussi d'avoir pu se dédoubler sans que la première fondation

ne souffre de la seconde. C'est un titre de gloire qui comme les mises à l'ordre du jour de la nation durant le temps de guerre, mérite, un jour comme celui-ci, d'être soumis à la ratification de tous ceux qui vivent de la noble ambition de servir la Patrie pour la rendre plus prospère, plus belle et plus heureuse dans chacun de ses enfants.

Le nom de « Calvaire Albert I^{er} » répond non seulement à la gratitude que nous portons au plus profond de nous-mêmes pour le souverain de sainte et illustre mémoire, mais pour sa mère, Madame la comtesse de Flandre, qui, dès 1889, visita le Calvaire et fonda le Dispensaire Prince-Baudouin, rue de la Régence. Il n'a malheureusement pas survécu aux difficultés budgétaires et autres de la guerre. Que de fois la comtesse de Flandre renouvela ses visites et rehaussa les assemblées générales annuelles du Calvaire de son auguste présence!

Le Calvaire a eu aussi l'insigne faveur des visites répétées de S. M. la reine Elisabeth, qu'aucune initiative de charité ou de science médicale ne laisse indifférente et qui répand sur toutes les témoignages de sa précieuse et active sympathie.

Héritière de si nobles exemples et elle aussi à l'affût du bien à faire et à encourager, la reine Astrid, alors qu'elle n'était que duchesse de Brabant, puis devenue Souveraine, multiplia ses visites au Calvaire qui semblait d'un attrait tout particulier pour son âme infiniment bonne et charitable. Nul n'a oublié le jour où elle arriva presque à l'improviste, les bras chargés de fleurs, un beau matin de printemps. « Je les ai cueillies moi-même pour vous les apporter », disait-elle aux malades en les leur distribuant, les visitant une à une et les encourageant de sa parole et de son attitude si doucement maternelle et secourable. Cette vision n'évoque-t-elle pas celle immortalisée par le génie de Murillo : *Sainte Elisabeth soignant les incurables*?

Les noms d'Elisabeth et d'Astrid ne sont-ils pas devenus dans notre pays synonymes de grandeur, de finesse, de bonté et de charité, et le Calvaire a-t-il tort de les revendiquer comme protectrices d'ici-bas et de Là-Haut?

VALENTIN BRIFAUT.

Conférences Cardinal Mercier

18^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

10^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 15 décembre**, à **5 heures** (Salle Patria), par

M. Claudio ARMANI,

Consul de la Légion milanaise, un des « Sansepoleristi »
(les 200 premiers compagnons de Mussolini).

SUJET :

Au pays de saint François d'Assise.

Cartes particulières pour cette conférence : **10 et 15 francs.**
Abonnements à la série des conférences : **175, 150 et 125 francs.**

Le sentiment, le fait et l'idée

M. René Benjamin ressuscite Molière

Comme tous les livres de M. Benjamin, le *Molière* (1) qui vient de paraître est organisé avant tout pour faire plaisir au lecteur. Mais il y a plaisir et plaisir. Celui que l'on doit cette fois à l'auteur de *Gaspard* s'avère particulièrement délicat. Pensez donc : l'auteur du *Misanthrope* est traité par lui comme un homme! Voilà qui fera scandale dans le monde des spécialistes, moliérophiles, moliéristes et moliérisants, vu que l'usage, parmi ces messieurs, exige absolument que tout ouvrage sur Molière comporte une thèse.

La valeur propre de cette thèse importe peu; ce qui excite, dans ce domaine, l'imagination des érudits, c'est l'inattendu, c'est le piquant, c'est l'impertinence du point de départ. Que si vous prenez le parti d'expliquer tout Poquelin par ses mœurs contre nature, ou par sa parenté incontestable avec Louis XIV, ou par le fait qu'il était complètement illettré, personne ne vous opposera ce qu'on appelle au Parlement la question préalable. L'essentiel est de développer correctement n'importe quelle théorie, de manière telle que tous les faits et textes connus puissent s'y rattacher bon gré mal gré. C'est ainsi que l'on nous a fabriqué des Molières athées, huguenots, républicains, germanophiles ou préfascistes, avec toute la dignité de ton et la solidité de pensée que confèrent les grades universitaires.

Pour M. Benjamin, tout cela c'est de la blague. La question étant de tâcher à comprendre un grand écrivain français, qui fut aussi un très honnête homme, il s'agit moins de se montrer ingénieux que respectueux, d'ajouter des détails que de ressusciter l'ensemble. A ce point de vue, rien de plus haïssable que l'esprit de système. Suivre Molière tout le long de sa vie et de son œuvre, avec naturel et amitié, en laissant s'établir d'eux-mêmes sous la plume les rapports qui peuvent exister entre tant de sentiments, d'événements, de malices et de beautés, voilà la démarche qui convient au véritable critique, c'est-à-dire à celui qui ne désire pas tant comprendre tout que sentir juste. En agissant ainsi, il va de soi qu'on se résigne d'avance à ne rien découvrir de neuf là où tout est parfaitement connu. Mais les découvertes que l'on fait ailleurs ont le goût du vrai. Par exemple, en ce qui regarde M. René Benjamin, le caractère optimiste et euphorique de l'*Ecole des Femmes*.

* * *

Cette pièce, l'une des plus accomplies du grand comique, est généralement interprétée d'une tout autre façon. On admet qu'Arnolphe, c'est Molière, et la moralité de l'histoire, c'est le danger, pour un homme d'âge, d'épouser une femme jeune. De sorte que la comédie serait à base d'amertume; l'inquiétude et la mauvaise grâce s'y trahiraient à chaque mot; et si l'auteur est conduit à faire rire, c'est à contre-cœur, puisqu'il en paie les frais. Voilà ce qui justifie tous les grands développements romantiques sur la profonde douleur qui s'exprime secrètement dans le comique moliériste. Sganarelle est un personnage tragique qui se déguise en pitre pour donner le change aux badauds; Alceste

(1) Plon, éditeur.

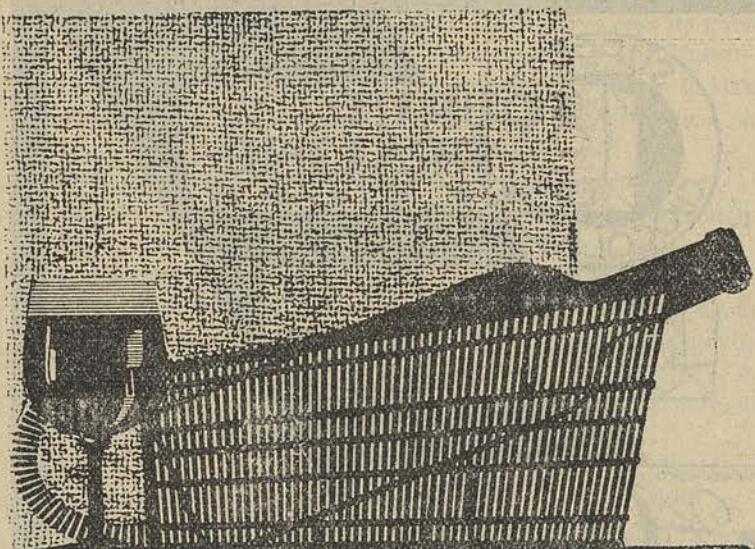
INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES



VINS

récolte 1931

VINS DE TABLE *parfaits*

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

	La bouteille Frs.	3 ²⁵
CLOS ST-GEORGES	La bouteille Frs.	4 ⁰⁰
COTES DE SAILLAC	La bouteille Frs.	5 ⁰⁰
CLOS DU MANOIR	La bouteille Frs.	

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis pur jus de raisin ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE
A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE · CLAES · BRUXELLES



Sylvia DUC

doit être joué en grand philosophe méconnu; *Tartufe* a des dessous métaphysiques. Et autres fariboles du même tonneau. Cela revient, pour certains commentaires, à assigner aux deux « Ecoles » — celle des maris et celle des femmes — l'atmosphère sentimentale de *Paillasse*. M. Benjamin se gausse de pareil contresens, pourtant universellement reçus pour authentique.

L'*Ecole des Femmes* fut écrite à l'époque même du mariage de Molière avec Armande Béjart. Loin d'être un acte de mélancolie ou de désillusion, cette merveilleuse fantaisie scénique est un hymne à l'amour conjugal, un réquisitoire contre l'égoïsme et la médiocrité des hommes, une apologie de la naïveté et de la simplicité du cœur. Molière, le nouveau marié Molière, se croit, se veut et se sent exactement le contraire d'Arnolphe; d'où il suit qu'il espère un traitement tout opposé et qu'il s'en réjouit. Ajoutons que le désaveu que l'écrivain inflige ainsi aux procédés matrimoniaux ou quasi-matrimoniaux de son personnage doit sonner aux oreilles de la jeune épouse comme un hommage et une promesse.

Ce qu'on a pris pour un soupir de honte ou pour un cri de désespoir n'est donc pas autre chose, au fond, que le plus beau cadeau de la corbeille nuptiale. Ajoutez à cela un peu d'exhibitionnisme marital, puisque le rôle d'Agnès est fait en gros et en détail pour mettre publiquement en valeur toutes les grâces, tous les charmes et les dons de l'éblouissante épousée. Et vous aurez une idée exacte de cette pièce admirable, l'une des plus joyeuses que présente la scène française, la plus juvénile en tout cas, puisque l'excellence de la jeunesse et son triomphe en sont le sujet.

* * *

Au *Misanthrope* M. Benjamin découvre aussi plusieurs aspects fort propres à restituer la nature véritable de l'ouvrage, sur lequel quatre générations de professeurs ont appliqué des couches et des couches de pâteuse glose. Comment ne pas donner raison, par exemple, à l'auteur des *Plaisirs du Hasard*, lorsqu'il rapproche Alceste de don Quichotte, et montre quel inconvénient une telle conception comique, toute proche du drame le plus pathétique, comporte inévitablement? Contrairement à ce que pense pourtant M. Benjamin, je ne tiens pas le *Misanthrope* pour l'une des meilleures pièces de Molière : la matière en est trop composite et le dessin trop heurté. De purs divertissements comme le *Malade imaginaire* et *Pourceaugnac* me paraissent bien supérieurs. Quant aux œuvres « en marge », *Don Juan*, *Psyché* et même *L'Île des Plaisirs*, elles demeurent le fief particulier des molieristes non officiels, qui y trouvent mille objets totalement absents du poncif Molière.

Si vous appartenez à cette catégorie bienheureuse, hâtez-vous de lire le livre de M. Benjamin : vous n'y rencontrerez point ce qui vous déplaît par-dessus tout, à savoir une façon triste d'aborder les choses gaies, le fétichisme du document, une curiosité sans allégresse et l'habitude d'assassiner les grands hommes à coups de manuels scientifiques. En revanche, vous y rencontrerez la vie, incarnée dans celui des écrivains français qui en eut davantage le culte et le goût.

Seulement ne prenez pas au pied de la lettre toutes les conjectures psychologiques de M. Benjamin : il faut qu'il y en ait d'aventurées, pour que quelques-unes soient tellement justes. Pour finir, ce *Molière* vous vaudra la satisfaction d'apercevoir deux ou trois raisons nouvelles d'aimer Molière. Alors que, de tant de livres, on ne tire que des raisons nouvelles d'aimer moins ou de n'aimer plus ce qui est aimable! Entre la vérité qui m'échauffe et celle qui me refroidit, on me laisse le droit de préférer infiniment la première. D'autant plus que la question se pose de savoir si la seconde peut être la vérité.

ROBERT POULET.

La théologie en veston

Paradis anticipé

Tandis que je m'explique sur la « religion du livre », voici que tombe fortuitement sous mes yeux, à propos du mariage de l'aînée des filles Racine avec M. Colin de Morambert, seigneur de Riberpré, avocat au Parlement, un texte succulent. « Tout finit donc le soir des noces, écrit M. Villard, un ami de la famille Racine, par une courte et pathétique exhortation de M. de Saint-Séverin sur la bénédiction du lit nuptial qu'il fit. M. et Mme Racine se retirèrent à huit heures et demie. *Les jeunes gens firent la lecture de piété ordinaire à la prière du soir avec la famille.* Le père, comme pasteur domestique, répéta la substance de l'instruction de M. le Curé, et tout était en repos comme de coutume avant onze heures. » Voilà du moins un retour de noces peu banal. Cette échappée sur un des foyers marquants du XVII^e siècle me remplit de mélancolie et de confusion. Oui, *mea culpa, mea culpa!*... Sur ma poitrine d'abord, sur celle des gens de mon siècle ensuite. *Refrigescente mundo* : depuis ces temps heureux, il n'est pas douteux qu'une immense vague de froid a passé sur les âmes. Au lieu d'avoir, comme le demande saint Benoît, « les yeux ouverts vers la lumière déifiquante : *aperitis oculis ad deificum lumen*, l'on semble s'appliquer plutôt à les en détourner et à faire écran à la chaleur de Dieu pour s'établir en plein dans l'obscurité du sens privé et dans la chaleur nuisible du monde.

* * *

La « religion du livre » : on n'en dira jamais assez le bienfait. L'on a vu comment l'Écriture projetée sur l'actualité d'éblouissantes clartés. C'est tout aussi vrai de la théologie proprement dite. « Quand le théologien parle, écrit Veuillot dans son *Parfum de Rome* (1), quels horizons par-dessus tous les horizons aperçus! Quels torrents! Alors on se sent à l'abri de *cette fatigue, pour ne pas dire de ce dégoût, où nous laisse souvent le vide de la pensée humaine, même la plus sonore.* Ce n'est pas seulement une couche d'or et de lumière qu'on emporte de ce bain de vie : le fluide divin a pénétré dans l'intérieur, allumant des foyers que l'on n'y connaissait pas. » C'est là ni plus ni moins le *gaudium de veritate* dont parle en connaissance de cause Augustin.

Il n'est pas jusqu'à l'heure dernière sur laquelle la « religion du livre » ne répande aussi sa bienfaisante lumière. N'est-ce pas elle qui, en faisant de la vie, ainsi que le voulait Platon, « une méditation de la mort », nous détache insensiblement des choses périssables? « Ah! mon pauvre docteur, ne vous inquiétez pas, la vie se chargera de vous détacher », me disait récemment entre deux gorgées de thé une dame, d'ailleurs fort respectable, à qui je confiais mon appréhension de me laisser prendre à ce que saint Paul appelle « la vie, les choses présentes ». Et elle ajoutait, comme pour consacrer son dire : « C'est un jésuite qui me le faisait remarquer. » Pauvres jésuites, ils ont bon dos!... Je dis, moi, que, sans de salutaires Méditations, l'on peut garder jusqu'au bout, quelque âge que l'on ait, d'antichrétiennes illusions. Ne pas croire à la vie, ne plus soupirer après sa fleur, et compter pour rien l'*illecebra sæculi* : l'attrait du siècle », dont parle Augustin, est une grâce, une grâce insigne même, et, s'il est quelque chose qui puisse nous l'obtenir, c'est à coup sûr, avec la prière, la lecture spirituelle.

* * *

(1) Liv. VII, ch. V.

« Nous avons dû remarquer, écrit M. de Grignan, édifié par la mort de sa belle-mère, M^{me} de Sévigné, par l'usage qu'elle a su faire des bonnes provisions qu'elle avait amassées, de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de ces saintes lectures pour lesquelles M^{me} de Sévigné avait une avidité surprenante. »

« Je rends grâce à Dieu de voir défaillir mon corps devant mon esprit », déclare sur son lit de mort le chancelier Le Tellier à l'âme tout embaumée d'écriture. Cette fois du moins la « prière à l'inactuel », qu'il avait faite si souvent, — « Je veux, avait-il dit à quelques jours de sa mort, en un sublime élan, m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité ». — était complètement entendue. *In Deo meo transgrediar murum* : ainsi forifié par le Verbe divin, le chancelier de France avait franchi allègre le mur du temps...

Je comprends tout à fait Philippe II d'Espagne faisant de l'opuscule de Louis de Blois, *La Consolation des âmes craintives*, qui jusque-là avait été son livre de chevet, son viatique. A ce point que, quand ses pauvres doigts rongés d'ulcères ne purent plus le tenir, il se le faisait lire par un de ses chapelains. Ce vieux livre fatigué par une main royale, et qui se peut voir encore à l'Escorial, est à lui seul tout un programme. C'est un hommage éloquent, s'il en fût, à la « religion du livre ».

* * *

Peut-être ferai-je, près de maint lecteur, figure d'antimoderne et de rabat-joie. Mais qu'importe? Après tout, quand, d'accord avec Duhamel, je fais le procès du poste de radio, du cinéma, et du journal, c'est, on l'a déjà deviné, l'abus que je blâme, non l'usage, quoique l'abus, ici comme ailleurs, soit souvent près de l'usage. Je veux simplement garder à l'âme chrétienne tout le calme dont elle a besoin pour rencontrer Dieu et jouir de lui. J'y veux faire régner en maître le silence. D'où la sévérité de ma police.

Mais la lecture sacrée est si maussade, me dira-t-on, et la vie est déjà assez triste sans qu'il soit nécessaire de la saupoudrer

encore de graves réflexions. Alors, vraiment, elle ne sera plus tenable.

Maussade? Allons donc! Au début peut-être. Mais il en est de la pratique de la lecture spirituelle comme de celle de la vertu : amère tout d'abord et douloureuse à la nature, elle devient bientôt source de joie. « *Legere non ad laborem, sed ad delectationem et instructionem animæ* : Lisez, non pour vous fatiguer, mais pour délecter votre âme », écrivait saint Jérôme à Démétriadé. Entend-on? C'est la *délectation* qui est le terme idéal de la lecture. Croyons-en l'intelligent ascète qui, lors de sa dramatique aventure au désert, en avait ressenti tout le premier le calmant douloureux.

L'âme finit à la longue par se prendre au jeu, et, pour peu que le charme de l'Esprit-Saint opère, elle ne tarde pas à se laisser gagner à l'amour de la vérité chrétienne. Mise en goût, la voilà qui témoigne bientôt, en même temps que d'un céleste appétit, d'un saint exclusivisme. Elle finit par n'avoir plus d'yeux que pour la lecture spirituelle; elle ne soupire plus qu'après elle; elle s'y terre avec amour. L'actualité lui paraît lointaine et ne lui dit plus rien. « Que les autres, écrit encore saint Jérôme à sainte Paule, possèdent, s'ils le veulent, leurs richesses; qu'ils boivent dans des verres ornés de perles; qu'ils se parent d'habits de soie; qu'ils se délectent des applaudissements du peuple et que, tout en s'accordant des plaisirs variés, ils ne viennent pas à bout de leurs richesses. Quant à nos richesses à nous, que ce soit de méditer jour et nuit la loi divine, de frapper à une porte qui n'est pas ouverte, de recevoir les pains de la Trinité et de fouler ainsi, sous la conduite de Dieu, les flots du siècle (1). »

Et à Paulin de Nole, à qui il vient d'expliquer brièvement les mystères des Livres saints : « Je vous le demande, frère très cher, vivre au milieu de ces choses-là, les méditer, *ne rien connaître d'autre*, n'est-ce pas déjà sur terre habiter les cieux? (2) » *Nihil aliud nosse* : c'est bien là le cri du cœur conquis et charmé. C'est le cri de l'amour!

Dr DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

(1) *Ep.*, XXX, 13.

(2) *Ep.*, LIII, 10.

Les idées et les faits

Chronique des idées

A propos de l'Exposition de Pierre-Paul Rubens

L'Exposition Rubens à l'Orangerie de Paris est une splendeur. Le catalogue dressé par Raymond Cogniat est une merveille d'intelligence et de goût. « L'art de Rubens, écrit François Fosca, est si abondant et si varié qu'au premier abord on regrette que les organisateurs ne l'aient pas choisi comme sujet unique de leur exposition et qu'ils aient cru devoir lui adjoindre ses élèves. » Le distingué critique reconnaît cependant que si cette décision nous a valu un certain nombre de tableaux dont quelques-uns n'ont d'intérêt que pour les spécialistes, elle a permis d'autre part de ramener l'attention sur trois maîtres d'exceptionnelle valeur. *Jordaens*, qui a son lyrisme à lui, plus adhérent au réel

que celui de Rubens, qui a son arabesque décorative et, à certains moments, un coloris plus proche de Manet que de Rubens; *Jordaens* qu'il ne faut pas appeler pour cela, comme on l'a dit parfois, un Rubens en ribote. *Van Dyck*, le Rubens en ambassade, qui triomphe à l'Exposition, avec son incomparable *Charles Ier* où revit, avec l'absolutisme des Stuart, tout un chapitre de l'histoire d'Angleterre; et avec le prodigieux *Duc de Leunox* et avec tout ce que lui doit la *Bacchanale* du Musée de Berlin. *Brouwer*, enfin, « que son fameux *Fumeur* du Louvre a fait méconnaître », estime Fosca, et qui nous révèle à l'Exposition sa parenté artistique avec Petro della Francesca, Antonello de Messine, Breughel, Vermeer et Corot, c'est-à-dire avec ceux qui, s'appliquant à la réalité placée devant leurs yeux, en font jaillir une indéfinissable et pénétrante poésie.

Mais est-ce, en manière de repoussoir, que l'on a introduit dans ce paradis rubénien Gauguin, « le maître de Tahiti » qui fait médiocre figure auprès du maître d'Anvers. « Je ne lui reproche pas de ne pas avoir du génie, mais d'avoir cru qu'il pouvait se passer de talent. »

Rubens est donc le soleil de cette Exposition autour duquel

gravitent quelques satellites. Et comment ne pas s'extasier devant ce jeu du destin qui fait éclater à nouveau la gloire de l'illustre maître flamand, de ce génie pictural de l'humanisme au milieu du désarroi où toutes les bizarreries et toutes les extravagances ont jeté la peinture moderne. Quel contraste! Quelle preuve palpable de ce fait qu'il y a dans l'art des beautés éternelles s'imposant à tous les caprices des modes passagères et victorieuses de tous les snobismes!... Laissez passer ces débauches du pinceau, ces déformations systématiques du type humain, ces couleurs criardes, ces figures triangulaires et autres insanités devant lesquelles se pâment les badauds qui craignent de ne pas être assez dénués de préjugés : du haut de leur Olympe règnent les maîtres immortels dans la sérénité et il suffit qu'un jour un coup de baguette magique remette en lumière quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre pour que l'admiration universelle les salue avec transport et fasse retomber dans la nuit du néant les éphémères découvertes de la sottise.

* * *

Un diplomate demandait un jour au prince de Ligne : « En somme, ce Rubens c'était un diplomate qui s'amusait à faire de la peinture?... » Le prince répondit : « Non, c'était un peintre qui s'amusait à faire de la diplomatie. » « En réalité, a justement observé notre savant critique d'art Gustave Vanzype, Rubens était un homme que toutes les choses humaines passionnaient, et qui — là est le prodige — savait, au contraire du dilettante, les considérer toutes avec la clarté, capable d'agir et de réaliser, en gardant l'âme fraîche, l'intelligence sereine. » « Il est, ajoute Vanzype, il est, dans cette vie, un épisode qui lui a toujours paru absolument caractéristique. » Quand il évoque cette grande figure, il voit Pierre-Paul travaillant, à Paris, au portrait de Buckingham. Chargé par l'archiduchesse Isabelle d'une mission diplomatique secrète, l'artiste s'applique à démêler la pensée intime de Richelieu et du ministre anglais, et, penché sur son modèle, pour ainsi dire, le séduisant conteur, le fin politique traite avec celui-ci des problèmes auxquels sont mêlés les intérêts de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne. Tout en peignant les traits de Buckingham, il s'efforce, sans qu'il y paraisse, de pénétrer ses vues et, qui sait? de les modifier. « Et il fait ces deux choses avec la même aisance, la même grâce, le même abandon. »

« Tout est chez lui pondéré. Le bon sens le gouverne. Il est la frénésie tempérée par la réflexion, maîtrisée par la conscience. C'est un homme du Nord touché par les ardeurs du Midi, qui les aime, mais ne lui est pas livré... Ce génie est sage. Cette intelligence où bouillonne une imagination épique est pleine de raison, de science et d'ordre. Ce bâtisseur de rêves est attentif à toutes les réalités. Ce surhomme accepte tous les devoirs. Cet évocateur des dieux se reconnaît le frère et le serviteur des hommes. »

Je pense le définir plus simplement en l'appelant le type de l'humanisme, et même de l'humanisme chrétien.

La salle de l'Orangerie rappellera aux visiteurs celle de 1910 au Palais du Cinquantenaire, où furent rassemblés et ramenés à leur lieu d'origine des centaines de chefs-d'œuvre dispersés par le monde. Tout en glorifiant Rubens, le coryphée, elle commémore aussi, dans une merveilleuse synthèse, notre renaissance du XVII^e siècle, cette époque privilégiée par une tardive mais éclatante floraison d'art.

Il est, en effet, dans notre histoire, une heure d'exaltation héroïque, où, au contact de l'antiquité renaissante, le génie est descendu sur la Flandre catholique. Elle tressaille sous un souffle nouveau et l'on y voit éclore une pléiade d'artistes comme, peut-être, on n'en revit plus. Ce fut, après les guerres de religion, sous le règne réparateur des Archiducs, quand trois cents églises

sortent de terre ou se relèvent de leurs ruines, quand partout s'ouvrent des collèges d'humanités, quand l'érudition s'honore de maîtres illustres, les Juste Lipse et les Bollandus. C'est alors que l'art monte à son apogée et que se lève dans une gloire éblouissante le Titan de la peinture, Pierre-Paul Rubens.

Est-ce que nous en pouvons si Pirenne, le grand historien national que pleure la Belgique, n'a pas cherché à dissimuler que ce glorieux siècle de notre histoire porte l'empreinte des fils de saint Ignace qui furent alors les inspireurs et les régulateurs du mouvement intellectuel et artistique en nos contrées? « L'activité déployée au XVII^e siècle, en Belgique, par les Jésuites, écrit Pirenne, est quelque chose d'admirable. Ils ont les meilleurs collègues du monde au point que les hérétiques y envoient leurs enfants. Ils s'occupent des sciences, ils créent l'œuvre incomparable des Bollandistes. Ils sont artistes. Ils sont à la Cour. Ils sont partout. Où ne les voit-on pas? Tout ce qu'il y a de force intellectuelle dans le pays est absorbé par l'Ordre des Jésuites. Cela explique la stérilité des autres poussées intellectuelles. L'art s'est emparé lui aussi de cette ambiance religieuse. Rubens n'est-il pas le représentant le plus génial, le plus esthétique de cette inspiration religieuse qui domine le règne d'Albert et d'Isabelle? »

L'Exposition de l'Orangerie répond à cette question par l'affirmative, tout comme celle du Cinquantenaire de 1910.

Ce qui frappe de plus en plus dans l'œuvre prodigieusement féconde du maître d'Anvers, dont en 1879 déjà on avait relevé 2,235 tableaux, exécutés totalement ou partiellement par lui, c'est son universalité. Peintre religieux, d'histoire, de genre, portraitiste, animalier, paysagiste, il est tout cela. « Il se soulageait, comme dit Taine, en créant des mondes », ou plutôt, comme ajoute Fromentin, « il donnait ses chefs-d'œuvre comme l'arbre ses fruits ».

On a cru qu'il manquait à sa peinture héroïque la petite note perlée et mystérieuse, selon le mot de S. Reinach, écho des *Fioretti*, qui résonne toujours dans un tableau florentin de l'âge d'or. Et voici cependant *Jésus chez Marthe et Marie* qui ne figure à la galerie de Dresde que depuis 1900, composé en collaboration, pour le paysage, avec Breughel de Velours et qui respire le charme exquis d'une délicieuse intimité. Voici *Saint François et la Vierge*, classé d'abord parmi les anonymes de l'atelier de Rubens, mais où le maître est si reconnaissable; nul n'a jamais mieux exprimé par un regard et une attitude l'amoureuse contemplation d'un saint se perdant devant l'Enfant-Dieu dans les abîmes insondables de sa divine beauté.

On adoptait communément l'opinion de Fromentin et d'autres qui jugeaient Rubens portraitiste médiocre : « Connaissez-vous, demandait l'auteur des *Maîtres d'autrefois*, un portrait de lui qui vous satisfasse en tant qu'observation fidèle et profonde, qui vous édifie sur la personnalité de ses modèles? » — Il faut hardiment répondre « Oui » devant ce saisissant portrait du *Peintre par lui-même* prêté par le Musée impérial de Vienne. Quiconque l'a vu une fois ne l'oubliera plus cet homme de soixante ans (il devait mourir à soixante-trois, fatigué avant l'âge), accusant déjà les tares de la vieillesse, au regard profond chargé des mélancoliques expériences de la vie, et cependant se redressant avec une suprême coquetterie, se défendant jusqu'au bout et portant beau quand même.

On prétendait d'ordinaire que Rubens énamouré de la lumière rutilante et des harmonies radieuses jusque dans des scènes d'horreur comme le *Martyre de saint Liévin*, faisait avec Rembrandt, le maître du clair-obscur, un contraste complet. Et voici dans les *Miracles de saint Benoît*, restitué par l'Amérique à la succession de Léopold II, page d'étonnante grandeur, quelques personnages, dans le coin gauche à l'arrière du thaumaturge,

conçus dans cette manière du peintre hollandais qui réconcilie la lumière intense avec l'ombre profonde par d'insensibles dégradations. Voici encore la *Fuite en Egypte*, de la galerie royale de Cassel, exécutée, paraît-il, sous l'influence d'Elsheimer, qui rappelle plutôt les effets d'obscurité et de relief du Caravage.

C'est ainsi que des aspects nouveaux du génie rubénien se découvrent au regard étonné et que l'on reste frappé d'admiration devant cette œuvre encyclopédique, vaste comme le monde, où revit toute la nature.

Après cela, est-ce que l'art chrétien, l'inspiration catholique peut revendiquer ce Rubens si païen, d'autre part, si imprégné de paganisme qu'il mêle à son épopée de la galerie des Médicis la famille des dieux de l'Olympe, cet amateur passionné des mythologues, plus sensuel que les Vénitiens, prodigue de plantureuses nudités, dépensant le meilleur de sa verve dans l'*Enlèvement des Leucippides* ou le *Bain de Diane*, dont la grâce d'ailleurs s'apparente à la morbidesse du Titien, allant parfois rejoindre Jordaens, dans des morceaux de savoureuses carnations comme : *Vénus dans la forge de Vulcain*, ou *Hercule ivre conduit par une nymphe et un satyre*?

Il est vrai, il fut de son temps, fasciné, comme ses contemporains, par la magie de l'antique, pénétré d'une esthétique trop naturaliste, très entiché de Renaissance au point d'appeler « barbare » l'architecture gothique et de s'extasier devant le style dit, à tort ou à raison, jésuite. Mais sans rechercher ici comment se concilient dans sa pensée ses convictions religieuses et ses goûts artistiques, il faut néanmoins saluer en lui un représentant glorieux de l'art chrétien.

Sans rappeler tant de toiles fameuses, le *Miracle de saint Ildefonse*, somptueuse création d'un pinceau évidemment inspiré par l'ardeur de la foi, les deux chefs-d'œuvre de Notre-Dame, d'un pathétique grandiose, la *Dernière Communion de saint François*, où Rubens se transfigure et l'emporte même sur le dominicain pour peindre le regard sublime du saint arrêté sur l'hostie comme sur Dieu vu soudain à découvert, à s'en tenir exclusivement à cette salle rayonnante de splendeur de l'Orangerie, dont aucune galerie au monde ne peut offrir l'équivalent, combien d'œuvres qui chantent ici la religion, la piété, dans une belle symphonie de lumière, par la gamme de leur magnifique coloris, comme en un éclatant hosanna.

Au hasard des souvenirs d'une visite enchanteresse, dont nous voudrions communiquer l'enthousiasme à tous ceux qui nous lisent, nous relevons, en outre des toiles déjà citées, comme types d'une indiscutable valeur religieuse, vibrantes de foi, *Jésus-Christ remettant les clefs à saint Pierre*, de M. Bacon, à New-York, d'une expression d'évangélique tendresse, l'*Adoration des Mages* de Malines qui surpasse les autres Adorations par la puissance du recueillement, *Saint François* fidèlement représenté, après avoir reçu l'impression des stigmates, dans l'état, décrit par les auteurs spéciaux, de l'ivresse mystique, l'*Éducation de la Vierge*, d'une grâce et d'une pureté idéales, le *Martyre de saint Liévin*, dont la face livide est terrifiante, mais dans les yeux duquel brille, à la vue des palmes célestes, une divine espérance.

Et l'énumération est loin d'être close. Il faudrait l'allonger par le *Saint Roch intercédant pour les pestiférés*, de l'église d'Alost, où éclate un frappant contraste entre les effets de la puissance surnaturelle et les ravages de la souffrance physique, par le *Mariage mystique de sainte Catherine*, de l'église des Augustins d'Anvers, dont la noblesse ravit le spectateur au-dessus des choses terrestres, par les deux admirables esquisses du Musée impérial de Vienne *Saint Ignace guérissant des possédés* et *Saint François-Xavier prêchant les Indiens*, auxquels l'artiste a su donner, à l'un avec la majestueuse sérénité l'onction d'un conquérant

chrétien, à l'autre un grand et merveilleux air de sainteté.

Après cela, comment en douter?

Rubens, l'un des plus grands spécimens de l'humanité, nous appartient. Son génie est la parure de la Belgique catholique. Il était chrétien et très pratiquant. « Il avait accoutumé, écrit son frère Philippe, l'été comme l'hiver d'assister à la première messe. » Il a voulu nous léguer les traits de son confesseur Ophovius, un des meilleurs portraits de l'Exposition, et nous attester ainsi son humble soumission d'enfant de l'Eglise. Ses mœurs régulières ne démentirent pas sa croyance; dans sa vie de fastueux grand seigneur on ne lui connaît pas de galanteries affichées.

Emporté par le courant de son époque, il rêva de traduire l'objet de ses croyances par la beauté luxuriante, l'opulence des formes, la séduisante vénusté d'un art renouvelé des Anciens. Ne lui demandez pas l'idéalisme d'un Fra Angelico, ni même d'un Raphaël. Ce qui se dégage de son œuvre héroïque et splendide, ce qui se mire dans ces toiles lumineuses, enlevées par le pinceau le plus exubérant et le plus agile qui fût jamais, c'est une religion fleurie d'allégresse, riante et pompeuse, c'est le catholicisme flamand, pas trop ennemi des kermesses, dans sa libre et généreuse expansion.

Belges et catholiques, nous sommes doublement fiers de Pierre-Paul Rubens!

J. SCHYRGENS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LA RÉVOLUTION TRAHIE

Voici encore quelques passages caractéristiques de l'important ouvrage publié par Léon Trotsky sous ce titre :

La grande majorité des ouvriers n'ont, cela va de soi, ni vaches ni potagers, et manquent souvent d'un gîte. Les salaires d'un manoeuvre est de 1.200 à 1.500 roubles par an, moins parfois, ce qui, avec les prix soviétiques, équivaut à la misère. Les conditions de logement, indice des plus caractéristiques de la situation matérielle et culturelle, sont des plus mauvaises et parfois intolérables. L'immense majorité des ouvriers s'entassent dans des logements communs beaucoup moins bien installés, beaucoup moins habitables que les casernes. S'agit-il de justifier des échecs dans la production, des manquements au travail, des malfaçons? L'administration, par le truchement de ses journaliers, donne elle-même des descriptions de ce genre des conditions de logement des ouvriers : « Les ouvriers dorment sur le plancher, les bois de lit étant infestés de punaises, les chaises sont démolies, on n'a pas de gobelet pour boire », etc. « Deux familles vivent dans une chambre. Le toit en est percé. Quand il pleut, on recueille de l'eau à pleins seaux. » « Les cabinets sont indescritibles... » Des détails de ce genre se rapportant au pays entier, on en pourrait citer à l'infini. Par suite des conditions d'existence intolérables, « la fluidité du personnel, — écrit par exemple le dirigeant de l'industrie pétrolière, — atteint de très grandes proportions... Nombre de puits ne sont pas exploités faute de main-d'œuvre... » Dans certaines contrées défavorisées, seuls les ouvriers congédiés ailleurs pour indiscipline consentent à travailler. Ainsi se forme dans les bas-fonds du prolétariat une catégorie de misérables privés de tout droit, parias soviétiques qu'une branche de l'industrie aussi importante que celle du pétrole est obligée d'employer largement.

L'émulation, dont les racines plongent dans la biologie, demeure sans nul doute en régime communiste — épurée de l'esprit de

lucre, de l'envie et des privilèges — le moteur le plus important de la civilisation. Mais dans une phase plus rapprochée, préparatoire, l'affermissement réel de la société socialiste peut et doit se faire non par les humiliantes méthodes du capitalisme arriéré auxquelles recourt le gouvernement soviétique, mais par des moyens plus dignes de l'homme libéré et avant tout sans trique de bureaucrate. Car cette trique est elle-même le legs le plus odieux du passé. Il faudra la briser et la brûler publiquement pour qu'il soit possible de parler de socialisme sans que le rouge de la honte vous monte au front!

Aucune possibilité ne nous est donnée de calculer quelle part du revenu national s'approprie la bureaucratie. Et ce n'est pas seulement parce qu'elle dissimule ses revenus légalisés, pas seulement parce que, frôlant sans cesse l'abus pour y tomber souvent, elle se fait de larges revenus illicites, c'est surtout parce que le progrès social dans son ensemble, urbanisme, confort, culture, arts, s'accomplit principalement sinon exclusivement au profit des milieux dirigeants.

De la bureaucratie, en tant que consommatrice, on peut dire avec quelques correctifs ce qui a été dit de la bourgeoisie : nous n'avons pas de raisons de nous exagérer sa consommation d'articles de première nécessité. L'aspect du problème change radicalement dès que nous considérons qu'elle monopolise toutes les conquêtes anciennes et nouvelles de la civilisation. Au point de vue formel, ces conquêtes sont accessibles à toute la population, à celle des villes du moins; en réalité, la population n'en bénéficie qu'exceptionnellement. La bureaucratie, par contre, en dispose comme elle veut et quand elle veut, comme de ses biens personnels. Si l'on ajoute aux émoluments tous les avantages matériels, tous les profits complémentaires à demi licites et pour finir la part de la bureaucratie dans les spectacles, les villégiatures, les hôpitaux, les sanatoria, les maisons de repos, les musées, les clubs, les installations sportives, on est bien obligé de conclure que ces 15 ou 20 % de la population jouissent d'autant de biens que les autres 80 à 85 %.

Les « amis de l'U. R. S. S. » songeront-ils à contester ces chiffres? Qu'ils en produisent d'autres plus précis. Qu'ils obtiennent de la bureaucratie la publication des rentrées et des dépenses de la société soviétique. Nous maintiendrons d'ici là notre opinion. La répartition des biens de la terre est en U. R. S. S. beaucoup plus démocratique qu'elle ne l'était sous l'ancien régime russe et même qu'elle ne l'est dans les pays les plus démocratiques de l'Occident; mais elle n'a encore presque rien de commun avec le socialisme.

Le socialisme n'est pas ascétique, il s'oppose profondément à l'ascétisme chrétien comme à toute religion, par son attachement à ce monde et rien qu'à lui. Mais il a sa gradation des valeurs terrestres. La personne humaine ne commence pas pour lui par le souci de la vie aisée, mais où expire ce souci. Seulement, il n'est donné à aucune génération de sauter par-dessus sa propre tête. Tout le mouvement Stakhanov est pour le moment fondé sur le « bas égoïsme ». Son seul étalon de mesure, qui est le nombre des pantalons et des cravates gagnés au prix du travail, atteste justement la « mesquinerie petite-bourgeoise ». Que cette phase soit historiquement nécessaire, soit; il faut alors la voir telle qu'elle est. Le rétablissement des relations commerciales ouvre incontestablement la possibilité d'une amélioration sensible du bien-être individuel. Si les jeunes gens soviétiques veulent pour la plupart devenir ingénieurs, ce n'est pas que l'édification socialiste les séduise tant, c'est davantage que les ingénieurs sont beaucoup mieux payés que les médecins et les instituteurs. Quand les tendances de cette sorte se précisent dans une atmosphère d'oppression spirituelle et de réaction idéologique, tandis que les dirigeants donnent consciemment du jeu aux instincts des arrivistes, la formation de la « culture socialiste » se réduit à tout moment à une éducation égoïste des plus antisociales.

Ce serait pourtant calomnier grossièrement la jeunesse soviétique que la présenter comme dominée exclusivement ou principalement par les intérêts personnels. Non, elle est, dans son ensemble, généreuse, intuitive, entreprenante. L'arrivisme ne la colore qu'à la surface. Dans ses profondeurs vivent des tendances variées, encore informes souvent, dont l'héroïsme foncier se cherche emploi. Le nouveau patriotisme soviétique se nourrit

en partie de ces aspirations. Il est certainement très profond, sincère et dynamique. Mais il souffre aussi de la mésentente entre les jeunes et les vieux.

Les jeunes poumons bien portants trouvent irrespirable l'atmosphère d'hypocrisie, inséparable de Thermidor, c'est-à-dire de la réaction encore contrainte de se vêtir du manteau de la révolution. Le criant contraste entre les placards socialistes et la réalité vivante ruine la confiance en les canons officiels. Beaucoup de jeunes gens adoptent à l'égard de la politique une attitude dédaigneuse et affectent, dans leurs manières, la grossièreté, voire la licence. Dans bien des cas, peut-être même dans la majorité des cas, l'indifférentisme et le cynisme ne sont que les formes primitives du mécontentement et du désir contenu de marcher à son propre gré. L'exclusion des jeunesses et du parti, puis l'arrestation et l'exil de centaines de milliers de jeunes « gardes-blancs » et d'« opportunistes », d'une part, de bolchéviks-léninistes, de l'autre, attestent que les sources de l'opposition politique consciente, de droite et de gauche, ne tarissent pas; au contraire, elles ont jailli avec une nouvelle force au cours des deux-trois dernières années. Enfin, les plus impatientes, les plus ardents, les moins équilibrés, blessés dans leurs sentiments et leurs intérêts, se tournent vers la vengeance terroriste. Tel est à peu près, aujourd'hui, le spectre des états d'esprit politiques de la jeunesse soviétique.

Dû à la victoire du national-socialisme, le rapprochement avec la France, bientôt devenu un accord militaire, assure à la France, gardienne principale du *statu quo*, beaucoup plus d'avantages qu'à l'U. R. S. S. Le concours militaire de l'U. R. S. S. à la France est, d'après le pacte, promis sans conditions; au contraire, le concours de la France à l'U. R. S. S. est conditionné par le consentement préalable de l'Angleterre et de l'Italie, ce qui ouvre un champ illimité aux machinations contre l'U. R. S. S. Les événements ont montré à l'occasion de l'entrée des troupes hitlériennes dans la zone rhénane que Moscou pouvait, en faisant preuve de plus de fermeté, obtenir de la France des garanties bien plus sérieuses, si tant est que les traités puissent constituer des garanties à une époque de tournants brusques, de crises diplomatiques permanentes, de rapprochements et de ruptures. Mais ce n'est pas la première fois que l'on voit la diplomatie soviétique se montrer infiniment plus ferme dans la lutte contre les ouvriers de son propre pays que dans les négociations avec les diplomates bourgeois.

L'argument selon lequel le secours de l'U. R. S. S. à la France serait peu effectif faute d'une frontière commune entre l'U. R. S. S. et le Reich ne peut pas être pris au sérieux. En cas d'agression allemande contre l'U. R. S. S., l'agresseur trouvera évidemment la frontière indispensable. En cas d'agression allemande contre l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la France, la Pologne ne pourra pas rester neutre un seul jour : si elle remplit envers la France ses obligations d'alliée, elle ouvrira immédiatement ses frontières à l'Armée rouge; si, au contraire, elle déchire le traité d'alliance, elle devient l'auxiliaire de l'Allemagne et l'U. R. S. S. découvre sans peine la « frontière commune ». Les « frontières » maritimes et aériennes joueront d'ailleurs dans la guerre future un rôle non moins grand que les frontières terrestres.

L'entrée de l'U. R. S. S. dans la Société des Nations, présentée au pays, à l'aide d'une propagande digne de M. Goebbels, comme le triomphe du socialisme et le résultat de la « pression » du prolétariat mondial, n'est devenue acceptable pour la bourgeoisie que par suite de l'extrême affaiblissement du danger révolutionnaire et n'a pas été une victoire de l'U. R. S. S. mais une capitulation de la bureaucratie thermidorienne devant l'institution de Genève, profondément compromise, et qui, d'après le programme bolchévik que nous connaissons déjà, « consacre ses efforts immédiats à réprimer les mouvements révolutionnaires ». Qu'est-ce donc qui a changé si radicalement depuis le jour où fut adoptée la charte du bolchévisme? La nature de la S. D. N.? La fonction du pacifisme dans la société capitaliste? Ou la politique des Soviets? Poser la question c'est y répondre.

La formule commune à Staline, Baldwin, Léon Blum et autres : « La paix serait vraiment assurée si tous les Etats se groupaient dans la S. D. N. pour la défendre », signifie seulement que la paix serait assurée s'il n'y avait pas de raisons d'y porter atteinte.

L'idée est sans doute juste, mais peu substantielle. Les grandes puissances restées à l'écart de la S. D. N. apprécient visiblement davantage leur liberté de mouvements que l'abstraction « paix ». Pourquoi ont-elles besoin de leur liberté de mouvement? C'est ce qu'elles montreront le temps venu. Les Etats qui se retirent de la S. D. N., comme le Japon et l'Allemagne, ou « s'en écartent » momentanément, comme l'Italie, ont aussi pour cela des raisons suffisantes. Leur rupture avec la S. D. N. ne fait que modifier la forme diplomatique des antagonismes existants sans en atteindre le fond et sans toucher à la nature même de la S. D. N. Les justes qui vont jurant fidélité inébranlable à la S. D. N. entendent tirer résolument parti de celle-ci pour le maintien de leur paix. Mais il n'y a pas d'accord entre eux. L'Angleterre est parfaitement disposée à prolonger la paix en sacrifiant les intérêts de la France en Europe ou en Afrique. La France est disposée à sacrifier la sécurité des communications maritimes de l'Empire britannique pour obtenir l'appui de l'Italie. Pour défendre ses propres intérêts chaque puissance est néanmoins prête à recourir à la guerre, à une guerre qui serait naturellement la plus juste des guerres. Les petits Etats enfin, qui, faute de mieux, cherchent un abri sous le toit de la S. D. N., se trouveront à la fin non du côté de la paix, mais du côté du groupement le plus fort dans la guerre.

La S. D. N. défend le *statu quo*; ce n'est pas l'organisation de la « paix », mais celle de la violence impérialiste de la minorité sur l'immense majorité de l'humanité. Cet « ordre » ne peut être maintenu que par des guerres incessantes, petites et grandes, aujourd'hui aux colonies, demain entre les métropoles. La fidélité impérialiste au *statu quo* n'a qu'un caractère conventionnel, temporaire et limité. L'Italie se prononçait hier pour le *statu quo* en Europe, mais pas en Afrique; quelle sera demain sa politique en Europe? Nul ne le sait. Mais la modification des frontières en Afrique a déjà sa répercussion en Europe. Hitler ne s'est permis de faire entrer ses troupes dans la zone rhénane que parce que Mussolini envahissait l'Ethiopie. Il serait malaisé de compter l'Italie parmi les « amis » de la paix. La France, cependant, tient bien davantage à l'amitié italienne qu'à l'amitié soviétique. L'Angleterre, de son côté, recherche l'amitié de l'Allemagne. Les groupements changent, les appétits subsistent. La tâche des partisans du *statu quo* consiste en réalité à trouver dans la S. D. N. la combinaison de forces la plus favorable et le camouflage le plus commode pour la préparation de la prochaine guerre. Qui la commencera et quand, — cela dépendra de circonstances secondaires, mais il faudra bien que quelqu'un commence, car le *statu quo* n'est qu'une vaste poudrière.

Le programme du « désarmement » n'est qu'une fiction des plus néfastes tant que subsistent les antagonismes impérialistes. Même s'il se trouvait réalisé par des conventions, — hypothèse vraiment fantastique! — ce ne serait pas un empêchement à la guerre. Ce n'est pas parce qu'ils ont des armes que les impérialistes font la guerre; ils forgent au contraire des armes quand ils ont besoin de faire la guerre. La technique moderne crée la possibilité d'un réarmement extrêmement rapide. Toutes les conventions de désarmement ou de limitation des armements n'empêcheront pas les usines de guerre, les laboratoires, les industries capitalistes dans leur ensemble de garder leur potentiel. L'Allemagne désarmée sous le contrôle attentif de ses vainqueurs (seule forme réelle de « désarmement », soit dit en passant) redevient ainsi, grâce à sa puissante industrie, la citadelle du militarisme européen. Elle se prépare à « désarmer » à son tour certains de ses voisins. L'idée du « désarmement progressif » se réduit à une tentative de diminuer en temps de paix des dépenses militaires exagérées; il s'agit de la caisse et non de l'amour de la paix. Et cette idée s'avère aussi irréalisable! Par suite des différences de situations géographiques, de puissance économique et de saturation coloniale, toute norme de désarmement entraînerait une modification du rapport des forces en faveur des uns et au détriment des autres. De là la stérilité des tentatives genevoises. En près de vingt ans, les négociations et les conversations sur le désarmement n'ont amené qu'une nouvelle rivalité d'armements qui laisse loin derrière elle tout ce que l'on avait vu jusqu'ici. Fonder la politique révolutionnaire du prolétariat sur le programme du désarmement, ce n'est même pas la bâtir sur du sable, c'est tenter de la fonder sur l'écran de fumée du militarisme.

Peut-on espérer que l'U. R. S. S. sortira de la prochaine guerre sans défaite? Répondons nettement à une question posée en toute netteté : si la guerre n'était qu'une guerre, la défaite de l'U. R. S. S. serait inévitable. Sous les rapports de la technique, de l'économie et de l'art militaire, l'impérialisme est infiniment plus puissant que l'U. R. S. S. S'il n'est pas paralysé par la révolution en Occident, il emportera le régime né de la révolution d'octobre.

A quoi l'on peut répondre que l'impérialisme est une abstraction, puisqu'il est déchiré par ses contradictions propres. Il est vrai; et sans elles, il y a beau temps que l'U. R. S. S. aurait quitté la scène. Les accords diplomatiques et militaires de l'U. R. S. S. reposent en partie sur ces contradictions. Mais on commettrait une funeste erreur en se refusant à voir qu'il y a une limite au delà de laquelle ces déchirements doivent cesser. De même que la lutte des partis bourgeois et petits-bourgeois, des plus réactionnaires aux plus social-démocrates, cesse devant le péril immédiat de la révolution prolétarienne, les antagonismes impérialistes se résoudreont toujours par un compromis pour empêcher la victoire militaire de l'U. R. S. S.

Mettant à profit les difficultés de l'U. R. S. S. tombée entre deux feux, les « amis » capitalistes « de la paix » prendront, cela va de soi, toutes les mesures pour entamer le monopole du commerce extérieur et les lois soviétiques régissant la propriété. Le mouvement de la défense nationale qui grandit parmi les émigrés russes de France et de Tchécoslovaquie se nourrit de ces espoirs. Et s'il faut compter que la lutte mondiale n'aura son dénouement que par la guerre, les alliés auront de grandes chances d'atteindre leur but. Sans intervention de la révolution, les bases sociales de l'U. R. S. S. doivent s'effondrer en cas de victoire comme en cas de défaite.

Hitler ne manque pas une occasion de souligner son désir de paix en faisant allusion à l'inéluctable déferlement du bolchévisme que la guerre provoquerait en Occident. La force qui contient encore la guerre prête à se déchaîner n'est ni dans la Société des Nations ni dans les pactes de garantie, ni dans les référendums pacifistes, mais exclusivement dans la crainte salutaire que les puissants ont de la révolution.

Les régimes sociaux doivent, comme tous les phénomènes, être jugés par comparaison. En dépit de ses contradictions, le régime soviétique a, sous le rapport de la stabilité, d'immenses avantages sur les régimes de ses adversaires probables. La possibilité même de la domination des nazis sur le peuple allemand est due à la tension prodigieuse des antagonismes sociaux en Allemagne. Ces antagonismes ne sont ni écartés ni atténués; la dalle du fascisme les comprime seulement. La guerre les extérioriserait. Hitler a beaucoup moins de chances que n'en avait Guillaume II de mener la guerre à bonne fin. Une révolution faite à temps pourrait seule, en épargnant la guerre à l'Allemagne, lui éviter une nouvelle défaite.

Le danger de guerre et celui d'une défaite de l'U. R. S. S. sont des réalités. Si la révolution n'empêche pas la guerre, la guerre pourra aider la révolution. Un second accouchement est généralement plus facile que le premier. La première révolte ne se fera pas attendre deux ans et demi dans la prochaine guerre! Et, une fois commencées, les révolutions ne s'arrêteront pas à mi-chemin. Le destin de l'U. R. S. S. se décidera en définitive non sur la carte des états-majors, mais dans la lutte des classes. Le prolétariat européen, irréductiblement dressé contre sa bourgeoisie, même parmi les « amis de la paix », pourra seul empêcher l'U. R. S. S. d'être défaite ou poignardée dans le dos par ses « alliés ». Et la défaite même de l'U. R. S. S. ne serait qu'un épisode de courte durée si le prolétariat remportait la victoire dans d'autres pays. Par contre, aucune victoire militaire ne sauvera l'héritage de la révolution d'octobre si l'impérialisme se maintient dans le reste du monde.

Ce n'est pas sous le drapeau du *statu quo* que les ouvriers européens et les peuples des colonies peuvent se lever contre

l'impérialisme et la guerre qui doit éclater et renverser le *statu quo* avec une inéluctabilité analogue à celle qui amène l'enfant venu à terme à troubler le *statu quo* de la grossesse. Les travailleurs n'ont pas le moindre intérêt à défendre les frontières actuelles, surtout en Europe, que ce soit sous les ordres de leurs bourgeois ou dans l'insurrection révolutionnaire contre elle. La décadence de l'Europe résulte justement du fait qu'elle est économiquement morcelée en près de quarante Etats quasi nationaux qui, avec leurs douanes, leurs passeports, leurs systèmes monétaires et leurs armées monstrueuses au service du particularisme national, sont devenus les plus grands obstacles au développement économique de l'humanité et à la civilisation.

La tâche du prolétariat européen n'est pas d'éterniser les frontières, mais de les supprimer révolutionnairement. *Statu quo?* Non! Etats-Unis d'Europe!

L'U. R. S. S. est une société intermédiaire entre le capitalisme et le socialisme, dans laquelle : a) Les forces productives sont encore trop insuffisantes pour donner à la propriété d'Etat un caractère socialiste; b) Le penchant à l'accumulation primitive, né du besoin, se manifeste à travers toutes les portes de l'économie planifiée; c) Les normes de répartition, de nature bourgeoise, sont à la base de la différenciation sociale; d) Le développement économique, tout en améliorant lentement la condition des travailleurs, contribue à former rapidement une couche de privilégiés; e) La bureaucratie, exploitant les antagonismes sociaux, est devenue une caste incontrôlée, étrangère au socialisme; f) La révolution sociale trahie par le parti gouvernant vit encore dans les rapports de propriété et la conscience des travailleurs; g) L'évolution des contradictions accumulées peut aboutir au socialisme ou rejeter la société vers le capitalisme; h) La contre-révolution en marche vers le capitalisme devra briser la résistance des ouvriers; i) Les ouvriers marchant vers le socialisme devront renverser la bureaucratie. La question sera tranchée en définitive par la lutte de deux forces vives sur les terrains national et international.

En liquidant les soviets, la nouvelle Constitution dissout la classe ouvrière dans la masse de la population. Les soviets, il est vrai, ont depuis longtemps perdu toute portée politique. Mais la croissance des antagonismes sociaux et l'éveil de la nouvelle génération eussent pu les ranimer. Il faut surtout craindre les soviets, des villes à l'activité desquels prennent part des jeunes et notamment des jeunes communistes exigeants. Le contraste de la misère et du luxe est trop saisissant dans les centres. Le premier souci de l'aristocratie est de se débarrasser des Soviets des ouvriers et soldats rouges. On fait face plus facilement au mécontentement des campagnes dispersées. On peut même, avec un certain succès, se servir des paysans des kolkhozes contre les ouvriers des villes. Ce n'est pas la première fois que la réaction bureaucratique s'appuie sur les campagnes contre les villes.

La divinisation de plus en plus impudente de Staline est, malgré ce qu'elle a de caricatural, nécessaire au régime. La bureaucratie a besoin d'un arbitre suprême inviolable, premier consul à défaut d'empereur, et elle élève sur ses épaules l'homme qui répond le mieux à ses prétentions à la nomination. La « fermeté » du chef, tant admirée des *dilettanti* littéraires de l'Occident, n'est que la résultante de la pression collective d'une caste prête à tout pour se défendre. Chaque fonctionnaire professe que « l'Etat c'est lui ». Chacun se retrouve sans peine en Staline. Staline découvre en chacun le souffle de son esprit. Staline personnifie la bureaucratie et c'est ce qui fait sa personnalité politique.

Le césarisme ou sa forme bourgeoise, le bonapartisme, entre en scène, dans l'histoire, quand l'âpre lutte de deux adversaires paraît hausser le pouvoir au-dessus de la nation et assure aux gouvernants une indépendance apparente vis-à-vis des classes, tout en ne leur laissant en réalité que la liberté dont ils ont besoin pour défendre les privilégiés. S'élevant au-dessus d'une société politiquement atomisée, appuyée sur la police et le corps des officiers sans tolérer aucun contrôle, le régime stalinien constitue une variété manifeste du bonapartisme, d'un type nouveau,

sans analogue jusqu'ici. Le césarisme naquit dans une société fondée sur l'esclavage et bouleversée par les luttes intestines. Le bonapartisme fut un des instruments du régime capitaliste dans ses périodes critiques. Le stalinisme en est une variété, mais sur les bases de l'Etat ouvrier déchiré par l'antagonisme entre la bureaucratie soviétique organisée et armée et les masses laborieuses désarmées.

L'histoire en témoigne, le bonapartisme s'accommode fort bien du suffrage universel et même du vote secret. Le plébiscite est un de ses attributs démocratiques. Les citoyens sont de temps à autre invités à se prononcer *pour* ou *contre* le chef, et le votant sent sur sa tempe le froid léger d'un canon de revolver. Depuis Napoléon III, qui fait aujourd'hui figure d'un *dilettante* provincial, la technique plébiscitaire a connu des perfectionnements extraordinaires. La nouvelle Constitution soviétique, instituant un *bonapartisme plébiscitaire* est le couronnement du système.

Le bonapartisme soviétique est dû, en dernier lieu, au retard de la révolution mondiale. La même cause a engendré le fascisme dans les pays capitalistes. Nous arrivons à une conclusion à première vue inattendue, mais en réalité irréprochable, et c'est que l'étouffement de la démocratie soviétique par la bureaucratie toute-puissante et les défaites infligées à la démocratie en d'autres pays sont dus à la lenteur dont le prolétariat mondial fait preuve dans l'accomplissement de la tâche que lui assigne l'histoire. En dépit de la profonde différence de leurs bases sociales, le stalinisme et le fascisme sont des phénomènes symétriques. Par bien des traits ils se ressemblent d'une façon accablante. Un mouvement révolutionnaire victorieux en Europe ébranlerait tout de suite le fascisme et aussi le bonapartisme soviétique. La bureaucratie stalinienne a raison, quant à elle, de tourner le dos à la révolution internationale; elle obéit, ce faisant, à l'instinct de conservation.

Un Etat issu de la révolution ouvrière existe pour la première fois dans l'histoire. Les étapes qu'il doit franchir ne sont écrites nulle part. Les théoriciens et les bâtisseurs de l'U. R. S. S. espéraient, il est vrai, que le système souple et clair des Soviets permettrait à l'Etat de se transformer pacifiquement, de se dissoudre et de dépérir au fur et à mesure que la société accomplirait son évolution économique et culturelle. La vie s'est montrée plus complexe que la théorie. Le prolétariat d'un pays arriéré a dû faire la première révolution socialiste. Il aura très vraisemblablement à payer ce privilège historique d'une seconde révolution, contre l'absolutisme bureaucratique. Le programme de cette révolution dépendra du moment où elle éclatera, du niveau que le pays aura atteint et, dans une mesure très appréciable, de la situation internationale. Ses éléments essentiels, assez définis dès à présent, sont indiqués tout au long des pages de ce livre : et ce sont les conclusions objectives de l'analyse des contradictions du régime soviétique.

Il ne s'agit pas de remplacer une coterie dirigeante par une autre, mais de changer les méthodes mêmes de la direction économique et culturelle. L'arbitraire bureaucratique devra céder la place à la démocratie soviétique. Le rétablissement du droit de critique et d'une liberté électorale authentique sont des conditions nécessaires du développement du pays. Le rétablissement de la liberté des partis soviétiques, à commencer par le parti bolchévik, et la renaissance des syndicats y sont impliqués. La démocratie entraînera, dans l'économie, la révision radicale des plans dans l'intérêt des travailleurs. La libre discussion des questions économiques diminuera les frais généraux imposés par les erreurs et les zigzags de la bureaucratie. Les entreprises somptueuses, Palais des Soviets, théâtres nouveaux, métros construits pour l'épate, feront place à des habitations ouvrières. Les « normes bourgeoises de répartition » seront ramenées aux proportions strictement commandées par la nécessité, pour reculer, au fur et à mesure de l'accroissement de la richesse sociale, devant l'égalité socialiste. Les grades seront immédiatement abolis, les décorations remises aux accessoires. La jeunesse pourra respirer librement, critiquer, se tromper et mûrir. La science et l'art secoueront leurs chaînes. La politique étrangère renouera avec la tradition de l'internationalisme révolutionnaire.

Plus que jamais, les destinées de la révolution d'octobre sont aujourd'hui liées à celles de l'Europe et du monde. Les problèmes de l'U. R. S. S. se résolvent dans la péninsule ibérique, en France, en Belgique. Au moment où ce livre paraîtra, la situation sera

probablement beaucoup plus claire qu'en ces jours de guerre civile sous Madrid. Si la bureaucratie soviétique réussit, avec sa perfide politique des « fronts populaires », à assurer la victoire de la réaction en France et en Espagne, — et l'Internationale communiste fait tout ce qu'elle peut dans ce sens, — l'U. R. S. S. se trouvera au bord de l'abîme et la contre-révolution bourgeoise s'y mettra à l'ordre du jour plutôt que le soulèvement des ouvriers contre la bureaucratie. Si, au contraire, malgré le sabotage des réformistes et des chefs « communistes », le prolétariat d'Occident se fraie la route vers le pouvoir, un nouveau chapitre s'ouvrira dans l'histoire de l'U. R. S. S. La première victoire révolutionnaire en Europe fera aux masses soviétiques l'effet d'un choc électrique, les réveillera, relèvera leur esprit d'indépendance, ranimera les traditions de 1905 et 1917, affaiblira les positions de la bureaucratie et n'aura pas moins d'importance pour la IV^e Internationale que n'en eut pour la III^e la victoire de la révolution d'octobre. Le premier Etat ouvrier n'a de salut, pour l'avenir du socialisme, que dans cette voie.

VIENT DE PARAITRE

A la Librairie Saint-François d'Assise

P. DÉSIRÉ DES PLANCHES.

Anne-Marie du Calvaire.

Un volume de 260 pages : 12 francs.

P. JEAN DE DIEU.

Œuvres spirituelles de saint Bonaventure.

T. IV : *La Perfection morale d'après l'Évangile.*

Traduction parfaite d'un des ouvrages les plus célèbres du docteur séraphique.

Un volume de 370 pages : 16 francs.

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

LA COLLECTION
« JEUNESSE ET PATRIE »

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

La Légende d'Albert I^{er}

par P. Werrie.

Astrid, la reine au sourire

par J. Cappe.

Chaque ouvrage est richement présenté et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

CARBONES - RUBANS POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS
Chiffonnables et Cire



ENCRE
pour Duplicateurs

La plus importante
fabrique belge

Téléphones :
26.26.47 - 26.61.73

Produits « ECO », 43, rue J. Delhaize, 43, BRUXELLES

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kressfi*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable
Pour votre duplicateur rotatif ou plano

Réclamez les Produits

L O R A

CARBONES
RUBANS

STENCILS
ENCRE

La marque belge de qualité

En vente dans toutes les bonnes papeteries

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...
Un bouclier pour la santé de vos élèves



**DE
 L'HYGIÈNE
 100 %**

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec **BACOCIR**, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement (prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente, moyennant une dépense négligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935).

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**
 (Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME
 à LAUWE-LEZ-COURTRAI
 Télégr. : DEWITTELIT. Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inclus nappes pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couvents et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES



Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45
 Registre du Commerce Bruxelles : 65897

**SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
 TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
 LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
 EXCLUSIVEMENT EN GROS**

FILATURE et TISSAGE de JUTE PAPER-LINED BAGS **GOOSSENS Frères**

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS
 ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : GoosSENS-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, etc

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868 DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage
 Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
 pour Communautés

Société Anonyme des Usines
ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER
 34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
 imprimées et à la Jacquard pour
 le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
 VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
 flanelles et sous-vêtements, en pure laine
 et en mélange laine et coton

Fils fantaisies pour la robe

Pour vos

laines à tricoter
fils de laine
tissus de laine
draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECOLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
802.39 — 802.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

Pour vos Robes et Costumes

POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

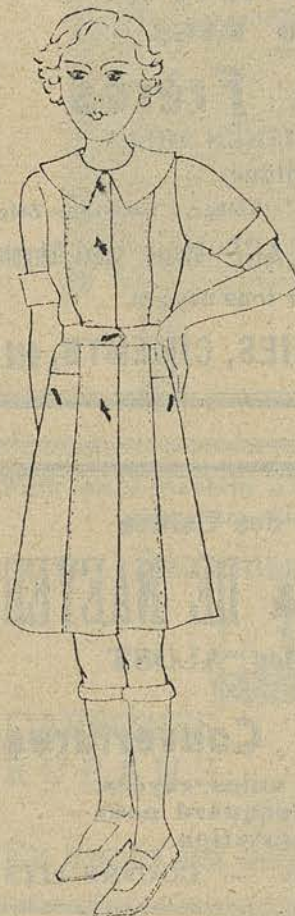
Demandez le passage
de nos représentants

C. Coster & Co

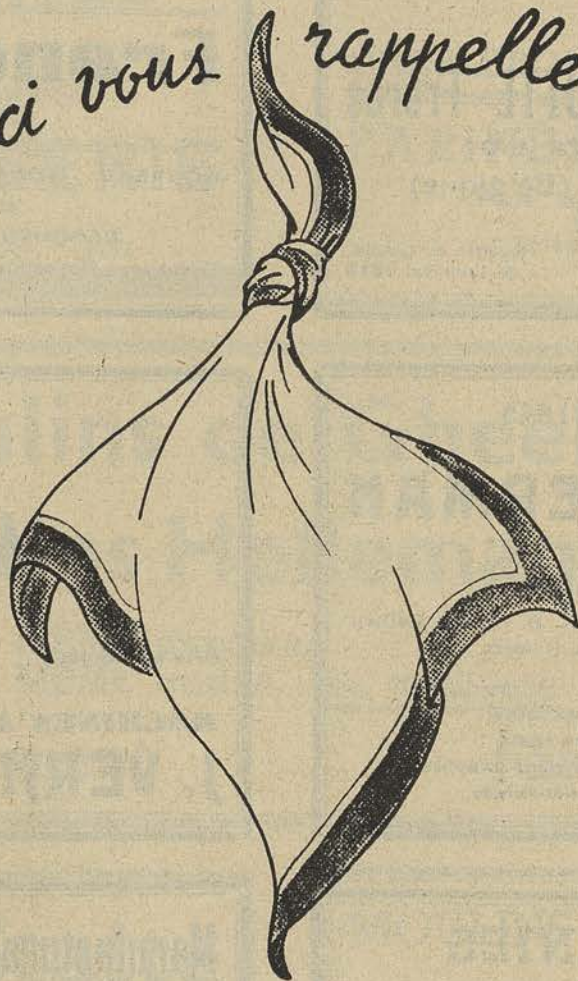
41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES



Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

REGD.

POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal



TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Tissage mécanique

Ce nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : **M. DE BOUTTE & C^{ie}**

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique : **Deboutte-Ingelmunster** Téléphone : **44 Iseghem** Registre de Comm. de Courtrai **1612**

FABRIQUE DE CASQUES

EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« **LE LÉVIOR** »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : **Baseenge 83** Télégrammes : **Burin-Glons**

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44.

Code A. B. C., 5th Edition

Adresse télégraphique : **Legman-Roulers.**

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

MACHINES A COUDRE

Vente avec facilités de paiement

J. VERHAEGHE

38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 **GAND**

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : **Bergendries**

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET OLOOHES

POUR DAMES ET ENFANTS

MANCHONS POUR PRESSE, etc.

CHAPEAUX ECCLESIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : **Manuchapeau-Verviers**

Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.58.

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSEE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

BONBONS

NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIERES**
AUX
MOULINS A VAPEUR
ET **BRASSERIE**
DE MARCHIENNE

Tél. 10091 - 10092

MOULINS
BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel
S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS OMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS DE SAINT-REMY
HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle

Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.

(Demandez prix-courant.)

Namur

Bonbons LE VAINQUEUR

Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux :
23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68

LIÈGE

Anciennement :
rue Paradis, 48
Téléphone 152.68

Maison vendant exclu-
sivement en gros

Spécialité NOUGAT

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable

PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. O. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTE

“ **BOLS** ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim

Téléphone : 17.78.98

BRUXELLES

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brus 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis

DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison GIACOMINI, S. A.
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.

Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.

Vermouth « BELLARDI », Turin.

Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina

Vins de Porto « FERROIDAS et C^o », Oporto.

Grands Vins de BORDEAUX et de BOURGOGNE.

Champagne « CH. JACOT et C^o », Epernay.

Asti Spumante « GANCIA ».

Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.

Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon **Albert Leroy-Grégoire**

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune
à Montegnée-lez-Liège
Téléphone : Liège 101.10 et 148.89

ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ POUR USAGE DOMESTIQUE :
80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU
5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIERES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE QUALITÉ

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : PIC DU MINEUR, TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES
37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets
◀ ⊠ ▶
ALBERT BRACKE - CAMPENS
Tél. 108.08
Quai du Compromis, 21 et 22, GAND
◀ ⊠ ▶
GROS DÉTAIL

POÊLES
GODIN
R. RABAUX & C^e
158, Quai des Usines, à BRUXELLES
Usine à Gulse (AISNE) FRANCE
MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

*A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres*
LA CROIX BLANCHE



**Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.**
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres LA CROIX BLANCHE, trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres LA CROIX BLANCHE qui comptent aussi parmi les ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres LA CROIX BLANCHE ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
la boîte de 8 poudres : 4 fr.

En vente dans toutes les
24 " : 11 fr. pharmacies du pays.
48 " : 20 fr.

C'EST UN PRODUIT BELGE
DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

DENTYL
DENTIFRICE DÉLICIEUX
Le Meilleur et le Meilleur Marché

En pâte : le grand tube fr. 4.50
En savon : la boîte aluminium fr. 4.50
La boîte carton (rechange) fr. 4.00

Agent Général : Maison E. H. DE VOS
14, rue de Terre-Neuve, BRUXELLES. Téléphone : 12.40.43

Rien ne surpasse notre
HUILE D'ARACHIDES SURFINE
« SCALDIS »
pour faire la **MAYONNAISE**
et les **Frites**
SCALDIS WERKEN Soc. An., RUIEN
Nous garantissons la conserva-
— tion de son goût exquis. —



MIEL

JEAN LEFEVER

5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n° 381.040 Téléphone 789.75.

Fécule de Maïs

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux

Dépôt

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST JACQUES, 84
BORGERHOUT ANVERS

Téléphone : 502.17

Téléphone : 318.64

Demandez notre Prix courant

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THEATRE PATRIA**

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. **Salle des CONFÉRENCES**

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. **Vaste HALL avec buffet**

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. **Locaux spacieux et confortables**

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection :

Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

RAFFINERIE

TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

AEROXON
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques;
2. Efficacité de 100 %;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
800. 48. 028

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillerez.